

Biblioteka
U. M. K.
Toruń

43073

II

Barry Pollock

ENTRETIENS SPIRITUELS
DU R. P.
DE RAVIGNAN

RECUEILLIS PAR LES ENFANTS DE MARIE

(Couvent du Sacré-Cœur de Paris, 1835)

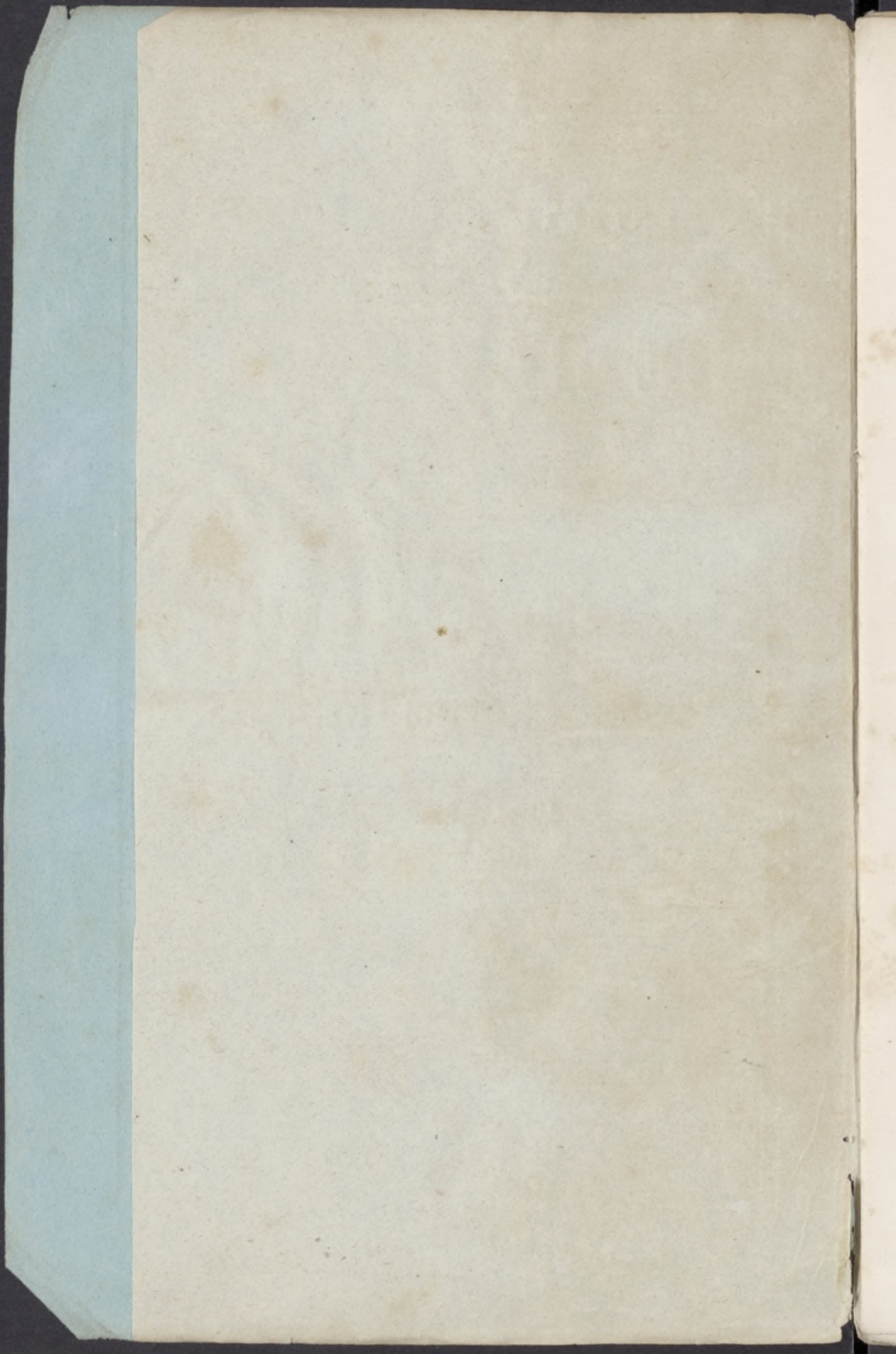
SUIVIS

D'UN CHOIX DE SES PENSÉES

QUATRIÈME ÉDITION.



PARIS
CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue de Tournon, 29
—
1862



ENTRETIENS
ET
PENSÉES SUR LA VIE SPIRITUELLE.

PROPRIÉTÉ.

Charles Gouniol

ENTRETIENS SPIRITUELS
DU RÉVÉREND PÈRE
DE RAVIGNAN

RECUEILLIS PAR LES ENFANTS DE MARIE

(Couvent du Sacré-Cœur de Paris, 1855)

SUIVIS D'UN

CHOIX DE SES PENSÉES

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE TOURNON, 29

—
4862

Tous droits réservés.

ENTRETIENS SPÉCIAUX

DE RAVIGNAN

DE RAVIGNAN

INCHES PAR LES ENFANTS DE MAINE

CHOLEX DE SES PENSEES

CHOLEX DE SES PENSEES

43073



PARIS

CHARLES BONNOD, ALBAIRIE-EDITEUR

RUE DE TOULOUSE, 20

1883

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE

DU RÉVÉREND PÈRE

DE RAVIGNAN

L'ASSOCIATION

DES ENFANTS DE MARIE.

A LA MEMOIRE VERMOREL

DE BREVET DE 1840

DE BAVIGNAN

ASSOCIATION

DES PROPRIETAIRES DE BAVIGNAN

Les instructions comprises dans ce recueil furent adressées durant l'année 1855, par le Révérend Père de Ravignan, à des dames du monde réunies au couvent du Sacré-Cœur, sous le titre d'Association des Enfants de Marie.

Elles ont été rédigées sur des notes soigneusement prises pendant le discours du vénéré religieux.

On devait cet avertissement à la bonne foi des personnes qui liront ce livre, et qui ne devront point attribuer à l'illustre prédicateur de Notre-Dame des négligences ou des lacunes dont est seule responsable l'inexpérience de l'auditeur. Malgré les défauts inévitables d'un semblable travail, les admirateurs du P. de Ravignan retrouveront souvent dans ces discours la couleur vraie, les touchantes inflexions, la suave et austère harmonie de sa parole.

On a joint aux *Entretiens* un choix de *Pensées sur la vie spirituelle*, extraites pour la plupart des lettres du Révérend Père, quelques-unes tirées de ses instructions et de ses homélies. La personne à laquelle a été confié le soin de réunir ces *Pensées* et de les mettre en ordre, aussi bien que de revoir les manuscrits des *Entretiens*, a respecté jusqu'au scrupule les

nuances les plus délicates des idées, et, autant que possible, celles même du style. On aime tout dans celui qu'on a perdu : et les mouvements habituels d'une parole qui fut chère à tant d'âmes devaient être religieusement conservés, au risque de quelques incorrections. On ne les a touchés que d'une main discrète et pieuse.

Puissent les âmes demeurées fidèles à une sainte mémoire, puissent surtout les Enfants de Marie auxquelles on présente ce recueil comme une relique de famille, retrouver dans l'écho lointain et affaibli de cette voix le souvenir des enseignements qu'elle leur a si tendrement donnés, des jours heureux qu'elle a tant de fois bénis, et des espérances éternelles qu'elle leur a laissées comme la meilleure part de son héritage !

8 décembre 1858, — fête de l'Immaculée Conception.

un autre plus difficile, les idées et
les notions que possible, toutes les fois que
on aime tant dans celui qu'on a choisi, et
les mouvements habituels d'une grande
qui lui a fait d'abord de sa vie
religieusement consacré, au risque de
quelques incertitudes, en la con-
science d'une main droite et gauche.

Puis-je les avoir données, liées à
une seule mémoire, puis-je aussi les
liens de la vie suspendus en présence de
votre comme une religion de famille, re-
venir dans l'âme, les joindre, les lier
à la fois, les lier, les lier, les lier
de l'âme, et de l'âme, les lier, les lier
les lier, les lier, les lier, les lier
et les lier, les lier, les lier, les lier
les lier, les lier, les lier, les lier

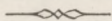
et les lier, les lier, les lier, les lier
et les lier, les lier, les lier, les lier
et les lier, les lier, les lier, les lier
et les lier, les lier, les lier, les lier

ENTRETIENS SPIRITUELS

ENTRETIENS SPIRITUELS

PREMIER ENTRETEN

La retraite du mois



MESDAMES,

Nous venons aujourd'hui, sous les auspices du cœur de Jésus, reprendre avec ferveur, je l'espère, nos pieux exercices. Cette première réunion de chaque mois, où vous assistez au saint sacrifice de la Messe, où vous devez toutes, autant que possible, approcher de la sainte table, nous l'avons nommée *la retraite du mois*, et je veux dans ce moment vous dire quelques mots sur cette simple, mais très-utile pratique.

Nous le savons par expérience : ce qui nous est le plus nécessaire, c'est de nous retrouver nous-mêmes, et de retrouver Dieu au dedans de nous. Dans une vie même chrétienne, pieuse et fidèle comme la vôtre, quels que soient d'ailleurs les biens du ciel, et ils sont donnés avec abondance, quelle que soit la sincérité des intentions

et de la bonne volonté, il arrive que l'on se perd de vue, que l'on s'éloigne de cette pensée intime de Dieu, dont on a sans cesse besoin, comme lumière et comme guide. Une retraite chaque année est sans doute une chose excellente, mais elle ne suffit pas; les impressions s'effacent, les fruits ne demeurent pas toujours; alors on a pensé qu'il fallait prendre, chaque mois, quelques heures pour renouveler cet exercice, et si vous le voulez, Mesdames, vous saurez bien trouver ces heures et garder pendant ce temps votre liberté. — Ce jour serait sanctifié par la confession de la veille et la sainte communion; il faudrait pendant ces heures qu'on arracherait aux soins de la famille, aux exigences de la position, il faudrait s'appliquer à redescendre au dedans de soi-même; et, pour préciser ma pensée, voici trois choses, trois mots que je recommande à vos réflexions.

S'examiner, se mortifier, méditer.

S'examiner : non pas précisément pour une confession que vous avez déjà faite, et qui est bien faite, mais pour tâcher de vous rendre compte du mois écoulé, du temps passé depuis que vous avez pu vous recueillir : Où allez-vous?

— Où est votre âme? — Est-elle dans la paix?
— Est-elle dans le trouble? — Avez-vous des
peines, des difficultés? — Dieu, par sa grâce,
vous a-t-il donné la liberté, les consolations que
vous cherchiez? — Où en êtes-vous pour l'accom-
plissement de vos devoirs d'état, dans l'intérieur
de vos familles, dans vos maisons, ou au dehors
dans vos relations de société? — Dieu est-il
content? — Avez-vous cherché l'accomplisse-
ment de sa volonté, de sa gloire, le bien de votre
âme et le bien des âmes qui vous touchent? —
Avez-vous fait l'œuvre de votre propre sanctifi-
cation? — Quels sont vos efforts pour la réforme
de votre caractère, pour la répression de vos dé-
fauts, pour la victoire à remporter sur vos pen-
chants? — Plusieurs fois déjà Dieu vous a fait
connaître les besoins de votre âme, et depuis
lors avez-vous veillé sur vous? — Ne vous est-il
pas arrivé de marcher à l'aventure, comme l'oi-
seau vole dans les airs? — Et vos impressions
d'alors, vos résolutions : où tout cela vous a-t-il
conduites? — Où en êtes-vous avec Dieu? — Y
a-t-il en vous quelque progrès, quelque amélio-
ration? — Auriez-vous laissé votre âme, votre
esprit, votre cœur, comme le champ qu'on ne

cultive pas, où les ronces et les épines étouffent le bon grain? — Avez-vous cultivé les vertus que Dieu avait semées dans votre âme? — Que vous reste-t-il à faire? — Quels moyens deviez-vous prendre, surtout à l'égard de ce point particulier qui vous regarde spécialement, qui est le besoin de chaque heure : à l'égard du défaut dominant et permanent de votre nature? — L'avez-vous combattu? — Y avez-vous pensé? — Tout cela, dites-moi, l'avez-vous fait?

N'est-ce pas ainsi qu'on peut et qu'il faut revenir sur soi-même pour s'interroger, s'examiner, se combattre? Pourquoi? Pour déplorer le mal, pour se repentir; mais non jamais pour s'arrêter, se décourager; au contraire, pour se fortifier et penser aux grâces toutes nouvelles que Dieu ne refuse jamais. Et croyez-vous que la vue d'une âme qui se recueille ainsi, qui pense à elle-même au milieu du tourbillon du monde, croyez-vous que la vue d'une telle âme ne soit pas un spectacle agréable aux yeux du Seigneur, et croyez-vous que les anges et Marie, la Vierge Immaculée, n'abaissent pas sur elle des regards de complaisance?

Je ne fais qu'indiquer ce premier exercice ;

mais vous comprenez très-bien que la retraite que je vous recommande consiste à prendre quelques instants dans la journée où vous puissiez vous examiner ainsi sérieusement.

J'ai dit en second lieu qu'il fallait penser à se mortifier. C'est la loi chrétienne, c'est le précepte de l'Évangile, c'est ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu nous enseigner, ce qu'il a pratiqué lui-même, ce que les apôtres ont répété, ce que les saints ont toujours fait. Or, il est bon de s'interroger soi-même, pour savoir où l'on en est de la mortification chrétienne.

Je ne prétends pas vous parler de choses extraordinaires, ni d'austérité comme on les pratique dans les cloîtres, ou comme nous les trouvons dans la vie des saints ; mais la mortification est de tous les états, de tous les âges, de toutes les situations ; c'est un besoin, un devoir, une loi. Sans la mortification qu'y a-t-il en nous, sinon les penchants vicieux de la nature ? Sans la mortification, nous n'avons pas la possession, la domination de nous-mêmes ; sans la mortification, ce n'est pas la grâce qui règne en nous, qui nous gouverne et qui nous dirige, c'est notre triste nature, ce sont les impressions sensibles, les

affections de la terre, ce n'est pas la saine raison, ce sont les préjugés. La mortification, c'est retrancher ce qui est vicieux, défectueux en nous, et opposé à la grâce de Dieu. La mortification, c'est faire mourir, détruire, anéantir en nous autant que possible les mauvais penchants de la nature.

Eh bien ! l'examen réfléchi que vous avez fait a dû vous dévoiler à vous-mêmes vos progrès ou vos mécomptes, c'est-à-dire qu'il a dû vous montrer sur quoi vous devez vous combattre, vous vaincre, vous mortifier. L'avez-vous fait ? n'y a-t-il pas une grande partie de votre vie qui est encore donnée au laisser-aller, à la négligence, à l'abandon de vous-mêmes ? Est-ce bien l'esprit de foi qui vous dirige ? celui qui peut vous épurer, vous sanctifier, vous rapprocher de l'esprit de l'Évangile, du cœur de Jésus ?

Ah ! Mesdames, où en sommes-nous ? — Vous voyez bien qu'il faut y penser, qu'il faut y réfléchir et qu'il faut véritablement entreprendre de se vaincre.

Pour le plus grand nombre des âmes chrétiennes, la mortification est quelque chose d'inconnu, d'effrayant ; quelque chose à quoi on ne

doit pas penser, dont on ne doit pas s'approcher. Je le sais, il y a toujours d'heureuses exceptions; il y a des âmes innocentes et pures qui savent prendre beaucoup sur elles-mêmes, qui se mortifient, qui modèrent leur caractère, qui s'accoutument à des humeurs difficiles, qui subissent des exigences gênantes, qui ne se recherchent pas elles-mêmes par des satisfactions personnelles ni par des consolations sensibles, mais qui vivent de la foi et marchent dans la voie que le divin Sauveur leur a tracée : oui, je le sais, le monde présente de ces exemples, mais qu'ils sont peu nombreux ! Que d'âmes lâches, faciles pour elles-mêmes et qui s'irritent aux moindres obstacles, qui obéissent à la nature, qui pleurent, qui gémissent parce qu'elles rencontrent la difficulté attachée au devoir et à la pratique de la vertu !

Il faut donc que vous vous recueilliez, que vous vous reposiez au dedans de vous-mêmes pour converser avec Dieu, et vous verrez alors si l'occupation vous manquera pour ce jour de retraite. Vous apprendrez dans le silence à pratiquer la vraie mortification, à vous vaincre, à vous soumettre à la volonté de Notre-Seigneur.

Et quand vous aurez remporté quelque victoire qui vous aura bien coûté, quand vous aurez accepté le combat contre vous-mêmes, contre vos sens, contre vos inclinations, quand vous vous serez ainsi armées de courage, ah ! vous l'avez déjà éprouvé, vous le savez, vous le sentez, vous aurez la paix, la consolation, la joie unique et véritable.

Ce n'est pas tout ; ce n'est pas assez ; pour s'examiner et se connaître, pour se mortifier et se combattre, il faut prier, sous peine de faiblir et de ne retirer aucun fruit de ses efforts ; il faut se dire tous les jours que, sans la prière, on ne peut rien. Et par la prière, je n'entends pas quelques paroles prononcées et répétées sans beaucoup de piété, mais j'entends la parole qui réfléchit, qui médite, qui se nourrit des enseignements de la foi, des vérités de l'Évangile, pour exciter, pour élever toutes les affections du cœur vers le Seigneur, afin qu'il daigne nous fortifier et nous bénir. Et voilà, Mesdames, ce que c'est que *la méditation*. Vous le voyez : ce n'est pas une chose qui demande une grande contention d'esprit, ce n'est pas une étude, ce n'est pas un travail.

— Cependant tous nous éprouvons une grande difficulté à nous recueillir : nous sommes sujets à mille distractions. Les saints eux-mêmes l'ont éprouvé. A peine pouvons-nous une minute garder la pensée de Dieu ; c'est là qu'il faut du courage et une sainte énergie ; on se recueille, on prend un bon livre, qui est comme un ami ; on voit là ce que Dieu a inspiré aux saints ; on voit les enseignements de la vérité et de la sagesse éternelle ; on s'applique ces choses, et on se dit : Où en suis-je ? Qu'est-ce que je cherche ? Qu'est-ce qui doit dominer dans ma vie ? Est-ce toujours Dieu qui m'occupe ? Est-ce que je pense à lui ? Est-ce que je vis, est-ce que je souffre pour lui ? Est-ce pour lui que je vais, que je viens ? Est-ce que je lui offre toutes les actions de la journée, mon existence tout entière ?

Cette prière méditée, c'est là notre nourriture, et, selon le règlement des Enfants de Marie, vous devez être fidèles chaque jour à cette petite méditation ; ne croyez pas qu'on vous demande quelque chose d'exorbitant, non ; c'est une chose simple, facile ; malheureusement vous avez toujours des prétextes pour y échapper, et je crains que vous n'y manquiez souvent.

Eh bien ! dans ce jour, dans ce premier jour du mois, que vous devez prendre comme retraite, dont vous devez vous emparer au profit de votre âme, méditez ! mettez-vous seule à seule avec Dieu, dans un coin d'une église, d'une chapelle ; ou bien, si c'est chez vous, et que vous craigniez qu'on ne vous dérange, cachez-vous, enfermez-vous, qu'on vous laisse, qu'on vous respecte. Malgré les obstacles, les dégoûts, les impossibilités que vous savez opposer vous-mêmes, comme une barrière, à la méditation, lorsque vous aurez fidèlement cherché une fois par mois trois ou quatre heures pour méditer, croyez que la lumière du ciel et la grâce du Sauveur ne vous manqueront pas. Ne méritent-elles pas que vous les cherchiez ? ne pensez-vous pas que vous trouverez en elles un dédommagement, une consolation suffisante pour vous payer de votre peine ? — C'est le repos, le temps d'arrêt nécessaire au voyageur ; c'est la demande de celui qui veut avoir ; c'est l'aumône du riche ; vous êtes pauvres, bien pauvres ; le riche, c'est Dieu ; et lui, veut vous faire l'aumône de ses trésors, de ses richesses. Mais que peut recevoir une âme évaporée, dissipée, légère ? Cette âme ne

s'ouvre pas à l'émanation des grâces de Dieu ; ces grâces, elles sont là, suspendues comme une rosée rafraîchissante et fertile, et personne ne les reçoit !

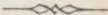
— Vous savez cette vision de sainte Thérèse : elle apercevait Notre-Seigneur planant au-dessus d'une grande ville ; ses mains étaient remplies des bénédictions et des grâces célestes ; il cherchait une âme recueillie ; cependant il ne trouvait personne, pas une maison, pas un cœur, qui voulût bien accepter ses grâces !

.... Pour notre part, nous déplorerons ces inattentions ; nous chercherons à les réparer, à prendre une résolution généreuse pour nous nourrir et nous alimenter nous-mêmes par la méditation des vérités divines.

— Voilà simplement, Mesdames, quelques mots que je vous devais, quelques conseils que je vous recommande ; croyez-moi, cette pratique de la retraite est utile, je dirai qu'elle est presque nécessaire dans la vie du monde, dans la vie chrétienne du monde ; acceptez-la telle qu'elle est, simple et douce, facile et profitable à l'âme.

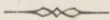
Rappelez-vous, Mesdames, qu'à mesure que je vous parle, l'heure s'écoule, la terme marche ;

d'autres plus jeunes que nous nous ont précédés dans la vie et dans la mort, il est bien temps d'y penser, et de nous préparer, par de sérieuses réflexions, à ce passage qui doit nous réunir au Dieu que nous avons voulu servir, aimer, et que nous devons posséder éternellement.



DEUXIÈME ENTRETEN

Le Lever.



Je voudrais , Mesdames , vous dire quelque chose des principales actions de la journée, car l'œuvre de notre sanctification dépend essentiellement de la manière dont nous nous acquittons des devoirs ordinaires de notre état. Il y a bien peu de jours dans la vie où il se rencontre des choses extraordinaires, de grandes œuvres, de grands sacrifices à accomplir. Cela peut être cependant ; mais les actions ordinaires de chaque jour, ce qui remplit nos heures, ce qui compose notre vie habituelle : voilà véritablement pour nous la matière et l'exercice de la vertu. C'est ce qu'il ne faudrait pas oublier pour savoir rester où l'on est, pour bien faire ce que l'on fait, pour tâcher d'accepter chaque journée comme un don de Dieu.

Commençons donc ensemble l'examen de la

journée. Aujourd'hui je vous parlerai du réveil , seulement du réveil, pas d'autre chose ; du premier instant du jour où nous commençons à revivre, car le sommeil est une image trop fidèle de la mort.

Il y a donc un instant, un premier instant, où nous renaissions à la vie, où Dieu nous rend à nous-mêmes, à nos devoirs, à nos peines souvent, mais aussi à lui et à notre vocation en ce monde. Ce premier instant est d'une grande importance ; trop souvent on l'emploie mal, et on laisse prendre à son âme, pour toute la journée, une direction fâcheuse. Dès que vous êtes éveillées, dès que vous commencez à penser, dès que vous vous préparez à agir, qu'avez-vous à faire ? Mille pensées viennent, mille inutilités, des souvenirs de la veille, fatigants parfois, des embarras que l'on prévoit, des peines de conscience ou de cœur, et puis très-souvent ce sont des choses extérieures, matérielles ; c'est déjà la parole inutile qui se multiplie. Quand il faudrait se recueillir soi-même, se recueillir pour commencer cette nouvelle existence, comme le premier homme la commença, en la recevant pour la première fois de la main de Dieu, nous nous répandons

déjà comme une fontaine qui verse une eau stérile, sans donner un cours réglé à nos pensées et à notre volonté.

Que faut-il donc faire? Le bien de votre journée, sa sanctification réelle, dépendront sûrement des premières pensées et des dispositions de votre cœur quand vous vous éveillerez. Ce que vous aurez à faire dans ce moment, d'abord je le dirai très-simplement : surmonter la paresse qui est trop souvent près du chevet, avec laquelle on s'entretient et l'on dispute pour être vaincu. Il y a là un sacrifice à faire : il faut tâcher d'être diligentes, de se lever à une heure convenable : des raisons de santé peuvent modifier cette heure ; mais prenez garde à la paresse, à la mollesse, à la nonchalance, qui ne savent pas avec courage, avec fidélité, offrir ce premier sacrifice du matin.

Et vos premières pensées, quelles sont-elles ? A quoi se porte d'abord votre esprit ? où va-t-il ? Éveillées, vous pourrez bien rêver encore et rêver longtemps. Ce qu'il faut, c'est prendre l'habitude, aussitôt qu'on pense, aussitôt qu'on a la conscience de la vie qui est rendue, de s'offrir à Dieu, de se donner à Dieu, de lui donner ce cœur,

cette pensée, qui lui appartiennent. Cette pensée, c'est lui qui la donne; ce cœur, c'est lui qui le fait battre; cette heure, ce jour, c'est lui qui les accorde; eh bien! là se représente dans toute sa vérité, dans toute sa force, le devoir de chercher le Seigneur, de tendre à lui, de lui donner ce qui lui appartient, de lui rendre ce qui lui est dû. Quoi que vous ayez fait hier, quels que soient les embarras, les peines, les difficultés qui se présentent aujourd'hui, elles doivent attendre; elles auront leur moment, leur heure. L'heure présente, le moment présent, appartiennent à Dieu seul! C'est pour cela que dans l'Écriture il est parlé du sacrifice du matin. Voyez! toute la nature s'éveille avec vous, ou plutôt avant vous, et s'offre à son Créateur dans son langage; il faut que votre âme fasse de même: je vous le répète, là est un devoir. — Lorsque vous avez ainsi porté votre esprit et votre cœur vers Dieu au premier moment, c'est comme une horloge bien réglée, comme une impulsion donnée, comme un mouvement qui continue de soi-même; c'est une route que vous avez ouverte et que vous pouvez suivre fidèlement. — Si, dès ce premier moment, l'aiguille ne marque pas l'heure de Dieu, si le mou-

vement n'est pas bien donné, si la route n'est pas prise pour aller vers Dieu, où irez-vous? que marqueront vos heures? que seront vos minutes? Triste chose! c'est le vent qui souffle, la feuille qui s'envole, la poussière qui se remue et disparaît. Rien, rien de vrai, rien de solide. Prenez garde! prenez bien garde! que votre journée commence chrétiennement!

— Mais qu'avez-vous donc tant à faire? Je ne vous parle que d'un temps minime qui précède votre lever ou qui l'accompagne, instant très-court: de deux ou trois minutes. Je vous demande un seul moment de recueillement et de silence. N'allez pas à l'instant commencer le cours de vos pensées et le flux de vos paroles. Non; taisez-vous un peu et donnez à Dieu, dans la plénitude de votre désir, cette existence, ce cœur, cette liberté qu'il vous accorde. Ah! vous pourrez bien dans le jour rencontrer l'obstacle et la barrière, et il faudra les prévenir; mais croyez-moi, commencez toujours par vous offrir au Seigneur, vous déclarer sa propriété, lui jurer obéissance et fidélité. Laissez là les distractions anticipées, aussi bien elles reviendront assez vite: ne pensez pas même à vos fautes; donnez-vous à Dieu;



dites : Mon Dieu, prenez-moi ! je suis à vous ! Seigneur, me voici pour accomplir votre volonté !

Cela, Mesdames, n'est pas une chose si difficile ; cela n'a rien d'extraordinaire ni d'impossible ; ce n'est pas la perfection des saints, qu'on ne peut atteindre ; c'est la simplicité d'un enfant qui s'offre, qui se donne à son père.

J'ajouterai ceci : Vous avez une Mère qui règne au ciel. Que son nom soit un des premiers qui se retrouve sur vos lèvres, qui retentisse à vos oreilles. — O Marie ! conçue sans péché, priez pour moi ! gardez-moi sous votre protection tutélaire ! Je vous appartiens, gardez-moi toujours !

— Ce sont des choses, Mesdames, qui font beaucoup de bien à l'âme, ce sont des choses petites en apparence, mais qui sont les plus grandes, les plus importantes, puisqu'elles nous mettent en communication avec Dieu et en rapport avec le ciel ; faites-les donc et faites-les bien.

— J'ajouterai encore quelque chose à ce que je viens de vous dire, pour arriver à sanctifier votre journée ; je ne vous parle pas encore de la prière ; j'en suis au réveil et au lever. Vous de-



vez, même avant la prière (qui, j'espère, ne se fait pas trop attendre le matin), avant la méditation et vos exercices ordinaires, vous devez, en vous offrant à Dieu et à Marie, reporter aussi votre souvenir et votre pensée sur le point spécial, le besoin principal qui doit faire l'objet de votre examen particulier. Vous avez un défaut dominant, un penchant à vaincre, des fautes habituelles à vous reprocher; peut-être un intérieur pénible, des difficultés; vous avez à faire une provision de patience et de douceur: et qui n'a pas besoin de patience dans la vie? vous avez des devoirs à accomplir, la volonté de Dieu à chercher. Eh bien! une chose, une seule chose doit se placer devant vos yeux; vous devez dire: Je veillerai, je combattrai; je prierai pour me vaincre, pour me posséder et me soumettre à Dieu. Une fois au moins, au milieu du jour, je tâcherai de saisir quelques minutes, quelques instants; je me recueillerai en moi-même pour penser au besoin spécial de mon âme; je m'examinerai sur les heures écoulées: puis le soir, je repasserai encore dans mon esprit cette pensée qui doit suivre dès le matin le premier sacrifice du lever.

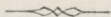
Tout cela demande peu de temps, mais une vraie volonté et une prompte et vive application de notre âme pour chercher Dieu et pour l'aimer.

Mesdames, essayez ; et puisque nous parcourons ensemble les principales actions et les principaux moments de la journée, aujourd'hui, gardez cette résolution d'avoir, autant qu'il dépendra de votre volonté, une heure fixe pour le lever. C'est la paresse, la négligence, la mollesse, qui plus ou moins vous entraînent, et le démon est le maître toute la journée lorsqu'on a commencé par le servir à son lever, car il aime la paresse. La diligence, au contraire, donne une vigueur nouvelle et remplit l'âme de joie.

— Vous prendrez donc cette résolution, je vous en prie, Mesdames, de vous offrir à Dieu à l'instant même de votre réveil, puis à Marie. Ensuite vous penserez au besoin principal de votre âme, à la vertu qui vous manque le plus, au défaut qu'il faut vaincre.

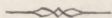
Et voilà ce premier moment passé. Par là, vous vous êtes disposées à la prière, parfaitement disposées à la méditation ; votre esprit ne souffre pas, il est dans l'ordre, et vous ne commencez pas la journée en perdant quelque chose.

Je vous recommande ces simples réflexions. Quand nous allons recevoir la bénédiction du Seigneur, vous le conjurerez de les graver dans votre âme, et vous lui demanderez comme une grâce toute spéciale de bien sanctifier le premier moment de la journée.



TROISIÈME ENTRETEN

La Prière.



Une pensée, Mesdames, m'occupe et me presse toujours quand je cherche devant Dieu le sujet de notre entretien. Je me demande, recueilli au fond de mon âme, ce qui peut vous être le plus utile, ce qui peut vous apporter le plus grand bien dans la vie chrétienne, ce qui doit le mieux assurer votre sanctification et les œuvres que Dieu a mises en vos mains. Eh bien ! je suis toujours obligé d'en revenir à un mot qui résume tout ; il m'est impossible en quelque sorte d'en sortir, et ce mot, c'est *la prière*. Oh ! je le sais bien, vous priez ; vous êtes fidèles à la prière ; elle a sa place marquée dans vos jours, vous y cherchez votre consolation ; mais, dites-le-moi, n'y a-t-il pas encore à faire, toujours à faire pour que votre prière soit plus agréable à Dieu, pour qu'elle soit plus efficace, et qu'elle réponde

davantage à vos besoins véritables ? Je ne veux pas ici vous faire tout un enseignement sur la prière, vous n'en avez pas besoin ; mais je voudrais vous rappeler quelques considérations qui pussent assurer le fruit de vos pieux exercices.

Quelle doit être votre prière , à vous qui suivez la voie chrétienne et pieuse ? J'ai trois choses à vous dire à cet égard, trois caractères de la prière à vous exposer.

La prière doit être l'occupation de votre cœur ; la prière doit être le désir de votre cœur ; la prière doit être la force de votre cœur.

Et d'abord, la prière doit être l'occupation de votre cœur. — Il y a une parole vraiment triste dans l'Écriture, c'est ce mot du Prophète : « La terre est désolée parce qu'il n'y a personne qui se recueille, qui pense en son cœur. » Cependant quand Jérémie parlait ainsi, les Juifs priaient, il y avait un culte, des sacrifices, des psaumes récités et chantés ; et cependant le Prophète disait : « La terre est désolée parce qu'il n'y a personne qui pense, qui médite en son cœur ! » Ah ! c'est qu'il faut que la prière soit l'occupation du cœur, il faut qu'elle soit *intérieure* ; il faut qu'elle pénètre au fond le plus intime de l'âme, et qu'elle

aille y chercher nos affections les meilleures. Notre prière est notre rapport avec Dieu, notre conversation, notre entretien avec notre Créateur, notre Père et notre souverain Seigneur. Il faut donc surtout qu'elle soit le langage de notre cœur ; eh bien ! dites-le-moi, y mettez-vous tout le vôtre ? La prière a-t-elle la première place dans votre cœur ? Est-ce à la prière que vous êtes attachées, comme à votre trésor ? La prière est-elle toujours bien l'expression des sentiments de votre cœur, de votre amour, de votre volonté, de votre détermination généreuse ? Car le cœur, c'est tout cela. Est-ce que vos prières ne se ressentent pas quelquefois des tiraillements, des impressions, des frivolités du monde ? Est-ce bien votre cœur qui prie, et s'occupe-t-il vraiment de Dieu dans la prière ? Pas toujours. Et cependant qu'avons-nous à faire sur cette terre ? Si vous priez bien, tout est sauvé ; si vous priez mal, négligemment, légèrement, vous souffrez, vous manquez la grâce, vous tombez.

— Par l'occupation du cœur, je n'entends pas seulement quelques paroles qui remuent nos lèvres, quelques prières récitées qui sont très-saintes et très-bonnes, et qu'il faut dire assuré-

ment; la prière dont nous parlons n'est pas cela. Cette prière, cette occupation du cœur, c'est surtout, vous l'entendez bien, c'est *la méditation*; j'en voudrais pas être fatigant à force de vous le redire : il faut méditer.

Voulez-vous, Mesdames, que je vous donne toute ma pensée ? Pourquoi êtes-vous ici ? Pourquoi y suis-je moi-même ? Pourquoi nous réunissons-nous, sous le nom si saint, si touchant des Enfants de Marie, auquel vous attachez avec justice une si grande importance, auquel votre foi, votre piété, vous font mettre un si haut prix, pourquoi ? Nécessairement, c'est pour y faire quelque chose qui nous rapproche de Dieu davantage, qui nous fasse avancer dans les voies de Dieu et la sanctification de notre âme ; or, Mesdames, la première habitude qui doit vous distinguer dans la vie du monde, qui doit vous marquer de ce cachet de piété que vous porterez dans le monde, redisons-le, répétons-le, c'est la méditation, cette sainte occupation du cœur. Mais les difficultés viennent, les obstacles, les impossibilités, et bien souvent, dites-le, Mesdames, le défaut de volonté : ah ! du moins, quand nous recommençons chaque année nos Exer-

cices, que ce soit là notre résolution première, que ce soit là le premier des résultats obtenus.

Vous l'avez prise dans la retraite cette résolution : oh ! assurément vous ne négligez pas l'exercice de la prière ; je ne suppose pas que vous y manquiez, mais le faites-vous bien ? Y mettez-vous votre cœur, votre volonté, votre détermination sincère ? Je ne vous demande pas si vous avez des distractions, il est impossible que votre esprit ne soit pas distrait, je vous demande si vous avez bonne volonté, si vous y mettez tout votre cœur, je vous demande si vous cherchez vraiment Dieu dans la prière et dans les réflexions que vous vous imposez à vous-mêmes. Tout est là, car la prière méditée, réfléchie, doit être d'abord l'occupation de votre cœur.

— Elle doit être en second lieu le désir de votre cœur. Permettez-moi de vous le demander : quand vous priez, est-ce un vrai désir de votre cœur que vous offrez à Dieu ? Désirez-vous les grâces, les biens que le Seigneur veut vous donner, et dont vous avez grand besoin ? N'y a-t-il pas autre chose qui vous tient plus à cœur que sa grâce, que son amitié ? Où est votre cœur

quand vous priez ? Est-il tout à Dieu ? C'est là ce que Dieu exige ; c'est ainsi que l'homme lui est agréable, et c'est ce qui est nommé dans l'Écriture, l'homme de désir. Voilà ce qu'étaient autrefois les désirs des saints, des justes de l'ancienne loi ; voilà ce qu'était le désir du cœur immaculé de Marie, qui, avant la venue de Notre-Seigneur, appelait, attirait sans cesse ses bénédictions. Désirez-vous, appelez-vous la venue de Notre-Seigneur en vous ? Désirez-vous sa grâce ? Désirez-vous les dons du ciel ? Désirez-vous la réforme de vos penchants, la victoire sur vos défauts ? Désirez-vous combattre contre l'ennemi qui vous tente ? Désirez-vous chaque jour devenir meilleures ? Le demandez-vous avec instance ? Y mettez-vous assez de ferveur, dites-le moi ? Votre prière est-elle le saint, le religieux désir de votre cœur ? Votre cœur n'est-il pas souvent ou froid ou agité par les préoccupations du monde ?

— Je le sais : des sujets trop légitimes d'affliction vous pressent ; mais précisément c'est la grâce qu'il vous faut pour vous consoler, pour fortifier votre âme ; c'est donc la grâce qu'il faut désirer. Demandez cette grâce ; demandez cette

grâce de patience et de douceur qui sanctifiera votre vie et votre mission dans la famille. Demandez mille fois par jour à Dieu de vous posséder, de vous calmer, de vous soumettre.... La désirez-vous, cette grâce, la poursuivez-vous ! Non, pas assez ; si donc le succès ne répond pas à vos efforts, ne vous en fâchez pas, car vous avez la volonté de bien faire ; mais c'est que la prière n'est pas le grand désir de votre cœur ; si cela était, vous ne prieriez pas seulement une fois le matin, mais cent fois par jour.

— Qu'est-ce que la persévérance ? Mesdames, c'est d'abord la multiplicité des demandes. Est-ce que Dieu ne veut pas être importuné ? Est-ce que Notre-Seigneur ne vous a pas dit : « Frappez, et l'on vous ouvrira ; cherchez, et vous trouverez ; demandez, et l'on vous donnera ? » Vous frappez une fois, et puis c'est tout ; ce n'est pas assez ! Dieu semble tenir la porte fermée, mais son cœur est ouvert ; c'est pour vous éprouver, c'est pour vous faire chercher qu'il tarde ; et vous vous découragez, vous ne multipliez pas vos prières, vous ne persévérez pas dans vos poursuites. Comment la promesse infailible faite à la prière s'accomplirait-elle ?

— La prière est le désir du cœur. Il faut que vous vous y mettiez tout entières dans les vues de la foi, et confiantes par-dessus tout dans les secours de la grâce. Il n'est peut-être pas une seule d'entre vous qui n'ait près d'elle une âme à ramener, un cœur à sauver, une conversion à opérer; c'est un père, un frère, un mari, un fils, des amis, que sais-je? Est-ce que votre cœur le désire? Oui; mais ce désir vous poursuit-il, vous anime-t-il? En fatiguez-vous le ciel? Souffrez-vous? Pleurez-vous? Persévérez-vous?

.... J'achève. La prière, c'est la force du cœur. Ah! oui, certes vous voulez rester fidèles; plus que cela, vous voulez avancer, je ne veux pas en douter un seul instant; vous voulez que l'œuvre de Dieu soit pleine en vous. Mais où est votre force? Voyez sur quoi vous vous appuyez pour édifier davantage et répandre la bonne odeur de Jésus-Christ, pour prêcher par votre seule conduite. Où est votre force? Où est votre lumière? Les cherchez-vous dans le cœur de votre Sauveur? Est-ce que son nom est souvent prononcé? Voyez, dans vos inquiétudes, vos sollicitudes, vos occupations, vos devoirs d'état, vos

relations de famille et de société, vos peines, vos joies, voyez ! N'est-ce pas dans votre propre esprit que vous vivez, avec vos propres pensées que vous jugez ? Comment espérez-vous ainsi arriver au but ? Si vous voulez l'atteindre, prenez une ferme résolution et dites-vous qu'il faut enfin une seule chose : prier ! Il faudrait que cela fût une constante habitude ; il faudrait que votre âme prît toujours cette pente, qu'elle y trouvât un refuge incessant au milieu du travail et des obstacles. Et pourquoi n'avez-vous pas cette habitude d'avoir recours à Marie, de prononcer son nom sacré, d'appeler son cœur à votre aide ? Ne vous êtes-vous pas assez souvent mises en voyage avec vos propres forces, avec vos calculs et vos raisonnements ? Mais qu'est-ce que tout cela ? Faiblesse, illusions de la nature ! Vous n'aboutissez à rien. La voie abrégée, la voie courte, la voie forte, celle qui conduit au but, c'est la prière.

Toutes ces choses, Mesdames, vous sont connues, vous sont chères ; vous aimez la prière. Mais que nous avons besoin de nous les rappeler, ces choses, à mesure que nous avançons dans la vie ! Je vous le dirai simplement, puis-

qu'ici nous sommes en famille, c'est ce que je me répète le plus souvent à moi-même dans le cours de mon ministère. Quand le pauvre instrument de la main de Dieu fléchit devant l'obstacle, je n'ai pas recours aux efforts de l'industrie humaine pour me mener au but; je me recueille, je me jette à genoux devant mon Dieu, je me prosterne devant l'image de Marie, et je demande à son cœur de fortifier mon cœur. Tenez, la prière est la seule consolation qui puisse nous secourir ici-bas. La prière du cœur est le seul remède à tous les maux, le baume pour toutes les plaies, le moyen pour arriver à tout ce qu'on désire.

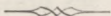
— Eh bien! vous, Mesdames, soyez une famille de prière, des enfants de prière; aimez la prière de cœur, et ne la faites pas seulement aux heures du matin et du soir, mais souvent, dans la journée quand vous vous sentez agitées par le vent du monde.

Voilà ce que j'avais à vous dire. Nous allons prier ensemble, et nous mettre aux pieds de Dieu. Le temps s'avance. Nous allons approcher des pieuses méditations de la retraite; il faut s'y

préparer, et comment donc si ce n'est par la prière, la prière qui est l'occupation du cœur, le vrai désir du cœur, la force du cœur, qui sera notre consolation sur la terre, et nous méritera le bonheur du ciel!

QUATRIÈME ENTRETEN

**Pour la fête de la Purification. — Jésus-Christ
roi et victime du monde.**



Le prophète avait annoncé un glorieux jour, qu'il saluait avec tous les transports de l'espérance; c'était celui où le maître souverain, le dominateur de l'univers devait se présenter en son temple pour en prendre de nouveau possession. — Vous le savez, Mesdames, cet envoyé de Dieu, ce Messie réparateur, ce dominateur annoncé ne se présenta pas dans l'appareil de la terreur; au contraire, il est dépeint à l'avance sous les traits qui convenaient au roi pacifique, plein de majesté, mais aussi plein de douceur et de bonté. Cette prophétie réalisée, nous en célébrons aujourd'hui le souvenir : la Purification de Marie, la Présentation de Notre-Seigneur au temple, nous rappellent cette offrande que Jésus-Christ vint faire lui-même de lui-même. Il venait,

comme il le répète si souvent, de la part de son Père, pour accomplir ses ordres, pour obéir à ses volontés. Il venait à vrai dire aussi pour s'offrir au monde ; et dans ce temple où se trouvent réunis tous les âges et toutes les conditions : le vieillard Siméon, Anne la prophétesse, Marie, portant son fils dans ses bras, Joseph, les Anges les accompagnant et les contemplant du haut des cieux , nous pouvons voir la présentation de Jésus-Christ au monde entier qu'il venait bénir et sauver.

J'ai cru que cette pensée pouvait inspirer quelques réflexions utiles.

Jésus-Christ s'offrait au monde et s'offre encore tous les jours ; il se présente, il vient comme le roi paisible, comme le dominateur attendu ; il vient pour dispenser ses grâces, ses bienfaits ; mais n'est-il pas vrai qu'on peut répéter encore ce que l'apôtre saint Jean a écrit au commencement de son Évangile : que Jésus-Christ est venu dans sa demeure, et que les siens ne l'ont pas reçu, que le monde ne l'a pas connu ; et nous pouvons ajouter, suivant la parole de saint Paul, que le monde n'en était pas digne ? Aussi, ce divin Sauveur, plein de miséricorde, d'indulgence,

de tendresse, à la vue de ce monde qui le repousse, qui ne veut pas accepter ses grâces, se voit-il forcé de s'écrier : « Malheur au monde ! » Il le répéta plusieurs fois, en versant des larmes et avec l'accent de l'amertume : « Malheur au monde ! malheur au monde ! à cause de ses scandales ! »

— Et véritablement, Mesdames, je ne puis me défendre d'un sentiment vrai et profond d'affliction, en voyant Jésus-Christ toujours ainsi méconnu. Oui, Jésus-Christ se présente au monde; il vient encore chaque jour, comme au premier jour. Il est le Roi du ciel et de la terre, son autorité est souveraine, et cependant il ne veut pas régner par sa puissance, par sa justice, par les menaces de la crainte ! — Mais le monde ne l'a pas connu, il ne lui appartient pas, il ne le reçoit pas encore !

Dites-le-moi : quand vous vous trouvez au milieu de ce monde, pouvez-vous dire que Jésus-Christ y soit reçu, qu'il y soit accepté, que sa loi y soit accomplie, que son esprit y soit aimé et vénéré ? Ah ! nous qui n'allons pas dans le monde, qui n'entendons que certains échos affaiblis, il nous en revient, hélas ! bien assez pour

gémir et pour nous plaindre auprès de Notre-Seigneur. Quels sont ses usages, quelles sont ses coutumes ? Plaise à Dieu qu'il n'y ait le plus souvent que frivolité et légèreté ! Mais non ; le monde trouve une pâture préférée, un aliment aimé dans le scandale. Voilà le monde auquel Jésus-Christ se présente pour régner : — non, il n'y règne pas ; et l'on peut encore se rappeler ici les paroles blasphématoires du peuple juif : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! »

Ah ! prenez bien garde, Mesdames, vous fidèles et pures, qui marchez dans la voie chrétienne, prenez bien garde, par vos discours, par vos actions, par l'ensemble de votre conduite, qu'on reconnaisse que vous avez reçu Jésus-Christ se présentant à vous comme votre Roi, comme votre maître, et que vous ne l'avez pas repoussé ! Alors chassez loin de vous ce triste plaisir du scandale ; laissez, laissez ces récits empoisonnés qui ne peuvent que contrister votre âme ; dites-vous au fond de votre cœur : Oui, je veux que Jésus-Christ règne en moi ! Quand vos yeux rencontreront des spectacles affligeants, quand vos oreilles entendront des propos pénibles, sachez détourner les yeux pour

les arrêter sur Jésus-Christ, fermez vos oreilles pour n'entendre que sa voix.

Jésus-Christ s'offre encore au monde en victime. Alors, oui, comme victime, le monde l'accepte. Mais en quel sens ? En ce sens que le monde l'a chargé d'opprobres, accablé de dédains et d'outrages. Quand je contemple la vie mondaine, évaporée, infidèle, je me dis : Oui, Jésus est bien la victime du monde ! oui, il règne bien dans ses dédains et dans ses mépris ! oui, la joie du monde est bien le cruel triomphe du persécuteur sur la victime, cette joie si pénible à voir et qui insulte au cœur de Jésus-Christ !

— Vous, Mesdames, vous savez dans votre foi et dans votre piété tout ce que veut dire le nom sacré de victime ; vous acceptez Jésus-Christ comme votre victime ; oui, mais c'est pour l'aimer et le bénir, pour vous unir à son expiation, à sa prière, à sa pénitence, à son immolation. Quand tout à l'heure, sur cet autel, ce divin Sauveur va être offert pour vous, quand il va descendre dans vos cœurs, dites-vous bien que vous recevez un Dieu victime, le Roi victime, celui que le monde a repoussé, a crucifié ; dites-vous bien que vous voulez le garder, le conserver en

vous afin de l'aimer toujours. Et quand Jésus-Christ s'offre aujourd'hui dans son temple, quand Marie le présente dans ses bras, Marie bienheureuse, Marie glorieuse, et dont le cœur est cependant transpercé d'un glaive, pendant que l'Église rappelle ces grands souvenirs, acceptez Jésus comme victime, et cherchez dans votre cœur, au fond de votre âme, ce que vous avez aussi à lui sacrifier.

— Sans doute, vous avez déjà la volonté de servir Jésus-Christ, d'obéir à son Évangile, de suivre les leçons du Seigneur, mais que de liens multipliés, hélas ! que d'illusions vous environnent ! Les obstacles vous arrêtent à chaque pas. Où est l'âme dévouée à Jésus-Christ, pleinement offerte au cœur de Jésus, s'unissant à son sacrifice avec confiance et amour ?

Réveillez donc, je vous en conjure, toute votre foi et tout votre zèle, quand Jésus est offensé et méconnu autour de vous, quand il est si peu accepté alors même qu'il s'offre et qu'il se présente sans cesse au monde. Vous, Mesdames, tâchez de le recevoir, et de faire pénétrer des sentiments de courageux amour jusqu'au plus profond de votre cœur. Ah ! laissez là les liens des

choses créées ; tâchez de vous élever par la foi, du moins par moments, au-dessus de cette terre et de ses tristes impressions, là où Jésus-Christ règne, là où il s'offre et intercède pour nous sans cesse ; montez là et reposez-vous avec lui.

C'est aujourd'hui surtout que vous devez accepter l'offrande pleine et entière de Jésus-Christ sans en rien retrancher. Jésus-Christ s'offre à vous comme Roi et comme victime. Il est Roi pour régner, victime pour s'immoler ; il est Roi pour vous bénir, pour vous prodiguer ses dons, ses richesses ; victime pour expier vos péchés, laver vos offenses, vous mériter les forces, les grâces dont vous avez besoin. Roi, pour vous attendre au ciel et poser la couronne sur votre tête ; victime, pour compatir à vos maux, pour adoucir vos peines, pour vous dédommager de ces cruels mécomptes que le monde porte toujours avec lui. Acceptez-le et comme Roi et comme victime ; dans votre foi et votre amour, ne séparez pas ces deux titres.

Conjurez votre Mère de vous offrir à son Fils, comme elle l'offrit à son Père, et alors, cette prière exaucée vous rendra heureuses ; alors votre paix sera entière ; rien ne pourra la trou-

bler; vous trouverez le soutien et la consolation pendant le cours du pèlerinage; et, arrivées au terme, vous bénirez éternellement ces jours où vous vous serez dévouées au service du Seigneur et à l'accomplissement de sa sainte volonté.

CINQUIÈME ENTRETEN

La dévotion.

MESDAMES,

Il y a une parole dans l'Évangile sur laquelle je vous demande de méditer. Notre-Seigneur a parlé plusieurs fois d'un trésor qu'il fallait chercher, et cette parole il l'a répétée souvent. Vous vous rappelez ce mot : « Cherchez le royaume de Dieu. » Lorsque Notre-Seigneur parle de la prière, il se sert encore de la même expression : « Cherchez, et vous trouverez ! »

Je suis vraiment frappé pour moi-même, et je désire que vous le soyez pour vous, de cette invitation pressante de Notre-Seigneur à la recherche d'un bien, d'un trésor ; je me demande si vous cherchez le don de Dieu avec assez d'ardeur. Aujourd'hui, je veux précisément spécifier avec vous ce qu'il faut s'efforcer d'acquérir, et il me semble, d'après l'invitation des saints, qu'il

y a en effet un grand bien et une grande grâce qu'il faut infatigablement chercher.

Oui, j'en suis convaincu, dans nos rapports avec Notre-Seigneur, dans nos pratiques de piété, nous ne savons pas, nous ne voulons pas chercher. Ah! dans les choses du monde, dans les affections de la terre, nous savons bien chercher; nous ne craignons ni les occupations ni les préoccupations; mais le bien de Dieu, le don de Dieu, celui dont je veux vous parler, nous ne le cherchons pas. Ceci nous ramène encore au souvenir de la parole de Jésus à la Samaritaine, au bord du puits de Jacob : « Si vous connaissiez le don de Dieu ! »

Eh bien ! voici ce qu'il faut chercher, ce qu'il faut demander, et, je vous en conjure, Mesdames, donnez-y votre attention.

On se plaint souvent qu'on n'a pas d'attrait pour la prière, pour les choses pieuses; eh! certes, si une chose est nécessaire, c'est cet attrait, ce goût, cette onction dans les choses divines; oui, si cela manque, beaucoup de choses manquent, car ce que l'on fait sans goût, sans attrait, on le fait mal, ou du moins la tâche est pénible, et le courage faiblit souvent pour

l'accomplir. Alors on se traîne plus qu'on ne marche, plus qu'on ne vole à la prière, à la méditation, à la communion même. — Par une malheureuse erreur, on s'imaginera peut-être que, pour trouver cette onction, cette ferveur dans la piété, pour trouver *la dévotion* si précieuse dans nos rapports avec Dieu, il suffit de nos propres efforts. Alors on se fatiguera, on se dépitiera, on s'inquiétera; ce n'est pas cela, Mesdames : la dévotion est un don de Dieu, un don de l'Esprit-Saint; c'est à lui seul qu'il appartient de nous donner ce goût pour les choses divines, ce goût qui porte notre cœur vers le ciel. C'est un trésor caché, c'est une grâce de choix que Dieu met en réserve pour les âmes qui l'aiment. Lui seul pourra leur donner ce goût, cet attrait et cette ferveur. Il ne les exemptera pas des épreuves, des croix, mais il leur fera sentir ce besoin céleste au plus intime de l'âme. Cette âme, fût-elle déchirée, peut-être livrée à la désolation, aux distractions, à l'impuissance, cette âme sentira le besoin, l'attrait de se retrouver avec Dieu; et si là elle trouve encore la peine (car on peut aimer avec peine), elle n'en restera pas moins attachée aux pieds de Jésus. — Dans

les choses de la terre, il ne faut pas toujours demeurer avec ses peines : il faut quelquefois les écarter, s'en distraire ; il est quelquefois mauvais de séjourner avec son chagrin : mais, dans les choses de Dieu, quand on trouve de la difficulté à demeurer et à converser avec Dieu, c'est une peine qu'il faut savoir porter, rechercher, aimer. Alors il y aura dans l'âme, et sans que cela soit contradiction, de la peine et de la joie, de la douleur et une divine onction ! Or, il vous faudrait le secours de cette onction sainte, Mesdames, en quelque position que fût votre vie, et quelle vie n'est pas traversée d'épreuves ?...

Mesdames, je ne puis faire un pas, je ne puis entendre les secrets d'une âme, que je ne trouve l'affliction et la douleur ! partout le mécompte ! partout l'épreuve ! Quelle est la famille qui n'est pas ainsi visitée par le ciel ? Or, il faudrait pour supporter la vie, pour la sanctifier, il faudrait chercher, chercher sincèrement devant Dieu, ce goût, cet attrait, cet amour des choses saintes. N'ayez pas peur ; demandez et vous obtiendrez. Importunez le Seigneur, mettez-y toute votre attention, tout votre courage. Ne vous effrayez pas, ne vous découragez pas. Cherchez à obtenir

de l'Esprit-Saint et du cœur de Jésus, qui nous a promis son soutien et son amour, la grâce de la sainte dévotion.

Oui, je l'affirme avec ma longue expérience (et le sentiment de ce besoin céleste, je le rapporte plus profond des huit jours que je viens de passer dans la retraite), oui, s'il y a une chose qui soit nécessaire à notre existence, s'il y a un bien qu'il faille désirer, un trésor que nous devions nous attacher à trouver, c'est la dévotion ; et ne craignez pas en cela de tenter le Seigneur, ne craignez pas de vous rechercher trop vous-mêmes. Oh ! sans doute, il ne faudrait pas vouloir servir Dieu pour notre simple consolation et notre satisfaction personnelle ! car nous rencontrerions là un certain égoïsme, et il faut mettre au premier rang l'accomplissement de la volonté de Dieu, sa gloire, son règne ; mais il faut aussi, à cause de nos infirmités, à cause de notre faiblesse, pour mieux affermir son règne dans nos âmes, il faut y établir, y faire rentrer et demeurer le goût, la douceur et l'onction divine.

Eh bien ! quand vous commencerez votre prière, désirez d'y trouver la sainte onction ; lorsque vous prendrez un livre de méditations pieuses,

préparez-vous à l'y rencontrer, malgré l'indocilité de votre esprit, malgré l'inquiétude et l'agitation de votre nature. Tâchez d'y goûter la douceur et la paix.

Aussi bien, il faut une inclination dans la vie, que voulez-vous donc ici-bas ? Voulez-vous la terre, le monde, ses fausses joies, ce qui trompe, ce qui séduit ? Oh ! c'est bien près de vous ! Oui ; mais avec le chagrin, avec le désordre, avec la torture que Dieu dans sa miséricorde y attache toujours. Voulez-vous au contraire vous soumettre au Seigneur ? Voulez-vous le servir, voulez-vous le chercher dans la sincérité de votre cœur ? Poursuivez-le, importunez-le ; vous le trouverez ; il viendra, et il fera en vous sa demeure.

O heure bienheureuse ! moment béni que celui où une âme est admise à ce goût des choses saintes, à cette dévotion solide qui l'attache toute au Seigneur et à l'amour de sa loi ! Hors de là, Mesdames, vous ne trouverez pas la consolation véritable, vous n'aurez pas l'appui dont vous avez besoin ; la satisfaction vous manquera ; la force même et le courage vous manqueront. Mais si vous avez cherché, si vous avez reçu de Dieu ce don sacré, si la piété vous est chère, si vous avez

incliné de ce côté toutes les forces vives de votre âme, oh ! alors, oui ! vous avez un refuge assuré et toujours ouvert. — Vraiment, c'est un secret qu'il faut apprendre.

Et dites-le-moi : pourquoi êtes-vous ici ? Pourquoi le choix fait par vous de cette association pieuse ? Pourquoi êtes-vous les Enfants de Marie ? Pourquoi ces communions rapprochées qui font notre consolation et notre joie ? Pourquoi, si ce n'est pour vous apprendre à vous dévouer, à vous lier inséparablement par une véritable affection, par l'affection la plus intime de votre âme à tout ce qui est de Dieu ? Sans doute, il y aura des sacrifices à faire chaque jour. Ce pauvre cœur se trompe mille fois ; les apparences le séduisent ; les obstacles l'arrêtent ; mais il vient cependant un jour, un grand jour, où la délivrance s'opère ; et ce jour est celui où l'on a su goûter assez le don du Seigneur, pour se nourrir de sa vie, vivre près de lui, et ne le quitter jamais.

Vous me demandez, Mesdames, comment vous pourrez acquérir ce don si précieux ; à cela je répondrai en terminant cet entretien, comme je l'ai dit en commençant : ce n'est pas un effet que nous puissions produire nous-mêmes en

nous ; ce n'est pas une plante que nous puissions semer et recueillir sur notre propre sol. Notre pauvre terre n'en produit pas de pareilles, elle est trop aride, trop ingrate pour cela ; c'est un don qui vient du ciel comme une rosée bienfaisante, et qui descend des sources divines ; cherchez-le donc où il se trouve. — Chercher la grâce, Mesdames, c'est la désirer, c'est l'estimer, l'apprécier à sa juste et haute valeur. L'appréciez-vous au delà de tout ? L'estimez-vous plus que toutes choses au monde ? Dites-le-moi : seriez-vous heureuses, si vraiment vous aimiez Dieu de toutes les forces de votre âme ? Voudriez-vous lui appartenir de telle sorte qu'il n'y eût plus rien sur la terre qui pût vous distraire, vous préoccuper, au moins jusqu'à s'emparer de la place qui lui est due ? Si cela est, alors vous ne pourrez pas vous empêcher de demander à Dieu ces grâces pieuses qui vous manquent.

— Eh bien ! demandez la dévotion, et ne cessez jamais de la demander. Ne vous découragez pas, ne vous dépitez pas dans la prière, et dévorez longtemps, s'il le faut, la sécheresse et la distraction. N'importe ; sainte Thérèse a dit qu'un quart d'heure de consolations célestes n'é-

tait pas trop payé par des années entières de consolations et d'épreuves. Oh ! oui, quand Dieu prend une âme, quand il l'appelle, qu'il la porte, pour ainsi dire, dans ses bras, sur son cœur ; quand il commence à verser sur elle le baume réparateur et divin, oh ! alors le souvenir des fautes passées, des chagrins, des difficultés présentes, tout cela n'est plus rien : Dieu s'est donné à cette âme, il la remplit tout entière, il est son tout !

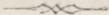
Sans doute, cette âme n'est pas encore au ciel ; de telles consolations ne sont pas de longue durée ; elles ne sont pas données ici-bas d'une manière permanente ; mais ce qu'il faut sentir au fond du cœur, c'est ce désir, ce besoin de la grâce que notre âme cherche chaque jour. Ainsi, dans toutes vos prières, quand vous êtes au pied de l'autel, quand vous communiez, quand vous lisez, quand vous êtes seules, quand vous vous trouvez dans la douleur ou que vous ressentez la joie, quand vous avez des devoirs difficiles à accomplir, dans toutes les circonstances où vous êtes, rapportez tout à Dieu, demandez-lui ce goût et cet attrait qui vous attacheront indissolublement à lui.

Voilà, Mesdames, ce que je pensais ce matin en sortant de la retraite. J'ai voulu vous l'apporter, vous le dire. Le temps approche, le temps du carême, où nous devons nous recueillir davantage. Nous avons aussi en vue cette retraite, que j'espère toujours vous donner. Eh bien ! pour en profiter, pour amener beaucoup d'âmes à se purifier, tâchons d'aimer les choses de Dieu, de nous affectionner à elles et de ne pas souffrir que notre vie s'en aille à la légère et à l'aventure.

Vous avez cette semaine une circonstance solennelle, une occasion précieuse de raviver votre dévotion : c'est la proclamation parmi nous du décret dogmatique de l'Immaculée Conception. De grandes grâces y sont attachées, et vous savez que l'Église ouvre tous ses trésors pour ce jour. Mettez-vous donc bien près du cœur immaculé de Marie, votre Mère; demandez pour vous, pour tous ceux qui vous sont chers, le goût, l'attrait des choses de Dieu; et sans doute, votre Mère, qui vous a groupées, qui vous a choisies pour ses enfants, fera descendre sur vous avec abondance cette part de la douceur divine que je vous souhaite.

SIXIÈME ENTRETEN

La Pénitence.



Puisque nous nous réunissons aujourd'hui pour la première fois au commencement du carême, il est bon, Mesdames, de dire quelques mots de l'esprit de pénitence.

Vous le savez, ce fut une des premières paroles que prononça Notre-Seigneur Jésus-Christ quand il commença la carrière de la prédication évangélique : « Faites pénitence ! » — Quand l'apôtre saint Pierre parle pour la première fois, il exhorte aussi ceux qu'il amenait à la foi de Jésus-Christ à faire pénitence. Nous savons que c'est l'esprit de l'Évangile, l'esprit de l'Église, et si nous interrogeons sincèrement nos cœurs, nous en trouverons de solides raisons.

Deux mots d'abord, Mesdames, pour bien nous entendre.

Il y a la pénitence intérieure et la pénitence

extérieure. La pénitence intérieure n'est autre chose que la contrition. C'est la douleur, le regret de nos péchés, avec la ferme détermination de ne plus les commettre à l'avenir. Cette pénitence intérieure, vous le savez bien, est absolument nécessaire pour recevoir la rémission des péchés. C'est une disposition précieuse qu'il faut demander à Dieu, qu'il faut nourrir en soi, et qui produit les plus grands résultats; car c'est cette douleur de nos fautes qui nous fait prendre de généreuses résolutions de ne plus les commettre, avec le secours de la grâce divine qui ne nous manque jamais.

La pénitence extérieure est le fruit de la première; elle résulte de la pénitence intérieure. Et en effet, si nous sommes contrits, repentants, humiliés devant Dieu au souvenir de nos offenses, que nous avons trop souvent renouvelées, il est bien juste et il est nécessaire d'offrir à Dieu quelques satisfactions.

Cette pénitence extérieure consiste donc dans les peines, les privations et les souffrances que l'on s'impose volontairement ou que l'on accepte de la main de Dieu. Elle se lie nécessairement à la souffrance, à la privation, à quelque peine que

ce soit, dans la mesure que Dieu lui-même fixe ou qu'une juste prudence nous fait connaître.

Eh bien ! Mesdames, au commencement du carême et pendant tout le temps de la sainte quarantaine, il faut tâcher de bien pratiquer ces deux pénitences. L'une mène évidemment à l'autre ; et si nous voulons recueillir des fruits abondants de ces jours de bénédictions, il faut nous dévouer à l'esprit de pénitence.

Quant à la pénitence intérieure, ce n'est pas seulement, vous le concevez bien, au moment où l'on se prépare à la confession, qu'il faut s'appliquer et s'exciter à la douleur du péché. La componction, l'esprit de componction, est un don de Dieu, une vertu précieuse. Les saints l'ont aimée, et l'histoire de leurs vies doit nous confondre quand nous voyons en eux tant de témoignages de regret, tant de mépris d'eux-mêmes devant Dieu, tant de brûlantes larmes ; et pourquoi ? Pour des fautes que nous regarderions sans doute comme bien légères, et qui ne devaient laisser que bien peu de traces dans leurs âmes. — Il faut demander cette grâce, Mesdames, il faut conjurer l'Esprit-Saint de nous donner ce sentiment et cette vertu de la pénitence

intérieure. Il faut nous rappeler que trop souvent dans la vie nous avons offensé Dieu, que nous avons compté pour rien, ou pour bien peu de chose, sa volonté, sa loi, nos devoirs; que nous nous sommes laissés aller à mille penchans, mille caprices; que nous avons bien peu veillé, bien peu travaillé à nous combattre et à nous vaincre. Oui, vous y penserez, et aujourd'hui surtout, en faisant votre examen du mois, en vous interrogeant, vous tâcherez de faire sortir de votre cœur un regret véritable qui aura sa source et son principe dans votre amour pour Dieu.

Mais je crois surtout vous êtes utile en parlant de la pénitence extérieure.

Sans doute, vous avez toutes à cœur d'obéir aux lois de l'Église, autant que les santés, qui sont devenues plus faibles en général, vous permettent de vous conformer à ses prescriptions, d'ailleurs bien adoucies par la discipline présente. Mais indépendamment de cet assujettissement aux lois de l'abstinence et du jeûne, il y a bien encore, vous le sentez, des pratiques de pénitence extérieure, accessibles à tout le monde, et qui sont un moyen puissant de sanctification.

D'abord rappelez-vous ceci : la pénitence est ce que nous devons nous imposer de privations volontaires, ou l'acceptation des peines que nous recevons de la main de Dieu, car souvent il y pourvoit lui-même ; et comme l'a dit sainte Thérèse, nous sommes si faibles, si lâches, que Dieu nous envoie la maladie, les douleurs, les contrariétés, pour remplacer les pénitences que nous n'aurions pas le courage de nous imposer. Or, l'acceptation volontaire que nous faisons de ces épreuves est aussi la pratique de la pénitence extérieure. — Le véritable esprit de pénitence, celui qui nous fait pénétrer dans le sens évangélique, c'est, Mesdames, de faire tous nos efforts pour combattre en nous le désordre qui y demeure toujours. Il y a en nous un certain reste du péché originel qui ne se détruit jamais ; il y a en nous perturbation, insurrection permanente de la chair contre l'esprit ; des sens, de l'appétit naturel, des penchants contre la saine raison, contre la direction de la grâce et de la loi de Dieu. Vous savez bien ce mot de saint Paul : « Je sens en moi, dans mes membres, une loi qui combat la loi de Dieu. » Il gémissait, il priait pour obtenir la fin du combat, et elle lui fut refusée !

Eh bien ! il faut, par la pénitence extérieure, par la vigilance, par le soin à s'observer, à se connaître, à se combattre, à se vaincre, il faut tâcher de rétablir en soi l'ordre, l'équilibre ; il faut que l'esprit commande aux sens ; il faut que la saine raison commande en nous ; il faut que nous cherchions à écouter l'inspiration de la grâce. Au milieu des heures de la journée, dans le cours de ses pensées, de ses paroles, de ses actes, dites-le-moi, combien de fois perd-on la domination et la direction de soi-même ! que de mouvements ! que de saillies ! que de révoltes ! que de froissements ! Hélas ! où est donc l'âme paisible, bien ordonnée, qui marche dans une obéissance filiale à la grâce et à la volonté divine ? Au lieu de cela, la moindre chose nous froisse, nous blesse. Nous obéissons à l'impétuosité de notre caractère ; à la moindre résistance nous faisons entendre nos plaintes, nos reproches avec amertume ; l'emportement de notre humeur ira peut-être jusqu'à nous faire perdre la direction de nos pensées, jusqu'à nous faire sortir de nous-mêmes. Dites-le-moi, n'est-il pas mieux d'apprendre à se mortifier, à se pénétrer de l'esprit de pénitence, à garder la patience ? Oui, notre

pauvre nature cherche ce qui lui plaît, ce qui la flatte. Aussitôt qu'elle a un désir, vite, il faut qu'elle le satisfasse. — O âmes chrétiennes! vous ne savez donc pas que vous avez là une occasion précieuse qui peut attirer sur vous des bénédictions? Quoi! vous êtes chrétiennes, et vous ne savez pas qu'en vous refusant la satisfaction d'un caprice (car je ne sais ce qui vous passe par la tête, je ne sais quelle pente molle vous pousse à satisfaire toutes vos fantaisies), vous ne savez donc pas qu'en vous imposant une privation, en retranchant ce qui vous plaît, vous offrez à Dieu un sacrifice d'agréable odeur? Parlons de vos dépenses, par exemple : ne vous laissez-vous pas aller trop souvent à prodiguer les biens que Dieu vous donna, en des dépenses mal justifiées par les convenances de votre position? Vous croyez qu'en cela vous ne contristez pas l'Esprit-Saint, que vous n'affligez pas le cœur de Jésus? — Au contraire, si vous vous disiez : Non! je puis me priver de cette fantaisie, ceci n'est pas nécessaire; — alors ce qui ne serait pas assurément un grand sacrifice pour vous, serait d'un prix immense devant Dieu.

N'exagérez rien, Mesdames ; en cédant, et je

vous le permet, aux exigences raisonnables de ceux qui vous entourent, pour plaire à ceux auprès desquels vous vivez, vous pouvez encore saisir mille occasions chaque jour pour vous imposer des privations, pour commander à l'instinct des sens, pour vous arrêter dans les saillies de votre nature, et pour vous dire : Je dois vivre de l'esprit de la foi, je dois ressembler à mon Maître qui a tant souffert !

— Quand vous cherchez le plaisir, quand vous obéissez à un goût et que vous satisfaites un caprice, prenez garde ! arrêtez-vous ; demandez-vous si cela plaît à Dieu, s'il ne vaut pas mieux vous en priver. En recommençant ainsi chaque jour, vous arriverez peu à peu à acquérir la paix. Vous le savez, Mesdames, on ne la goûte bien que dans les privations et les sacrifices que l'on s'impose.

— Ah ! ce qui est quelquefois pénible, c'est que les pratiques pieuses, la sainte communion elle-même, la prière, ne vous apportent pas de joie ! Mais, je vous le demande, si vous n'avez pas l'esprit de pénitence, si vous cédez à la satisfaction de vos goûts et de vos caprices, est-il étonnant qu'il n'y ait plus pour vous ni consola-

tions ni joies dans les choses divines ? Vous cherchez autre part votre bonheur...., cependant vous ne l'y trouverez pas.

.... Ainsi, Mesdames, le premier résultat précieux de la pénitence extérieure est de vous faire conquérir l'empire sur vous-mêmes, de rétablir l'ordre et la paix en soumettant à Dieu les puissances de votre être, c'est l'œuvre de toute votre vie.

Il y a aussi cet autre avantage et cet autre but dans la pénitence extérieure, c'est qu'après tout, il faut satisfaire à Dieu, payer sa dette. Prenez-y garde ; sans doute, par le sacrement de pénitence, reçu dans les dispositions convenables, par une véritable contrition, par l'absolution du prêtre, le péché est pardonné ; et si vous avez eu le malheur d'offenser Dieu mortellement, le châtimement éternel est remis. Mais la peine temporelle que Dieu réserve dans sa justice et dans sa bonté, mais la satisfaction dans le temps, il faut que nous sachions la donner et l'unir aux peines de Jésus-Christ.

La pénitence légère que donne le prêtre fait partie du sacrement ; mais vous savez bien ce qui est enseigné, ce qui est de doctrine : c'est

que cette pénitence n'est pas toute la satisfaction temporelle, toute la dette du péché. C'est pourquoi l'on vous exhorte à prendre comme pratique satisfactoire le jeûne, dans une mesure proportionnée à vos forces, l'aumône et la pratique de la charité, puis ces combats, ces privations que vous pouvez vous imposer, et l'acceptation patiente des peines que Dieu vous envoie.

Il faut y penser, Mesdames ; car si, dans la vie, nous n'avons pas satisfait, si nous n'avons pas payé, nous payerons ailleurs. Le purgatoire est un lieu dans lequel on satisfait sévèrement, et dans des proportions exactement réglées, à la justice divine ; la bonté et la miséricorde de Dieu savent encore les restreindre ; cependant on y souffre, on y souffre longtemps, pendant de longues années, pendant de longs siècles, séparé de Dieu. Cette âme, elle est chérie de Dieu, elle est dans sa grâce, elle est juste ; et pourquoi souffre-t-elle ? Parce qu'elle n'a pas payé sa dette sur terre, parce qu'elle n'y a pas pratiqué la pénitence intérieure et extérieure dans le degré voulu.

Certes, Mesdames, je ne viens pas vous exhorter à servir Dieu par le motif et le sentiment de la crainte : non ; vous en avez de meilleurs dans

vos cœurs. Cependant il est bien bon de s'exhorter ainsi soi-même et de se rappeler cette juste dette que nous avons à acquitter envers Dieu. Eh bien ! ne murmurez donc plus, lorsque vous avez quelque chose à souffrir. Voilà la maladie qui vous afflige en vous, ou dans les personnes qui vous sont chères. Oh ! sans doute, il est bien permis de sentir la peine, et Dieu ne l'envoie même que pour la faire sentir ; mais pourquoi ne pas se soumettre ? Après les peines, oui, après les peines bien acceptées, après la résignation, vient le jour de la consolation et de la joie, où l'on respire, où l'on revoit la lumière du ciel. Il faut donc souvent, et en ce jour surtout, quand vous venez communier ensemble, quand vous vous recueillez dans le cœur de Jésus, et quand vous vous examinez sur le mois écoulé, il faut que vous vous demandiez : Me suis-je exercée à la mortification, à la pénitence extérieure et intérieure ? Ai-je bien payé ma dette ? Ai-je obéi à ma conscience ? En suis-je sûre ?

— Sans doute, il ne faut pas négliger l'indulgence plénière que vous pouvez gagner si facilement, si souvent, et que Dieu sait appliquer dans ses jugements et dans la mesure qu'il ap-

précie. Quand vous venez communier ici, en particulier, vous, les Enfants de Marie, vous gagnez une indulgence plénière. Mais ne croyez pas que cela vous dispense de souffrir, vous vous tromperiez étrangement; la condition pour gagner l'indulgence est précisément la pénitence intérieure et extérieure. — Priez aussi pour les âmes du purgatoire qui invoquent votre intercession. Appliquez à ces âmes ces suffrages réparateurs, ces indulgences que vous pouvez si facilement gagner, mais joignez-y vos propres satisfactions. Enfin, dans la pénitence extérieure, vous avez un moyen puissant, très-puissant, pour obtenir les grâces de Dieu.

La prière certes est puissante. — La prière! ah! Mesdames, c'est le bonheur de la vie! On peut prier sans cesse, importuner le Seigneur, converser avec lui, comme avec un charitable ami, et j'espère que pour vous toutes c'est une douce habitude. — Mais pour que votre prière soit efficace, pour que la promesse de Dieu faite à la prière soit assurée, il y a un bien bon moyen à employer, et c'est le meilleur : c'est de souffrir, Mesdames, c'est de se mortifier en priant. Oui, quelques actes de patience, quelques victoires

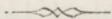
que l'on remporte, quelques sacrifices que l'on s'impose à soi-même avec courage et générosité, font monter la prière comme en triomphe jusqu'au trône de Dieu. — Et lorsque nous voyons les saints exposés aux injustices, aux mépris des hommes, quand nous les voyons voués à d'incroyables tortures qu'ils s'imposaient avec amour, soyons persuadés qu'ils poursuivaient en ces travaux un secret et grand avantage ! Oh ! oui, il y a là un moyen infailible de s'attirer les grâces du ciel ; et vous savez combien les saints étaient puissants pour les obtenir et les répandre autour d'eux. Au lieu de cela, n'avez-vous pas une vie molle, légère, qui fuit la moindre apparence de la peine ? Vous priez, mais ne priez-vous pas souvent pour réaliser vos désirs, satisfaire vos caprices ? Hélas ! Mesdames, on prie alors avec ardeur, avec foi ; mais comment une telle prière serait-elle exaucée ?

— Je vous en conjure, Mesdames, profitez de ce peu de paroles ; pensez-y demain dans votre méditation ; réfléchissez-y dans la communion que vous allez faire. Demandez la lumière, la grâce de Dieu. Que devez-vous faire ? que pouvez-vous faire dans ce carême ? Voyez ce que

vous pouvez retrancher à l'ordinaire de votre vie, sans rien froisser, sans rien choquer autour de vous. Mais, croyez-le, vous pourrez faire bien des choses, sans que personne ne le voie ni ne le sache. Ce sera le secret de Dieu. Que de mérites vous pouvez acquérir ! Dieu saura vous en récompenser dans le temps et dans l'éternité.

SEPTIÈME ENTRETEN

**Pour la fête de l'Annonciation. — La joie
et le sacrifice.**



Aujourd'hui, fête de l'Annonciation, toutes les joies sont réunies dans l'âme de Marie avec l'effusion des grâces de l'Esprit-Saint. L'Ange la salue avec respect, il lui demande son consentement pour le grand ouvrage de la Rédemption. Marie s'étonne, se trouble ; mais, rassurée par la parole de l'envoyé céleste, elle prononce ce mot semblable à celui qui fit le monde : « *Fiat!* » Alors le Verbe divin s'incline dans son sein. Il y prend un corps semblable au nôtre, il y reçoit du cœur immaculé de Marie le plus pur de son sang ; dès lors, et comme elle le dit quelques jours après, dans le cantique de sa glorieuse humilité, dès lors toutes les générations la nommeront la mère bien-heureuse !

Et vous aussi, Mesdames, vous ses enfants choisies, vous la saluez de ce doux nom de mère, vous

aimez à répéter les louanges qu'elle a méritées. Marie reçoit aujourd'hui la participation des joies célestes ; heureuse de son Dieu qu'elle possède, unie au Verbe divin par les liens les plus étroits, confidente de l'heure sacrée qui va régénérer le monde, elle offre au ciel et à la terre le spectacle réalisé des prophéties et des désirs des nations. Que pouvait-il lui manquer ? Bientôt vont venir les grands jours de Bethléem, — et cependant, Mesdames, il faut rencontrer presque aussitôt, associés à ces joies et à ces gloires, la souffrance et le sacrifice. La pauvreté de Bethléem ouvre la voie, bientôt le glaive de la Présentation va pénétrer l'âme de Marie ; et longtemps après, et toujours, elle portera dans son cœur ce glaive du sacrifice.

Qu'est-ce à dire, Mesdames ? Ne rencontrons-nous pas nous-mêmes dans le temple de la Passion, unies ensemble, la fête joyeuse de l'Annonciation et celle des douleurs, ou la *Compassion* de la très-sainte Vierge ? S'il en est ainsi, si Dieu s'est plu, en comblant de richesses ineffables sa créature privilégiée, à unir en elle la douleur à la joie, à mettre pour elle le sacrifice à côté des bénédictions, Mesdames, il ne faudra plus nous plaindre quand nous rencontrerons dans notre

vie les épreuves à côté des consolations ; mais il faudra tâcher de profiter des leçons et de l'exemple de l'admirable Marie.

Si nous pénétrons bien le sens de cette fête de la glorieuse Incarnation du Verbe dans le sein de sa Mère, nous comprendrons que, sur cette terre, Dieu a préparé entre les âmes des rapports heureux, des liaisons bénies qui doivent leur apporter de véritables et pures consolations. Mais nous devons comprendre aussi que tous ces rapports, toutes ces liaisons, Dieu ne les donne que pour arriver au sacrifice et à la croix. Tout aboutit là, tout y mène ; les grâces mêmes et les bénédictions viennent par les peines : les peines et les douleurs ne se trouvent-elles pas dans les choses les meilleures ? Est-ce que chaque jour ne les apporte pas ? Est-ce qu'à chaque pas vous ne trouvez pas la contradiction et l'épreuve ? Est-ce que Dieu n'a pas souvent labouré votre pauvre cœur par la souffrance ? Et cependant vous êtes obligées de le reconnaître, il vous a bénies ; il vous a donné des soutiens d'affection, des rapports heureux, un intérieur où vous devez trouver la consolation et la paix ; et souvent, bien souvent, c'est vous-mêmes qui avez été l'artisan de votre mal-

heur. — Hélas! ne portons-nous pas en nous de cruels défauts? N'avons-nous pas des exigences injustes? Ou bien, n'y a-t-il pas peut-être auprès de nous un esprit, un cœur qui ne sait pas, qui ne peut pas se fondre avec le nôtre? La vie se trouve alors traversée par une amertume cuisante, par un froissement pénible; oh! c'est la leçon du Seigneur! Ici-bas, point de bonheur parfait, point de joie qui ne mène à la douleur! — Oh! oui; il y avait telle de ces existences que Dieu semblait avoir parée, embellie de ses dons; un jour est venu, une heure a sonné, tout a été brisé, tout a disparu!....

Nous rencontrerons la croix, Mesdames, quoi que nous puissions faire; il faut toujours prévoir la séparation, la fin de nos affections; il faut savoir nous y préparer; et quand je vois si souvent les couleurs du deuil couvrir tant de personnes, tant de cœurs ulcérés, tant de pleurs couler, compatissant moi-même à ces misères, à ces infirmités qui nous poursuivent, j'ai besoin de me dire que Dieu console ailleurs, récompense ailleurs! Pour être juste cependant, je ne nierai point que Dieu ne console souvent ici-bas; mais c'est précisément par ce mélange continuuel de douleur, d'amertume

et de joie, qu'il veut nous apprendre à chercher un refuge assuré dans son cœur.

— Dites-le-moi : quand Marie habitait avec son Fils, dans sa demeure bénie de Nazareth, pendant ces longues années de paix et de tendres entretiens, dans cet échange d'amour mutuel et pur entre le Fils et la Mère, entre la Mère et le Fils, n'y avait-il pas déjà la pensée du sacrifice ? Croyez-le : la croix était présente, le glaive n'avait pas disparu. Mais appuyés sur la volonté de Dieu, destinés à la réparation du Calvaire, Jésus et Marie se consolaient en souffrant, en priant ensemble. C'est ainsi que nous devons faire. Oh ! oui, Mesdames, allons aux sources des grâces, nous y trouverons la joie ; mais redisons-nous alors que l'heure de la peine extrême viendra, disons-nous qu'il faudra nous séparer de tout ce que nous aurons aimé, que la terre fuit devant nous, qu'ici-bas il n'y a pas de demeure permanente, qu'il faut vivre au jour le jour, et à chaque heure répétons : Mon Dieu, je me reposerai dans votre sein, je trouverai dans la prière mon refuge ; je saurai me nourrir de cette pensée que je dois me résigner à votre volonté sainte ; c'est votre miséricorde qui me dispense ces peines,

Seigneur, je vous obéirai, je vous aimerai toujours, je tâcherai de me placer à vos côtés, et en contemplant votre divin Fils crucifié, je saurai que, dans le sacrifice et la douleur, doit se trouver le gage de mon bonheur et de ma gloire.

Ames faibles, qui succombez sous le poids de vos peines, comment ! vous ne donnerez pas à votre Dieu ce gage de votre amour, de votre confiance et de votre courage ? Quoi ! vous n'attendez pas sa consolation ? Mais, où allez-vous donc ? Ces quelques jours vont passer ; les années fuient devant vous, tout va disparaître, et la patrie du ciel vous attend !

Ah ! Mesdames, qu'il est bon de se nourrir des pensées de la foi ! Les choses alors s'adoucissent beaucoup. Comme le Sauveur le disait à la Samaritaine : « Si vous connaissiez le don de Dieu ! » si nous connaissions cette source d'eau vive qui jaillit jusqu'au ciel, nous serions plus généreux, plus fidèles. Au lieu de cela, on se décourage, on se dépîte, on se laisse abattre ; on va quêter près des créatures des consolations qu'on ne trouve jamais. On laisse la prière, on abandonne la table sainte, la source de vie. Les difficultés se multiplient ; le péché re-

vient, et il charge l'âme d'un écrasant fardeau !

— Mesdames, ne vous étonnez donc plus si vous souffrez beaucoup, vous en avez besoin. Il faut expier, réparer; il faut se souvenir que la vie tout entière n'est qu'une réparation prolongée; que la croix nous attend, et que Marie n'a eu ses joies et ses béatitudes de mère qu'à la condition d'être ici-bas vouée à la douleur. Mais son cœur immaculé se nourrissait de la foi; mais elle s'attendait à la croix, mais elle savait, cette Mère de douleur, que dans le sang divin répandu se trouvait le principe de la vie et du salut pour tous les hommes; elle voyait les âmes rachetées par le sacrifice de son Fils, et dans sa tendresse pour nous, dans son amour pour Dieu, elle l'offrait, elle le sacrifiait, elle le dévouait à la mort.

— Allons, reprenons courage, et dans ce jour précieux, dans ce temps si saint, apprenons à nous nourrir des pensées du sacrifice. Jésus crucifié est la consolation de toutes les peines; Jésus crucifié est l'exemple de toutes les vertus. Rappelez-vous l'Annonciation de Nazareth, la Naisance de Bethléem, ces années écoulées dans des rapports si doux; Marie est fidèle alors; elle adore et aime la volonté de Dieu: voyez-la au

Calvaire , au moment de la consommation du sacrifice, elle est toujours la même. Comme elle aime cette croix ! comme elle la chérit ! Elle s'y attache, comme au gage inviolable du salut.

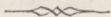
— Espérez donc tout du Seigneur ; ne lui refusez rien. Voici le moment du sacrifice de ces affections trop naturelles , de ces impressions vives que vous suivez toujours, de ces aversions, de ces antipathies, de ces conversations légères. Ah ! prenez garde ! vous ne faites que semer dans le plaisir pour recueillir dans les larmes ; si vous saviez veiller sur vous-mêmes, vous détacher, vous purifier, alors vous sèmeriez dans le sacrifice, et vous recueilleriez dans la joie.

Comme j'aime à vous voir réunies sous les auspices de Marie, entre ces deux idées de la joie et du sacrifice ! Tout à l'heure en vous distribuant le pain de vie, je demanderai pour vous au Seigneur une vraie participation à la croix, et vous emporterez, je l'espère, plus de courage, plus de patience, plus d'espérance.

Montrez-vous les Enfants de Marie, Mère des douleurs ! et lorsque vous aurez su prendre part à son sacrifice et à ses larmes, vous aurez aussi part à sa couronne et à sa récompense éternelle.

HUITIÈME ENTRETEN

Pour les fêtes de Pâques. — La joie spirituelle.



Nous voici dans le temps de Pâques, Mesdames ; et, comme des enfants fidèles de l'Église, vous devez vous pénétrer de l'esprit de votre mère en ce saint temps.

Quel est donc l'esprit de l'Église ? Qu'est-ce qu'elle vous demande pour assurer votre profit dans les solennités pascales ? Mesdames, l'Église vous demande la joie spirituelle, la joie de votre esprit et de votre cœur. Je veux donc vous parler de ce désir de l'Église, exprimé dans tous ses chants, dans ses pensées, dans ses prières, et qui est d'ailleurs une suite nécessaire du mystère de la Résurrection. Je veux vous parler de la joie spirituelle, et je me hâte de vous dire qu'elle est compatible avec tous les états de l'âme, qu'elle peut exister dans toutes les situations de notre pauvre vie.

Qu'est-ce que la joie spirituelle ? Je vous dirai d'abord que c'est une vertu. Ce n'est pas seulement un sentiment, une consolation, un bonheur ; c'est une vertu, comme la patience, la pénitence, l'espérance. Une vertu est une force qui porte au bien, qui incline et dispose nos âmes à pratiquer le bien. Or, vous le comprenez sans peine, la joie de l'esprit, c'est la vraie liberté de l'âme qui cherche Dieu. C'est donc vraiment une vertu ; et, pour mieux déterminer son caractère et sa nature, je vous dirai tout de suite que cette joie spirituelle a pour principe, pour base, pour condition première, l'abnégation, je dirai même le sacrifice.

La joie et l'abnégation ! la joie et le sacrifice ! voilà deux choses qui semblent au premier abord être incompatibles. Cependant l'une mène à l'autre, car pour avoir la joie dans le cœur, pour jouir de la vraie liberté des enfants de Dieu, pour participer à l'allégresse de la résurrection et du triomphe de Notre-Seigneur, il faut commencer par avoir une détermination bien franche, bien généreuse de se renoncer soi-même et de se donner à Dieu par le sacrifice. Mesdames, ce qui est opposé à la joie, c'est

la tristesse, c'est l'ennui et le dégoût; or, rester sur soi-même, se rechercher, prendre pour mobile, pour guide de conduite, l'amour de ses aises, de ses goûts, de ses plaisirs, c'est sans nul doute s'assurer tous les mécomptes, c'est s'imposer la servitude, c'est se charger de liens terrestres, c'est n'être pas bien avec Dieu, et n'être pas bien avec Dieu, Mesdames, c'est l'opposé de la joie. — Qu'une âme soit franchement décidée à se renoncer, à se vaincre, à se restreindre sur tout, cette âme sera libre; elle sera dans l'ordre, soumise à Dieu, contente; elle sera donc dans la joie de l'esprit dont je vous parle. Remarquez-le bien, il y aura toujours pour elle des peines extérieures ou intérieures, des épreuves sensibles; mais si vous avez au fond de l'âme la disposition d'accepter tout ce que Dieu veut vous donner et de ne pas refuser ce qu'il vous demande, alors, quoi qu'il arrive, vous avez la vraie condition de la paix, vous êtes dans l'ordre, parce que Dieu est content de vous, et que vous devez nécessairement être contentes de lui.

J'ai dit là un mot qui contient, je le crois, la vraie définition de la joie spirituelle, c'est qu'elle consiste surtout à être *content de Dieu*. Il arrive

souvent qu'on se laisse aller à n'être pas content de Dieu, parce qu'on est mécontent de soi, parce qu'on a laissé prendre le dessus aux goûts, aux caprices de la volonté, aux penchants, aux impressions de la nature. Être content de Dieu, ah ! c'est la joie vraie ! Et pourquoi ne le serions-nous pas, Mesdames ? nous sommes donc bien difficiles ? Pour peu que nous voulions y réfléchir, comment ne serions-nous pas toujours remplis du sentiment de la reconnaissance envers Dieu ? Comment ne comprendrions-nous pas les miséricordieuses intentions de sa providence à notre égard ? Ne voyons-nous pas que sa grâce est toujours prête ? que ce qu'il commande est toujours juste, quoiqu'il en coûte parfois de l'exécuter ? Alors comment ne pas être content de Dieu, de sa bonté, de son indulgence, de ce pardon qu'il accorde si souvent, de tant de biens qu'il renouvelle sans cesse ?

En vérité, Mesdames, si nous étions raisonnables, si nous savions comprendre, ce sentiment prendrait racine dans notre cœur, pénétrerait dans les profondeurs de notre âme. Oh ! oui, alors nous aurions ce témoignage intérieur dans la conscience, cette pensée intime dans notre

esprit, cette disposition profonde dans notre cœur, cette parole d'amour sur nos lèvres : Je suis content de vous, ô mon Dieu !

C'est ce qui peut surtout plaire au Seigneur dans une âme. Saint Paul disait aux premiers chrétiens persécutés, il leur disait et leur répétait sans cesse : « Réjouissez-vous dans le Seigneur ! » Il ne tenait aucun compte des difficultés ; il ne voyait aucun obstacle à leur joie dans les tentations, dans les épreuves, dans les persécutions ; tout au contraire ! l'Apôtre disait : Estimez donc qu'il y a une joie entière, ou, pour traduire plus littéralement, que c'est toute joie que de souffrir la tentation. Et comment cela ? C'est qu'il veut en nous une foi si affermie, une volonté si fidèle, qu'au milieu même des plus cruels combats, nous demeurions toujours contents de Dieu, reconnaissants de sa justice et de sa bonté, pleins d'amour pour sa miséricorde, qui ne cesse de nous protéger et de nous soutenir.

Efforcez-vous, Mesdames, de faire entrer cette conviction bien avant dans votre esprit : Il faut que mon âme soit contente de Dieu, il faut que je me réjouisse en Dieu. Demandez-la surtout dans vos prières, car ce saint état de l'âme

est un don du Seigneur, une grâce qu'il faut surtout attendre de sa miséricorde et de sa bonté.

La joie spirituelle, qu'est-elle encore? C'est un sentiment de richesse intérieure, sentiment que vous avez toutes, je l'espère, et que vous devez nourrir fidèlement tous les jours. Vous êtes chrétiennes, pieuses, dévouées à Dieu d'une manière toute spéciale, vouées au culte de Marie; soyez donc contentes d'être ce que vous êtes. Comment! vous appartenez à Dieu, vous êtes en possession de sa croix, vous possédez, vous fréquentez les sacrements, vous avez le bonheur de communier souvent et vous ne pourriez pas apprécier à leur valeur ces biens, ces grâces, ces dons; et vous ne pourriez pas vous réjouir de les posséder! Vous resteriez repliées sur vous-mêmes, sur les événements et sur les choses de ce triste monde, sur les froissements de chaque jour! Ils sont pénibles, j'en conviens; mais vous avez une demeure intime, un sanctuaire où le monde ne pénètre pas, où Dieu seul habite, et là, vous pouvez toujours dire: O mon Dieu! je suis à vous! Ni les afflications qui viennent fondre sur vous, ni les orages, ni les bruits de tout ce qui se passe au dehors, ne peuvent vous ar-

racher à cette demeure secrète, à ce tabernacle intime où vous pouvez vous entretenir avec Dieu : amitié mystérieuse, qui est le ciel commencé ! Courage donc ! et cherchez désormais, je vous en prie, à établir au dedans de vous cette bienheureuse vertu : la joie de l'esprit !

Une dernière pensée complétera cette petite instruction. Certainement vous avez l'amour de Dieu dans vos cœurs ; cet amour doit tendre sans cesse à croître, à se développer, et c'est votre désir ; désir généreux et vrai ; eh bien ! qu'est-ce que la joie spirituelle, si ce n'est l'amour vrai de Dieu ? et qu'est-ce que l'amour de Dieu, s'il n'est accompagné de la joie spirituelle ? Qu'appelle-t-on un amour vrai, généreux, désintéressé ? C'est, par exemple, l'amour que vous pratiquez tous les jours dans vos familles, dans vos amitiés généreuses et sanctifiées. Vous vous réjouissez alors du bien qui arrive à la personne qui vous est chère ; si vous lui êtes très-dévouées, vous allez jusqu'à vous oublier vous-mêmes pour lui donner satisfaction et bonheur. Si donc vous aimez Dieu, ne vous réjouirez-vous pas de son bonheur et de sa gloire ? Ne comprendrez-vous pas ce qu'il y a de joie céleste à rendre

gloire à Dieu de sa gloire? Sentez-vous cette joie quand vous lisez au *Gloria in excelsis* de la messe ces belles paroles : « Seigneur, je vous rends grâce à cause de votre grande gloire? »

— Marie, les Apôtres, les saintes femmes, tous ces fidèles disciples qui avaient entouré Notre-Seigneur de soins pendant sa vie terrestre, tressaillent aujourd'hui d'une ineffable joie à la vue du triomphe et de la gloire de Jésus! Quoi! il est ressuscité, il a triomphé de la mort, il a vaincu l'enfer, il a assuré pour jamais le règne de sa foi sur la terre, il a ouvert les trésors de sa grâce pour peupler le ciel; les disciples fidèles, tous ceux qui viennent grossir leurs rangs, partagent cette triomphante allégresse, et nous, pourquoi ne le ferions-nous pas? pourquoi ne saurions-nous pas rendre hommage au Christ victorieux dans la joie de nos âmes?

Oui, mon Dieu, je vous rends grâce pour votre gloire et votre triomphe; oui, je me réjouis de ce que vous êtes grand, puissant, glorieux!

Et du reste, Mesdames, vous savez bien que ces honneurs rendus à Dieu, décernés au triomphe de Notre-Seigneur, sont aussi notre bien, notre possession, notre gloire. Il est le maître,

et nous, ses disciples, nous ne le quittons pas. Il est le chef, nous les membres ; il trace la voie, nous suivons ses pas ; et nous avons part à son triomphe. Ainsi vous voyez qu'il y a partout en ces jours des motifs de reconnaissance et de joie ; je vous en prie, ne l'oubliez pas dans ce temps de Pâques. Exercez-vous à la vertu de la joie spirituelle, oubliez le monde, ses intérêts, ses fatigues. Oubliez-vous vous-mêmes, oubliez vos douleurs, trop réelles, je le sais ; s'il ne peut pas vous être accordé dans cette vie un état permanent de joie, au moins Dieu veut vous donner la grâce d'en avoir l'avant-goût et le pressentiment.

Relevez donc vos âmes par la joie spirituelle, par le contentement de Dieu, et non par le contentement de vous-mêmes. Dites : Je suis contente de Dieu ; — et certes Dieu le mérite, il a assez fait pour vous !

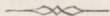
Je vous l'ai dit en commençant : ce sentiment doux, cette paix divine, peuvent s'allier avec la joie ou la douleur. Dans l'affliction, dans la peine, dans l'angoisse, l'âme, sans manquer à la fidélité de ses affections, sans trahir aucun de ses souvenirs, peut goûter cette joie pure qui vient de Dieu seul. Notre-Seigneur Jésus, dans

son agonie, goûtait encore la joie des cieux : demandons-lui de nous unir à ce saint état de son âme, et d'avoir quelque part au mystère de sa divine joie dans le sacrifice; c'est la grâce des grâces, et je vous la souhaite!

NEUVIÈME ENTRETEN

(PREMIER DE LA RETRAITE.)

La grâce.



MESDAMES,

Nous commençons une retraite, et il est bien naturel de s'adresser une question que je me suis adressée tout à l'heure à moi-même : Pourquoi cette retraite après plusieurs autres dont assurément on a profité, après même le devoir pascal rempli ? — A cela, Mesdames, je n'ai rien à répondre, sinon qu'il y aura un bien nouveau attaché pour vos âmes aux exercices de cette retraite. Elle n'est nécessaire pour aucune d'entre vous ; vous n'en avez pas rigoureusement besoin. Mais Dieu, dans sa miséricorde et dans sa bonté, a disposé toutes choses pour qu'à cette époque, avant le mois consacré à Marie, nous puissions nous réunir. Pendant ces jours, plusieurs d'entre vous retrouveront dans ce sanctuaire et au

pied de cet autel des souvenirs précieux. Il y en a beaucoup qui sont chers à vos cœurs et que vous n'oublierez jamais ! D'ailleurs , n'est-il pas vrai que nous avons toujours des biens nouveaux à acquérir dans l'ordre de la grâce ? N'avons-nous pas toujours la grâce elle-même à demander et à obtenir ? — Pourquoi cette retraite, Mesdames ? — C'est pour obtenir la grâce de Dieu ; et c'est aujourd'hui l'objet de cette instruction préparatoire ; car je voudrais vous rappeler souvent que le premier de nos besoins, le premier de nos intérêts, et non pas seulement dans la retraite, mais dans tout le cours de nos exercices religieux, c'est vraiment de demander à Dieu sa grâce, sa grâce la meilleure, cette grâce qui est le trésor des trésors et le premier de tous les biens. Si nous avons la grâce, nous avons tout ; si nous avons le malheur de la perdre , hélas ! quand nous posséderions tous les biens, nous n'avons rien !

La grâce à demander et à obtenir, voilà donc le but de la retraite. Un de nos grands torts dans le service du Seigneur, c'est de rester trop repliés sur nous-mêmes, quelquefois en présumant de nos forces, le plus souvent en demeurant dé-

couragés dans le sentiment de notre infirmité et de notre faiblesse; de ne pas penser assez au secours de Dieu, de ne pas implorer avec assez d'instances ce tout-puissant secours. Et cependant il est de foi que pour les nécessités de notre salut, pour éviter le mal moral qui nous met en danger, jamais Dieu ne nous refuse sa grâce. Que nous ne puissions pas par nous-mêmes opérer notre salut, que nous n'ayons aucun titre, aucun droit à acquérir la grâce et les récompenses divines, c'est un article de foi; oui, la grâce est nécessaire; mais Dieu ne la refuse jamais, seulement il veut qu'on la demande. Vous vous rappelez ce mot du concile de Trente, cette parole infaillible de l'Église: « Demandez ce que vous ne pouvez pas acquérir par vous-mêmes. » Notre-Seigneur Jésus-Christ disait à ses apôtres après la cène: « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Et saint Paul, pour compléter la pensée de Notre-Seigneur, avait bien soin de dire: « Je puis tout en celui qui me fortifie. »

La grâce, voilà le grand besoin de nos âmes! Nous ne la demandons pas assez, nous ne comptons pas assez sur elle; nous ne nous préparons pas assez à la recevoir et à l'obtenir. Or, voilà,

Mesdames, ce qu'on fait mieux, ce qu'on apprend mieux dans les jours de retraite : sentir le besoin de la grâce, apprendre l'art de la demander et de l'obtenir.

Je n'insiste pas sur cette première pensée ; vous concevez parfaitement que le grand besoin de l'âme, c'est la grâce de Dieu ; que c'est la chose la plus précieuse à obtenir, et que vous venez ici précisément pour la demander. Si vous avez bien compris les promesses infaillibles que Notre-Seigneur a faites à la prière, vous saurez répéter souvent au fond de votre âme : Je n'ai qu'à demander la grâce qui m'est nécessaire, et je l'obtiendrai ; car le Seigneur a dit : « Demandez et vous recevrez ; frappez et l'on vous ouvrira. » Et cette parole s'applique principalement à la sanctification de nos âmes.

La grâce à demander, voilà donc notre but. — Mais quelle grâce ? quelle grâce venez-vous chercher ici ? quels biens du Seigneur, quels dons allons-nous implorer avec instance pour vous, Mesdames, pour vos âmes, pour la sanctification de votre vie ? Je ne viens pas vous dire, je ne puis pas vous dire quelle est la grâce spéciale qui convient à chacune d'entre vous. Je vous re-

commande même de ne pas le chercher encore, n'ayez pas d'abord de but spécial ; croyez-moi, venez ici comme l'enfant devant sa mère, le cœur ouvert, la pensée simple et droite, libres de toute préoccupation, de toute crainte, de tout désir. Venez, présentez-vous à Dieu. Il sait bien, lui, quels sont les besoins particuliers de votre âme. A une heure, à un moment, marqués dans le cours de vos exercices, vous saurez reconnaître quelle est la grâce qui vous convient le mieux, et fort assurément ce ne sera pas la même pour toutes.

— Cependant nous pouvons déjà nous arrêter à quelques caractères de la grâce de Dieu, qui nous aideront dans notre recherche et dans nos prières.

Que nous faut-il d'abord ? Ce qu'il nous faut à tous, Mesdames, c'est la lumière, la connaissance qui instruit et qui éclaire. Nous avons toujours besoin d'une lumière plus vive, d'une connaissance plus grande et plus approfondie de nos besoins et aussi de la volonté de Dieu à notre égard. Or, qu'est-ce que la grâce ? La grâce, c'est d'abord une lumière. Jésus-Christ a dit : « Je suis la lumière ; » et saint Jean a majestueusement répété dans l'Évangile que le Verbe était

la lumière qui éclaire le monde. Jésus-Christ est donc la lumière, et la première de ses grâces est la grâce de la foi. Nous marchons dans un lieu obscur, où nous ne pouvons voir Dieu ni les choses de Dieu. La foi, malgré les voiles qui la couvrent, est une lampe, un flambeau qui brille pour éclairer nos pas. Cette lampe, non-seulement il faut l'allumer, et certes elle l'est dans nos âmes, mais il faut que son éclat grandisse toujours. Il doit y avoir progrès dans sa clarté, autant de progrès qu'il y a de jours dans nos années. La foi est susceptible de développement autant que toutes les autres vertus, et elle n'aura jamais fini de grandir jusqu'à l'heure qui nous mènera face à face devant Dieu.

La foi, cette foi par laquelle on vit et l'on agit, par laquelle, selon le mot de saint Paul, on touche, pour ainsi dire, Dieu; par laquelle les choses invisibles et spirituelles deviennent comme une substance présente; cette foi qui nous fait assister aux mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ, partager les actes de sa vie, entendre ses paroles, comment peut-elle croître à notre égard, pour nous faire mieux connaître nos besoins, nos défauts et nous indiquer le remède à

nos maux ? Comment la faire grandir dans notre âme ? Nous pouvons, par le travail, acquérir de grandes connaissances naturelles, développer en nous la science ; mais la foi, suffira-t-il du travail humain pour la faire grandir ? Il la faut étudier et ne jamais négliger de s'en instruire, sans doute ; mais enfin, vous le savez, la foi est un don de Dieu, une lumière céleste, et c'est surtout la prière qui l'obtient, parce que c'est Dieu qui la donne. Ne vous rappelez-vous pas avoir lu la vie d'âmes saintes, très-ignorantes selon le monde, mais élevées, par les dons de la foi et par la grâce du Seigneur, à des connaissances sublimes ?

— Et nous-mêmes, si, dans une prière fervente, si, dans une communion bien faite, si, dans une méditation recueillie, nous avons obtenu une participation de la foi à un degré plus élevé, oh ! alors comme la lumière a grandi ! comme la conviction a pénétré nos âmes ! comme la force nous a été donnée !

Voilà, d'abord, Mesdames, ce que nous avons à dire ; c'est qu'à toutes les heures de cette retraite, pour toutes les vérités que vous aurez à méditer ici, il faut demander à Dieu sa lumière.

La parole que vous entendez est un instrument, mais ce n'est pas elle qui vous donnera la lumière et la grâce, c'est Dieu seul. Lui seul peut faire naître en vous des sentiments sérieux, jeter en vous cette lumière vive, ces consolations célestes qui font véritablement goûter les dons du Seigneur.

— Quelle grâce faut-il demander encore? Mesdames, vous le savez, la grâce n'éclaire pas seulement. La lumière qui vient de Dieu n'est pas seulement une théorie, une pure spéculation ; la lumière de la foi nous rend sans doute certains les mystères que Dieu nous a révélés ; nous les croyons sur sa parole, nous aimerions mieux mourir que de les renier jamais ; mais avec ces mystères, avec ces dogmes, il y a des préceptes, des lois révélées, des conditions posées pour mériter le ciel, pour accomplir l'œuvre de notre sanctification et de notre salut. Quand nous reconnaissons la vérité des dogmes, tout n'est pas fait ; que faut-il encore ? Il faut obtenir la grâce de la volonté ; c'est ce que la doctrine de l'Église a toujours enseigné : la grâce éclaire, élève, illumine notre intelligence, mais aussi elle fortifie notre volonté. Demandons cette grâce qui rend la volonté forte, droite et pure.

Je puis vous dire qu'une des choses qui contristent le plus, quand on étudie les besoins d'une âme, c'est de voir qu'avec une intention des plus sincères, dans une vie chrétienne et pieuse, avec le dévouement aux œuvres les meilleures de la charité, une âme peut demeurer très-faible. Cette pauvre âme le sent et elle en souffre. Il y a en elle comme une irritation douloureuse contre un je ne sais quoi qui l'arrête toujours, une sorte d'étonnement inexprimable de ne jamais trouver en soi la force. Il n'y a rien d'extraordinaire en cela, la force n'y est pas. — La faiblesse et l'infirmité nous sont naturelles. Nous n'avons en nous-mêmes qu'impuissance et incapacité. La grâce qui fortifie la volonté nous est donc nécessaire ; Dieu nous la donnera, il ne la refuse jamais ! Mais demandons-la ! cherchons-la !

Il n'y a que faiblesse en nous. Saint Paul le savait ; il allait plus loin, il s'en réjouissait, parce qu'il sentait mieux alors la nécessité du secours de Dieu. Comme il savait prier ! avec quelle éloquence il exprime ses combats dans ses Épîtres ! Il gémissait, il pleurait. Vous savez ce qui lui fut répondu : « Ma grâce te suffit. » — Voilà la vertu exigée pour le ciel et à laquelle Dieu communi-

que sa puissance. De là ce mot si célèbre, si heureux, si consolant : « Quand je suis faible, je suis fort, » parce qu'alors je prie bien ; et que Dieu ne refuse jamais son secours à la prière humble et confiante.

Eh bien ! Mesdames, vous allez savoir mieux demander, pour mieux obtenir. Après le saint temps de Pâques, après cette retraite, nous nous retrouverons à peu près les mêmes ; notre nature ne sera pas métamorphosée, elle aura encore ses mêmes misères, ses mêmes tristesses, ses mêmes faiblesses, ses mêmes besoins de tous genres. Où sera donc le fruit de la retraite ? où sera son résultat ? où sera l'avancement obtenu ? Dans la demande plus humble, plus fervente, plus renouvelée de la grâce.

— On sait bien que la grâce est nécessaire dans la vie, mais on ne la demande pas, on ne la cherche pas ; on ne comprend pas qu'elle seule peut élever l'homme au-dessus de lui-même, diviniser ce qui doit l'être, régénérer ce qui est imparfait, débarrasser, délivrer l'âme de tout ce qui la gêne, de toutes les souillures du péché. Mais quand une fois on a vraiment demandé et obtenu la grâce, alors oui, avec cette prière constante,

avec ce secours divin, on entre dans la liberté des enfants du Seigneur. — Heureux jour ! moment béni ! où l'on entre dans la liberté des enfants du Seigneur ! Ils ne sont pas exempts de fautes, de péchés, de peines ; mais ils prient, ils demandent, ils espèrent, ils se relèvent, ils avancent, ils se confient. Voilà la liberté des enfants de Dieu ; voilà, Mesdames, ce qu'il faut chercher dans la retraite.

Enfin me demanderez-vous, Mesdames, comment faut-il solliciter pour obtenir ? Assurément, si je vous disais que vous avez simplement à demander toutes les grâces que vous désirez pour les obtenir, vous recueilleriez avec soin mes paroles, et vous vous empresseriez de les communiquer au dehors ; mais ici, sans vous dire rien d'extraordinaire, sans avoir rien à vous apprendre de nouveau, je puis vous affirmer en conscience que vous obtiendrez les grâces qui sont nécessaires à votre sanctification et à votre salut, si vous les demandez bien, car Dieu ne peut pas vous les refuser.

Qu'est-ce donc, Mesdames, que bien demander ? pourquoi l'Église nous enseigne-t-elle qu'il n'y a rien d'impossible à la prière, quand on de-

mande avec foi : que ce serait un piège cruel, si nous n'obtenions pas ce que nous demandons avec sincérité, avec bonne volonté, et, prenez-y garde, *avec le désir d'être exaucés*? — C'est qu'il arrive (et ceci n'est pas rare), qu'il y a des grâces qu'on serait peut-être fâché de recevoir; celles qui nous éclaireraient, celles qui tariraient la source de nos fautes, de nos hésitations; celles qui remédieraient à nos principaux besoins, qui nous établiraient véritablement dans la voie du Seigneur. Celles-là, on les demande timidement, en hésitant, en tremblant, parce qu'il en coûte, parce que la vertu exige toujours un sacrifice. Eh bien ! Mesdames, voici le moment de demander courageusement ces grâces salutaires; dans la lumière qu'apportent ces jours de retraite, sous l'inspiration et l'influence de la présence divine, si nous sentons, si nous voyons bien ce qui nous manque, si nous reconnaissons de quel côté notre volonté doit être rectifiée, fortifiée, ah ! Mesdames, conjurons le Seigneur de nous accorder cette grâce, la plus précieuse, la meilleure de toutes !

— Comment encore faut-il demander pour obtenir? Je vais vous le dire : en faisant ce que vous

faites, ce que vous ferez pendant ces saints jours, en gardant un profond recueillement dans ce sanctuaire; et non-seulement ici, mais encore autant que possible durant la journée, dans votre intérieur, dans vos familles. Vous tâcherez, sans froisser aucune convenance, sans manquer à aucun devoir légitime, vous tâcherez de vous retirer un peu, et d'entendre la voix de Notre-Seigneur qui vous dira : Venez avec moi, calmez-vous, faites silence, priez !

Sans aucun doute, plus on se recueille, plus on s'efforce de se retirer en soi-même pour trouver Dieu, mieux on demande la grâce et mieux on l'obtient. Cela s'entend de soi-même. Alors l'esprit est moins distrait, moins divisé, moins tiraillé; notre légèreté a si constamment besoin d'être fixée, d'être ramenée ! Pour un quart d'heure de méditation, combien d'obstacles, de difficultés, de distractions à vaincre !—Au moins, pendant la retraite, pour mieux prier, pour mieux méditer, tâchons d'avoir un peu plus de recueillement. Je sais que cela ne dépend pas uniquement de vous ; je sais qu'il y a les lois du monde qui vous gouvernent : au moins je vous demande un désir, un vrai désir de vous recueillir et de pro-

liter des pensées que notre divin Sauveur vous suggère ici.

— Enfin, pour terminer, comment demander et obtenir? — Mesdames, le voici. Voici la disposition d'âme qui avant toutes les autres plaît à Dieu, voici la meilleure des prières : c'est de vous donner vous-mêmes à Dieu; c'est de lui donner votre pensée, vos désirs, votre volonté tout entière. D'ailleurs, n'est-ce point juste? y a-t-il à cela un si grand mérite? C'est lui qui vous les donna, comment ne les lui rendriez-vous pas? — Dans la retraite, il veut vous créer de nouveau, vous réformer, vous transformer. Qu'est-ce qui vous arrête? Ce sont les obstacles que vous trouvez dans cette volonté, dans cette liberté dont vous abusez trop souvent. Eh bien ! maintenant plus de barrières, plus d'obstacles ! Il faut vouloir ce que Dieu veut et remettre absolument dans ses mains cette liberté qu'il vous donna. Oui, cet acte est précieux ; oui, c'est là ce qui attire du ciel toute l'abondance des bénédictions divines. Oui, je vous le dis et je vous le promets, et, quand dans un moment Dieu va vous bénir, quand le cœur de Notre-Seigneur va s'ouvrir pour vous, ouvrez aussi vos cœurs ;

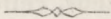
donnez-vous ! c'est une chose si facile, si bonne et si douce que l'offrande de tout son être à Dieu !

Si donc vous me demandez encore quelle disposition Dieu exige de vous pour vous enrichir de tous ses dons pendant la retraite, je vous dirai : C'est cette oblation de vous-mêmes, cette offrande de votre cœur, cette remise entière de tout ce que vous êtes, de vos peines, de vos affections, de vos craintes, de vos espérances entre ses mains ! Oui, remettez tout entre les mains de Dieu, et laissez-le faire. Est-ce que Dieu n'a pas soin de vous ? est-ce qu'il ne vous chérit pas ? Ne vous a-t-il pas entourées avec tendresse des soins de sa providence attentive ? Donnez-lui tout ; il ne se laissera pas vaincre en générosité ; vous aurez été libérales, généreuses envers lui, il le sera envers vous, soyez-en sûres.

DIXIÈME ENTRETEN

(DEUXIÈME DE LA RETRAITE.)

Rapporter tout à Dieu.



MESDAMES,

La réflexion et la prière sont les deux moyens que Dieu nous offre, dans ces jours de retraite, pour mieux demander et mieux obtenir les grâces qui nous sont nécessaires.

La réflexion et la prière ! — Il faut trouver ces heures tranquilles, ces moments propices qui permettent de tourner toute son âme vers Dieu. Il faut les demander avec instance, en s'unissant à la volonté du Seigneur pour retrancher ce qu'il condamne et pour accepter ce qu'il donne. Rien n'est plus juste, et enfin, avec une volonté droite, rien n'est moins impossible.

Pour vous aider dans cette œuvre, je voudrais aujourd'hui vous rappeler quelle est la règle souveraine de la conscience, le principe fondamental

que nous devons suivre pour reconnaître et embrasser le bien, pour reconnaître et éviter le mal. Qu'est-ce qui fait qu'une action est bonne ou mauvaise? C'est ce que nous allons examiner. La chose est simple, sans doute, mais elle mérite toute notre attention. Cette règle de la conscience, principe fondamental de la vie chrétienne, nous verrons en quoi elle consiste, quels obstacles s'y opposent, et enfin quelle est la véritable application.

Quelle est donc d'abord cette règle de conscience que nous devons suivre? qu'est-ce qui constitue pour nous le bien et le mal? — Le bien, c'est ce qui conduit à Dieu; le mal, ce qui en éloigne. Dieu, en nous créant, en nous plaçant sur cette terre, en nous enrichissant de ses dons, en nous ouvrant son cœur avec un amour infini, Dieu s'est donné lui-même à nous pour fin, pour destination suprême. Nous vivons, c'est pour Dieu; nous agissons, c'est pour Dieu. Du berceau à la tombe, nous allons à Dieu; et malheur à nous si, retournant en arrière, nous prétendons disposer autrement de nos voies! La route est toute tracée; Dieu est notre but et notre terme; nous devons tendre fidèlement et sans cesse à le

posséder ; là est le bien, le seul vrai bien ; le mal est dans la direction contraire.

— Qu'est-ce qui constitue l'ordre dans la nature ? Ce qui constitue l'ordre, c'est l'accomplissement de toutes les lois que Dieu a établies. Les plantes , les récoltes, les moissons, la lumière, l'air que nous respirons, tout en un mot, tout cela est dans l'ordre, parce que cela est conforme aux lois divines. Si Dieu, par la puissance de sa volonté, ordonnait que ces lois fussent un instant dérangées ; si, dans sa justice, pour punir les hommes comme il l'a fait quelquefois, il dérogeait un instant à la stabilité de ces lois, tout tomberait dans le désordre. Le prophète disait à Dieu : « Seigneur, tout persévère dans l'ordre, parce que tout vous est soumis ! » — Nous devons dire, nous aussi : Ma vie s'écoule dans l'ordre et la justice, parce que le Seigneur demeure dans dans mon âme et qu'en elle tout lui est soumis.

Ainsi l'ordre, c'est la dépendance de Dieu. C'est ce que signifie ce mot : *servir Dieu*. Mesdames, dépendez-vous de Dieu ? lui rapportez-vous vos actions, votre liberté, votre existence tout entière ? Vous êtes alors dans l'ordre. — Mais est-ce à vous-mêmes que vous rapportez

ces travaux, ces efforts, ces inquiétudes ? Cherchez-vous à jouir avec égoïsme de ces biens que Dieu vous donna pour les répandre ! Cherchez-vous ailleurs qu'en Dieu le bien suprême, la satisfaction complète ? Aspirez-vous sur cette terre à un bonheur qui vous échappera sans cesse ? Vous n'êtes plus dans l'ordre. L'ordre, c'est tendre à Dieu, c'est dépendre uniquement de Dieu, c'est le chercher toujours. De là ce mot continuel de l'Écriture : « Cherchez le Seigneur, cherchez le royaume de Dieu. »

— Vous comprenez maintenant, Mesdames, ce qui fait que nos actions sont bonnes ou mauvaises. Depuis le moment du réveil jusqu'à celui du repos, qu'est-ce qui remplit nos heures ? Hélas ! je ne prétends pas que nous soyons obligés pour bien faire d'avoir la pensée de Dieu toujours présente ; cet effet constant est impossible ; les saints ne l'ont pas soutenu durant toute leur vie, et ils ne le pouvaient, parce que l'infirmité de notre nature est telle que nous ne pouvons garder d'une manière permanente la pensée de Dieu. Aussi, je n'entends pas dire que toute action qui n'est pas actuellement rapportée à Dieu soit un péché, non ; cependant remarquez-le bien, dans

la vie de la conscience, dans les actes de notre âme intelligente et libre, il ne peut pas, à vrai dire, se trouver d'actions qui ne soient ni bonnes ni mauvaises. Toutes ces actions que l'on nomme *indifférentes*, comme manger, dormir, aller, venir, sortir, rentrer, causer, toutes ces choses qui remplissent la vie, comment donc seront-elles bonnes? Ce ne sera pas parce qu'elles seront toutes en particulier et à chaque instant offertes à Dieu, cela serait désirable, mais c'est impossible. Elles seront bonnes, Mesdames, si nous les avons primitivement consacrées à Dieu par une intention générale, intention qui demeure et dirige notre âme tant qu'elle n'est pas rétractée. Car, de même qu'une horloge montée suit son cours sans qu'on soit obligé de la remonter à tout moment, ainsi notre intention donnée à Dieu, tant qu'elle n'est pas rétractée par une volonté contraire, demeure et influe sur tous nos actes.

Cependant vous savez qu'on recommande de renouveler souvent cette intention; c'est pourquoi il nous a été enseigné dans notre enfance d'offrir à Dieu notre travail, notre repas, toutes nos actions; cette habitude, ne l'avons-nous pas trop tôt oubliée

Voici donc la règle du bien et du mal. Ce qui fait qu'une action est bonne et qu'elle ne peut pas laisser de trouble dans la conscience, c'est quand elle n'est pas opposée, contraire à Dieu, parce qu'alors elle peut se rapporter à Dieu, et Dieu l'agrée. — Nos actes auraient plus de mérite, sans aucun doute, si l'amour intérieur, si le motif de la charité les dirigeait immédiatement. Cependant l'intention droite et chrétienne, bien que seulement habituelle, qui a commencé la journée, demeure et suffit à les sanctifier. — Mais quand une de nos actions ne peut pas être offerte à Dieu, quand Dieu ne peut pas l'agréer, quand nous ne pouvons pas dire : Mon Dieu, je vous offre cette action, je vous rapporte cette pensée, ce plaisir ; c'est pour vous que je me préoccupe de cet intérêt, que je nourris cette affection ; quand nous ne pouvons pas parler ainsi, notre action n'est pas bonne. Nous ne serons pas toujours gravement coupables ; certes un péché mortel ne se commet pas si facilement, surtout dans l'habitude de la vie chrétienne ; mais enfin, quand une action ne peut pas être offerte à Dieu, quand elle lui répugne, quand elle est en contradiction avec une de ses lois, avec un de ses attributs, c'est le mal ;

c'est ce qu'on appelle le péché à un degré quelconque.

Eh bien ! Mesdames, il faut l'éviter. Parcourez maintenant votre vie, vos journées, vos heures ; si le Seigneur vous interrogeait lui-même, dites-le-moi, pourriez-vous lui répondre : « Mon Dieu, je vis pour vous, j'agis pour vous, je vous offre tout ce que je fais, tout ce que j'aime ? » — Mais que de vanités ! que de faiblesses ! que de recherches de nous-mêmes ! Hélas ! que d'infractions aux lois les plus positives du Seigneur ! — Tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu, c'est le mal. Comment l'éviter ? En priant pour se remettre dans la bonne voie, pour redresser son esprit et son cœur, pour les diriger vers Dieu.

— Faisons donc le bien en rapportant tout au Seigneur avec une intention ferme et droite ; et, si en nous examinant nous découvrons des pensées ou des actes qui ne peuvent pas s'offrir à Dieu, retranchons-les courageusement de notre vie.

— Je voudrais vous indiquer ici ce que vous avez à faire en pratique pour tout rapporter à Dieu ; car il ne faut pas rester dans ces idées trop générales. Il y a trois choses dans la vie : des

joies (il y en a quelques-unes), des peines (il y en a beaucoup), des difficultés et des contrariétés, elles abondent.

Des joies, oui, il y en a quelquefois dans vos cœurs; elles sont l'effet de la protection de Dieu, Vous en éprouvez dans quelques événements heureux, et dans ces consolations de la piété que vous savez trouver au fond de vos cœurs. Que faut-il donc faire dans la joie? Remercier Dieu, le reconnaître comme l'auteur du bien, recevoir de sa main la consolation, quand elle arrive, et la lui rapporter. Ce devoir est-il donc si difficile?

Pour les peines, vous en avez de toutes sortes; mais vous savez qu'on les augmente beaucoup soi-même; on rend sa croix plus poignante par l'inquiétude, les sollicitudes, l'hésitation. Dans les peines, quelles qu'elles soient, Dieu semble vous frapper, vous humilier, vous anéantir. Oh! âmes chrétiennes, que voulez-vous! Il faut bien baisser la tête et reconnaître que Dieu est le maître, mais aussi qu'il est un père qui vous aime et qui sait ce qui vous convient. Pensez donc selon la foi et non selon votre pauvre nature! Quand vous ne savez plus que dire,

eh bien ! vous devez vous écrier : C'est vous, Seigneur, qui m'offrez votre croix et qui me dites : « Si vous voulez me suivre, renoncez-vous vous-même. » — Vous vous plaindrez, vous gémirez, j'y consens, mais en même temps vous vous soumettez, vous vous résignerez en répétant ces paroles : Seigneur, que votre volonté soit faite ! Vous baisserez la tête, vous humilierez votre cœur, et Dieu vous donnera la paix.

Quant aux difficultés, il y en a de très-grandes dans votre esprit, dans votre cœur, dans vos penchants et dans vos distractions perpétuelles. Notre pauvre nature est déchue, dégradée ; nous touchons par tous les points au désordre, hélas ! oui. Eh bien ! qu'est-ce à dire ? Je sais que, dans les desseins de Dieu, il n'y a pas de difficultés si contraires qui puissent empêcher sa grâce. Je sais que Dieu ne permettra pas que je sois tenté au delà de mes forces ; je sais que tout peut servir à mon salut, que tout peut y contribuer. Dieu se manquerait à lui-même, il ne serait plus la vérité, la justice, s'il en était autrement. — Mon Dieu ! mais je souffre, mais je ne puis pas arriver, je ne sais ce que j'ai ! mon Dieu, donnez-moi le courage ! — Alors on avance, on ne se

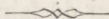
laisse pas abattre, on n'écoute pas l'ennemi qui affaiblit, qui décourage : Dieu ne décourage et n'accable jamais.

Voilà, Mesdames, ce que je soumets à vos méditations. Pensez-y devant Dieu. Et maintenant ai-je besoin de vous rappeler que c'est par la prière qu'il faut tâcher de faire entrer ces vérités et ces sentiments dans vos cœurs? — Ne restez pas dans vos peines, ne demeurez pas avec le passé, tâchez de mettre quelque chose de nouveau dans votre âme, tâchez de vivre un jour comme vous n'avez pas encore vécu, de faire ce que vous n'avez pas encore fait, de recommencer une nouvelle vie dans la grâce du Seigneur. Vous êtes au milieu du monde, soumettez-vous ! au milieu des afflictions, prenez courage ! dans la joie, remerciez le Seigneur ! Ainsi tout sera bien dans votre vie, tout sera dans l'ordre, tout sera conforme à la première règle de la conscience chrétienne, qui est de rapporter tout à Dieu et de ne rien souffrir dans la vie qui lui soit étranger.

ONZIÈME ENTRETIEN

(TROISIÈME DE LA RETRAITE.)

La direction de la volonté.



Une chose est bien certaine et admise au plus intime de votre âme, Mesdames, c'est que le bien c'est l'ordre ; et l'ordre dans notre vie, c'est une fidèle conformité avec la volonté de Dieu. Pouvons-nous dire que la raison déterminante de nos pensées et de nos actions se rapporte à Dieu? Tout est bien. Mais s'il est dans notre vie de ces choses qui, loin de se rapporter à Dieu, loin de se conformer à sa volonté sainte, lui soient opposées, lui répugnent, un seul mot leur convient, c'est le mal, c'est le désordre, c'est le péché.

Eh bien ! vous voulez l'ordre, ce qui vous rapproche de Dieu, ce qui doit mettre votre existence tout entière en accord et en parfaite harmonie avec sa volonté. Et aussi bien vous avez

compris dans l'expérience de vos années écoulées que là seulement, même sur cette terre, se trouvent le bonheur et la paix.

Déjà ce matin, nous parlions en ce sens et je vous indiquais cette règle simple, mais souveraine, de tout rapporter à Dieu. J'insistais extrêmement sur la connaissance de ce principe; non que je prétendisse vous l'enseigner, à Dieu ne plaise! mais parce que je voulais nous en rappeler à tous le souvenir si nécessaire et nous le rendre plus présent.

Je continue ce soir, et je m'applique surtout à ce qui concerne notre volonté dans ses rapports avec la volonté de Dieu. Que doit donc être à cet égard la volonté? Elle doit toujours se rapporter à Dieu. Elle est en nous la force, le principe de l'action, c'est elle qui peut et qui doit atteindre le Seigneur. L'esprit pense, comprend, réfléchit, s'arrête; mais la volonté pousse, marche, agit. Aussi l'important, l'essentiel est de la diriger vers Dieu, et il faut se dire chaque jour: Je dois vouloir chercher Dieu pour me reposer en lui et me complaire dans l'obéissance à son service. — La volonté doit avoir trois caractères ou trois qualités que je vous prie de bien

méditer. La volonté doit être éclairée, cela est nécessaire ; elle doit être généreuse, et enfin elle doit être dévouée.

Elle doit être éclairée sous deux rapports. Le premier, pour éviter deux extrémités également fâcheuses ; le second, pour ne vouloir se déterminer que dans le sens même et suivant le jugement de Dieu.

La volonté doit être éclairée par des motifs raisonnés selon la lumière de la foi, de manière à éviter deux extrémités. Il y en a deux, en effet, qui se trouvent également dans notre pauvre nature ; et comme les extrêmes se touchent, dit-on, on les rencontre quelquefois tous les deux en même temps dans une âme d'ailleurs sincèrement chrétienne. Ces deux extrémités qui nuisent à la direction droite de la volonté, c'est d'abord la légèreté, la vivacité ; ensuite la langueur et la mollesse. Les mêmes personnes peuvent être et sont très-souvent légères et molles, vives et languissantes, j'entends pour les choses de Dieu. Or, nécessairement cela est un obstacle à la lumière. On s'agite, on va voltigeant comme le papillon ; la pensée court et ne s'arrête plus ; on ne se pose pas, on ne se possède pas. —

L'esprit alors s'arrête-t-il le matin pour compter, si je l'ose dire, ses dépenses spirituelles, pour méditer et bâtir l'édifice de sa sanctification ? Non. Le jour vient, on commence à penser, on prie un peu, et puis que se passe-t-il dans cette âme, dans cet esprit ? Je parle de personnes dissipées, agitées, qui vivent des pensées du monde, des choses futiles du monde, de ses préoccupations vaines et bien pénibles souvent. Qu'y a-t-il dans cette âme ? Est-ce que cette volonté cherche Dieu ? Est-ce qu'elle est dans le chemin qui conduit à Dieu ? Ce serait bien par hasard. Mais on ne fait pas son salut à l'aventure !

Cependant il faut *vouloir* son salut ; le mérite est dans la volonté qui s'attache à la loi de Dieu et qui tend au but de l'éternité. Mais dans une âme légère rien de semblable, pas de lumière, pas de délibération, pas d'actes raisonnables ! Et cependant ces âmes, elles ont un bon côté, car dans les créatures de Dieu, il y a toujours quelque chose de bon ! Quelquefois, ramenées à elles-mêmes et s'interrogeant dans la simplicité de l'abandon, ces âmes se rendent justice et ne font pas grand cas de leur vaine existence.

Je disais tout à l'heure qu'il y a des âmes dif-

faciles à fixer, j'en conviens ; mais elles valent mieux cependant que ces créatures semblables à des eaux stagnantes, qui vivent comme en dormant. Eh ! mon Dieu, qu'elles prient, ces âmes, qu'elles réfléchissent ! Elles ont la grâce de Dieu, et dans ces jours de retraite, dans ces heures de recueillement où il est facile de prier et de réfléchir, où il faut prier pour s'éclairer et pour chercher une détermination chrétienne, qu'elles fassent retentir au fond de leur cœur cette parole : Je dois et je veux aller à Dieu ! — Oh ! oui, qu'elles la disent !

Ame languissante, mais ne savez-vous pas la sévère parole qui est dans la bouche de Notre-Seigneur à votre égard?... comme si Dieu eût en quelque sorte préféré le péché mortel, le crime, à cet état de tiédeur qui provoque le dégoût et les nausées ! — La langueur, la mollesse, la négligence, la lâcheté dans les choses de Dieu, voilà les chaînes de cette pauvre âme ! Alors la prière n'est rien ; le sacrifice de la messe, à peine y assiste-t-on le dimanche, et bien tard ! Des lectures pieuses, jamais ! des luttes contre les obstacles, non ! Se vaincre, se surmonter, jamais, non ! cela fatigue ! Et cependant, quand quelque

chose vient frapper la nature sensible, quand l'heure du plaisir a sonné, on voit cette âme qui renaît à la vie ! Mais aussitôt qu'elle n'a plus le secours de ce mouvement factice, elle s'ennuie et elle ennue ; elle est fatiguée et elle est fatigante ; elle pèse aux autres et elle se pèse à elle-même.

Le remède, le voici, Mesdames ; il est près de vous si vous le voulez. Dans quelque état que soient vos âmes, dont la nature est de vivre pour Dieu, il faut vouloir, et pour vouloir il faut prier. Mais prier malgré soi et contre soi-même : prier Dieu, non pas pour que Dieu s'accommode à nous, à notre mollesse, à nos pensées ; mais pour que nous allions à lui, et, tout en gardant ce qui est convenable, légitime dans la vie chrétienne, pour que nous sachions retrancher tout le reste et trouver Dieu. Il faut consentir à être raisonnable, à donner à son âme cette direction nécessaire ; il faut savoir où l'on va, à quoi l'on tend, où l'on veut arriver. Les années s'écoulent, et après que restera-t-il ? La mort vient, elle frappe à vos côtés, elle frappe tous les âges. Elle vous avertit et vous n'y pensez pas ! — Voilà, Mesdames, ces deux extrémités dont je voulais vous

inspirer la crainte : la légèreté et la langueur. Le remède, c'est la prière, mais la prière assidue qui implore les lumières de Dieu, et une volonté éclairée pour se déterminer, pour juger et accepter les choses comme Dieu lui-même les juge et les accepte.

Il y a, Mesdames, une manière différente de voir les choses dans le monde et dans la vie chrétienne. Celle du monde, purement naturelle, charnelle, terrestre, sensible, est anathématisée dans l'Évangile par ces paroles de Notre-Seigneur : Malheur au monde ! Et je dois, Mesdames, vous dire un mot des âmes mondaines. Pour ces âmes, il n'y a que la vie présente de la terre, la santé, l'abondance, les satisfactions, les plaisirs. Il n'y a que cela ; on ne s'arrête à la pensée du bonheur qu'en considérant les biens de la vie : au delà, rien ! On ne passe pas ces limites ; de sorte qu'on ne nomme *bien* que ce qui plaît, ce qui flatte, ce qui satisfait les goûts et les caprices, ce qui embellit notre existence, notre passage sur la terre. Voilà à quoi l'on pense, voilà le but vers lequel on se dirige.

Maintenant, Mesdames, ai-je besoin de vous demander si Dieu juge ainsi ? Le prophète a dit :

« Les pensées de Dieu ne sont pas les pensées des hommes. » Est-ce que Dieu juge comme nous pour le bien de notre âme, dans sa sagesse, dans sa prudence et dans l'économie de sa providence? Prenons, par exemple, la santé et la maladie. Je ne prétends pas vous défendre de préférer la santé à la maladie; demandez la santé : je vous y exhorte et je vous la souhaite à toutes pour le bien que vous savez accomplir ; mais enfin la maladie peut venir et avec elle les souffrances, les infirmités ; peu d'existences en sont exemptes. Eh bien ! quand on souffre, que faire sinon se dire : C'est Dieu qui envoie sagement, et selon les desseins d'un tendre amour, la maladie et la santé ? — Si nous murmurons, si nous n'avons d'autre préoccupation que notre santé, si nous tombons à son égard dans des soins et des ménagements ridicules, qui rendent malade quand on ne l'est pas (car on se porte souvent mieux quand on se soigne moins), croyez-vous qu'alors notre volonté soit éclairée, soit bien dirigée ? Non, non, Mesdames, parce qu'alors nous ne pensons pas comme Dieu. Un soin modéré et raisonnable de la santé est un devoir, il faut le remplir ; mais la préoccupation est de trop, le murmure est de trop. — Qu'on se

plaigne enfin, si l'on veut, mais au moins qu'on se soumette, et qu'il y ait dans cette acceptation la connaissance et l'amour de la volonté divine ! Voilà notre lumière à tous.

Prenons maintenant l'abondance et la privation : il y a des privations dans toutes les situations de la vie. La gêne vient quelquefois après l'abondance, et d'ailleurs une certaine médiocrité est le partage de beaucoup de personnes dans le monde. Or, le monde n'attache de prix qu'à la richesse, à l'abondance, au luxe. Est-ce le jugement de Dieu ? Non, certes, et ce n'est pas une volonté éclairée que celle qui attache tant de prix à la richesse. Soyez ce que vous êtes ! les biens que vous avez, Dieu vous les donna, vous les tenez de sa main, ils ne sont pas à vous, mais à lui ; reconnaissez que vous devez les lui rapporter. Et si Dieu vous les ôtait ? si vous éprouviez des revers ? si vous vous trouviez tout à coup dans une position inférieure, faudrait-il vous décourager, vous laisser abattre ? Je ne prétends pas que vous dussiez vous en réjouir, mais je dis que vous devriez alors lever les yeux au ciel, et, portant plus haut vos pensées, vous reposer sur la Providence divine.

Le jugement du monde sur ce point est contraire à celui de Dieu, comme toujours. La moindre humiliation, la moindre déception vous chagrine, vous froisse à l'excès. Dieu vous ménageait ces occasions de salut, et vous allez vous répandre en plaintes ! Ah ! prenez garde, quand l'amertume sort ainsi de votre cœur, elle prouve en vous l'existence des passions les plus terrestres.

— Pensez-vous selon Dieu ? votre volonté est-elle conforme à la volonté de Jésus, qui fut doux et humble de cœur, qui a prié pour ses bourreaux, qui a ordonné et pratiqué le pardon des injures, qui couronne la patience dans l'humiliation ? — Allons ! courage ! recueillez-vous, taisez-vous, priez, demandez la patience, et remerciez Dieu d'avoir une occasion précieuse d'être semblables à son divin Fils.

Voilà, Mesdames, quelques exemples pour préciser ma pensée ; voilà ce que j'appelle une volonté éclairée par les vues de la foi, et qui se dirige par des motifs puisés dans les pensées divines. Vous avez la foi ; vous connaissez l'Évangile, vous savez comment on vit chrétiennement. Vivez selon ses lumières ; et ne croyez pas que je vous parle de quelque chose d'extraordinaire,

d'une perfection exagérée ; non : mais seulement de la vraie sagesse, d'une raison saine et conforme à la volonté de Dieu.

Faisons une triste confession, Mesdames ; avec le déplorable héritage que nous portons en nous-mêmes et que nous avons reçu de nos pères, nous avons tous en nous une certaine opposition au bien, qui est Dieu même. Quoiqu'il y ait des natures plus ou moins favorisées par les dons du Seigneur, cependant dans tous les enfants d'Adam il y a toujours cette opposition qui les trouble, qui les fatigue, qui agit en eux contre Dieu. On n'a pas de goût pour les choses de Dieu ; la prière ne nous fait pas plaisir, elle n'est pas dans notre goût naturel. Il y a sans doute quelques âmes qui y trouvent la consolation ; il y a aussi des âmes très-saintes qui n'y rencontrent que la sécheresse et l'épreuve, et qui cependant ont en elles un fonds de courage qui les attache à cette croix bénie et aimée. Mais généralement on ne se sent pas le goût, le penchant de la prière. Eh bien ! il faut le vouloir, le créer en soi ; et c'est là ce que la réflexion doit produire pendant la retraite. Il faut tendre à Dieu, s'incliner vers lui et le chercher par des actes constamment

chrétiens, par une entière soumission à l'Évangile.

Nous ne savons pas aimer Dieu, nous voudrions l'aimer comme nous aimons les créatures. Il est très-facile d'aimer ce qui flatte les sens, mais pour aimer Dieu qu'on ne voit pas, qu'on ne sent pas, qui paraît si éloigné, et cependant qui est si près, il faut une volonté courageuse, une résolution énergique de vaincre les obstacles. Nous sentons bien en nous cette opposition, notre vie n'est pas ordonnée comme elle doit l'être, elle ne tend pas à son but qui est le salut éternel. Il y a donc quelque chose à faire, il faut reprendre courage et s'exciter à la générosité. Est-ce que Dieu ne le mérite pas ? Comptez-vous Dieu pour ce qu'il est ? N'auriez-vous pas par hasard plus d'estime, plus d'égard pour les personnes avec lesquelles vous vivez que pour Dieu ? Est-ce l'ordre, Mesdames ? Est-ce le bien ? Êtes-vous dans le vrai ? Vous dirigez-vous ainsi vers le vrai but ? Non, certes, vous n'y marchez pas ; vous errez, vous tâtonnez, vous vous trompez, et quelquefois de tristes chutes vous font sentir votre erreur. Il faut donc que votre volonté soit généreuse, surtout lorsque, après l'examen de

votre vie, après les lumières de la retraite, vous aurez découvert les véritables obstacles. Chaque nature a son côté faible, nous avons tous nos défauts, nos penchans mauvais, notre caractère, qui nous entraînent ; c'est là le mal auquel il faut apporter le remède, c'est là ce qu'il faut réformer.

Mais qu'est-ce que le service de Dieu ? Qu'est-ce que l'esprit de l'Évangile ? Écoutez Jésus-Christ : « Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il se renonce. » Qu'est-ce que cela ? C'est qu'il ne faut pas agir selon ses goûts, ses habitudes, selon ses désirs naturels et sensibles. Il ne faut pas chercher les impressions, les satisfactions personnelles, mais tendre par la victoire sur ses penchans au but que Dieu nous a donné, qui est le salut éternel.

Voilà le vrai renoncement ; voilà ce qui est la sagesse et la raison. Dans la théorie on en convient, mais dans la pratique il en coûte ; il faut alors du courage, et c'est dans la prière que vous apprendrez à aimer jusqu'au sacrifice. Durant ces jours de retraite, n'ayez devant les yeux que le but suprême de la vie. — La terre est un passage : l'accessoire ne doit pas l'emporter sur le principal. Il faut s'armer de la foi et se dire : O

mon Dieu ! je tendrai au but, et pour cela je m'imposerai des sacrifices ; il m'en coûtera, mais j'irai à vous et je serai sûre de rencontrer en vous le cœur d'un père. Ah ! Seigneur, je sais mal vous aimer et vous servir. Je vous ai si souvent abandonné, oublié ! je me suis si souvent confiée en moi-même et dans les créatures ! Mais, en vous priant, malgré moi, contre moi, et avec le secours de Marie, je chercherai et je trouverai près de vous, avec vous, mon vrai bonheur et mon repos. Cette grâce que vous m'avez promise, je la poursuivrai, je la demanderai tous les jours. — Seigneur, vous m'accorderez cette grâce qui doit me dépouiller de mon amour-propre, me détacher de mes caprices, de mes goûts ; cette grâce qui doit me faire remporter une victoire définitive sur moi-même ! Seigneur, ce travail sera fatigant ! il y aura peut-être une heure où je sentirai cruellement le combat de l'ennemi : ô mon Dieu ! je me réfugierai alors sous l'abri de vos ailes, j'invoquerai l'Étoile de la mer, et avec elle j'ai l'espérance certaine d'arriver au port.

Voilà ce qu'est une volonté éclairée. Mesdames, j'en reviens toujours à la prière et à vous dire : Pensez moins et priez davantage ; priez

jusqu'à ce que vous ayez obtenu une direction qui plaise à Dieu. Voyez cet arbre déjà grand, il a pris une mauvaise inclinaison. Pour qu'il résiste au vent et n'en soit pas la victime, le jardinier l'incline avec effort dans un sens opposé jusqu'à ce qu'il ait repris sa droiture. Il en est ainsi d'une âme.

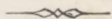
— Pour vous, Mesdames, j'en suis convaincu, il n'y aura pas tant d'efforts à faire. Est-ce que votre cœur n'a pas cherché Dieu? Est-ce qu'il ne lui a pas donné des gages de fidélité et d'amour? Est-ce que vos œuvres ne sont pas bonnes? Est-ce qu'autour de vous il n'y a pas des âmes que vous avez pacifiées, édifiées, sanctifiées par votre influence?

Mesdames, vous jouirez chrétiennement du bien que vous avez fait; vous obtiendrez par votre fidélité des grâces encore meilleures, et Dieu, après vous avoir récompensées dans le temps, vous couronnera dans l'éternité.

DOUZIÈME ENTRETEN

(QUATRIÈME DE LA RETRAITE.)

Le mal moral. Ses sources, ses effets.



Nous marchons, Mesdames, par une voie qui vous est connue. Chaque retraite nous ramène nécessairement à un même ordre de vérités, et c'est l'Esprit-Saint lui-même qui nous a recommandé de le suivre pour la sanctification des âmes. Cependant, bien que ces vérités soient les mêmes, vous savez que nous pouvons y trouver toujours des grâces nouvelles et des secours nouveaux.

Aujourd'hui nous allons rechercher attentivement ce qu'est le mal de nos âmes ; quel est le vrai, le seul malheur pour une âme chrétienne. Je vous dirai des choses que vous savez déjà, mais Dieu, dans sa bonté, y ajoutera ce que vous avez besoin d'apprendre encore, ce qui peut vous détacher des choses qui vous éloignent de

Lui, ce qui peut augmenter en vous le regret de vos péchés, afin de purifier votre vie pour le présent et pour l'avenir. Nous demanderons par Marie Immaculée la grâce de concevoir un sincère regret de tout ce qui peut déplaire à Dieu, une confusion véritable de nos fautes, et enfin une détermination généreuse d'aller droit au but où le Seigneur nous appelle.

Qu'est-ce donc que le mal de nos âmes? Dois-je en retracer l'histoire? Il le faut bien, et nous le pouvons; car nous avons à cet égard, dans les saintes Écritures et dans les paroles divines, tous les enseignements nécessaires.

Le mal, le péché, ce qui nous sépare, ce qui nous éloigne de Dieu, notre fin unique et notre bien suprême, ne devait pas trouver place dans nos âmes, selon les desseins primitifs du Dieu créateur; il y eut, dans le principe, deux ordres de créatures intellectuelles, la créature angélique et la créature humaine. Or, l'une et l'autre avaient été créées dans la grâce de Dieu, dans la justice, dans la sainteté, et cependant avec la liberté pour l'épreuve. Vous savez, Mesdames, ce qui est arrivé. Il faut se le rappeler en peu de mots, et nous allons, je l'espère, bien com-

prendre, au pied de cet autel, que le mal de l'âme, c'est surtout l'orgueil qui se révolte, la faiblesse qui entraîne, le désordre qui trouble et qui perd.

L'orgueil qui se révolte. — Voyez l'ange. L'ange éclatant comme la lumière du jour (car son nom de Lucifer lui avait été donné, parce qu'il portait la lumière), intelligence sublime qui contemplait sans cesse les perfections divines! Au-dessus de cet ange, il n'y avait rien que la béatitude céleste. Que pouvait-il manquer à son bonheur, à sa dignité, à sa grandeur? Dans la dépendance et la soumission fidèle à l'auteur de son être, dans une constante obéissance à ses lois pendant le temps du passage et de l'épreuve, devait se trouver pour lui le gage de tous les biens qui lui étaient prédestinés. Mais que lui est-il arrivé? Qu'est-il arrivé à cette intelligence si éclairée, si libre, si vive, si dégagée de toute matière, de toute impression des sens, que lui est-il arrivé? Vous le savez, âmes chrétiennes. Quelle histoire! Dieu a voulu nous la révéler pour notre propre enseignement. Nous savons que les anges se sont révoltés et qu'ils sont tombés; que d'anges ils sont devenus démons, et

qu'au lieu du ciel, ils ont l'enfer pour partage éternel.

Que s'était-il donc passé ? Il fallait obéir ; il fallait la dépendance et la soumission. Vous vous rappelez sans doute l'opinion des docteurs, autorisée dans l'Église, quoiqu'elle ne soit pas une vérité de foi : c'est que Lucifer et ses anges se révoltèrent contre la pensée du Verbe incarné, du Fils de Dieu fait homme ; ils furent humiliés d'avoir à adorer ce divin mystère, ils refusèrent de le reconnaître, s'élevant, s'exaltant dans leur dignité angélique, et ils sont tombés ! Et c'est l'orgueil, l'orgueil d'une pensée qui se complaît en elle-même, c'est la désobéissance, cet orgueil insensé qui se révolte, qui a fait que le mal est entré dans le monde, et qu'il a ravagé le ciel. C'est pourquoi Dieu a fait écrire par son apôtre qu'il avait trouvé la dépravation dans ses anges, et qu'il les avait enchaînés par des liens éternels au sein du désespoir et de la douleur.

Tant de catastrophes, Mesdames, pour une pensée d'orgueil ! Ah ! si nous ne comprenons pas ces choses, c'est que nous n'avons pas assez demandé la grâce de cette foi qui doit nous faire apprécier notre dépendance envers Dieu, le seul

maître et le seul souverain de toutes choses. Dieu, pour notre bonheur, pour notre paix, mais aussi pour sa gloire, et pour garantir ses droits, demande la soumission et la dépendance de ses créatures.

.... Or, Mesdames, combien de fois, je vous le demande, si nous interrogeons nos souvenirs, ne trouverons-nous pas dans nos cœurs cette exaltation de l'orgueil qui bouillonne, qui ne veut pas de dépendance, qui se révolte et qui rejette le joug, parce qu'il lui déplaît ! Il faut obéir à ses goûts, à ses caprices ; il faut s'encenser, s'adorer soi-même ou chercher ailleurs des adorations ; mais l'humble dépendance, la soumission, l'obéissance d'une âme qui s'abandonne à Dieu en le chérissant, non ! On craint, on repousse loin de soi ces vertus ! Aussi, je vous en conjure, si, dans les souvenirs de votre vie, vous trouviez cette résistance à Dieu, s'il vous était jamais arrivé de ne pas lui obéir, de vous révolter contre sa loi, ah ! humiliez-vous et prenez garde qu'il ne reste en vous des traces de cette triste désobéissance. Voyez la nature angélique vouée à la rage, livrée au désespoir, parce qu'un seul jour elle s'est révoltée !

— Cet état de révolte n'est que trop naturel à certaines âmes. Il y a des caractères qui ne savent pas céder, qui ne plient jamais, qui prennent l'Évangile et l'interprètent à leur manière et qui n'en veulent accepter que ce qui leur plaît. Il y a des caractères qui, en présence des devoirs de la famille, de la société, de l'Église, diront sans cesse : Je ne veux pas, je ne servirai pas, je ne m'abaisserai pas, je ne plierai pas. Caractères détestables, destinés à faire leur malheur et le malheur de ceux qui les entourent ! Jamais de paix, jamais de patience, jamais de douceur, jamais une parole de bonté ni de bienveillance ne sortira de leur bouche. S'ils ont l'autorité, comme ils savent durement l'imposer ! comme la moindre infraction les irrite ! quels troubles continuels dans leurs demeures ! Ah ! certes, est-ce là l'état d'une maison chrétienne, d'un intérieur présidé par l'esprit de l'Évangile ? Sans cesse la tempête, le bruit, l'humeur, le mécontentement ! Et ces pauvres serviteurs, à qui sans doute vous avez le droit de demander l'obéissance, puisqu'ils vous l'ont promise, dans cette disposition de colère, comment les traitez-vous, Mesdames ? Ah ! si nous pénétrions dans les mé-

nages, si nous assistions à ce qui se passe dans l'intérieur des familles, ne verrions-nous pas, dans l'orgueil et l'esprit de révolte, le principe de bien des malheurs? — Croyez-moi, Mesdames, élevez vos enfants dans l'esprit de la dépendance et de la soumission, veillez sur leur caractère, car ce qui reste des défauts de l'éducation première et de l'orgueil ainsi encensé dans le commencement, c'est toujours le malheur, c'est le chagrin, c'est la vie rendue insupportable.

Nous avons tous besoin de nous dire et nous sommes obligés de reconnaître que c'est l'orgueil qui est le principe du mal, qui a créé et peuplé l'enfer. Cependant nous nous encensons et nous adorons nos idées; notre goût, c'est notre loi, et il faut que tout cède à notre volonté. Ah! demandons la grâce de l'humilité du cœur, demandons cet amour humble de Jésus, cet esprit soumis de l'Évangile, qui nous donnera la force de vaincre notre nature. — Notre âme ressemble trop souvent aux anges tombés. Et comme Dieu a permis qu'ils exercent, par ce qui leur reste de puissance, un certain empire à notre égard, ils savent nourrir en nous cet

esprit d'orgueil et de révolte. Humilions-nous, abaissons-nous d'autant plus ; car nous avons fait souvent de tristes expériences dans notre vie ; et quand nous nous sommes laissés aller à ce sentiment d'orgueil et de révolte, alors sont venus nécessairement le mépris, l'humiliation, la honte à nos propres yeux ; et nous avons dû descendre bien bas. La seule raison de ces chutes extrêmes est que nous avons voulu nous élever trop haut.

Espérons tout de la bonté du Seigneur, disons-lui : Donnez-moi la patience, l'obéissance, l'humilité, la douceur, qui sont bien loin de ma nature, mais qui sont si chers à votre cœur. O Marie ! ô ma mère ! vous si douce, si humble, obtenez-moi cette grâce qui me changera, qui me pacifiera, qui me soumettra pour toujours à la volonté de mon Dieu !

— L'orgueil se révolte, et Dieu le foudroie ; mais la faiblesse, qu'en faut-il penser ? Je vous le dirai d'abord, Mesdames ; il faut que nous nous prenions en bien grande pitié. Il faut que nous sachions que la malice formelle apportée dans le péché est rare ; que l'orgueil complet comme celui de Satan est très-rare : cependant il y a des

âmes qui y participent par faiblesse. On n'aime pas commettre le mal pour le mal, non ; mais on y voit une apparence de bien qui séduit ; c'est un appui pour la désobéissance ; c'est une pente semée de roses à laquelle on se laisse aller. Nos fautes viennent en grande partie de notre faiblesse et de notre infirmité, Dieu le sait. Ce n'est pas une raison pour se les permettre, mais c'en est une pour espérer miséricorde et pardon. Aussi voyez la différence qui sépare le châtiment des anges rebelles et le châtiment de l'homme pécheur. L'ange n'a pas su conserver la justice, et comme sa nature était douée d'une énergie supérieure, il a été précipité dans les enfers. Mais le premier homme, la première femme, nos pauvres parents dont nous avons tous tristement hérité, les voilà en présence de leur Dieu offensé ; ils avaient reçu aussi de grands dons du Seigneur. Qui peut dire ce qu'était la beauté de la justice originelle, ce qu'était l'état de ces âmes affranchies du joug des sens, commandant à leur corps comme à tous les êtres de la nature ? Règne pacifique, qui établissait sur toutes choses et sur eux-mêmes cette domination heureuse que nous avons perdue ! Par l'effusion des dons

du Saint-Esprit, ils conversaient avec Dieu : c'était le paradis sur la terre ! c'était la vie sans la mort ! Il y avait seulement l'épreuve durant le passage ; eh bien ! pour ces pauvres et infortunés parents du genre humain, il y avait défense de toucher au fruit défendu de la science du bien et du mal. Ce fruit était beau à voir, et Ève a été séduite ; le tentateur vient et lui dit : Vous aurez des biens, des honneurs, des plaisirs divins ! — L'infortunée mère du genre humain entend ce langage, elle le redit à Adam, et tous les deux, par une faiblesse que notre faiblesse seule nous peut expliquer, ils violent le commandement du Seigneur ; l'innocence est perdue, la justice et l'ordre sont brisés ; l'équilibre intérieur de l'âme est rompu ! il faudra désormais subir les révoltes honteuses de la triple concupiscence, les misères, les chagrins de la vie, les souffrances, la mort, et pourquoi ? Parce que nos pères ont désobéi à la loi de Dieu dans l'entraînement de la faiblesse et la séduction du plaisir.

Que nous reste-t-il de là, Mesdames ? Quelle faiblesse, quelle infirmité nous portons en nous-mêmes ! Nous ne pouvons pas garder une bonne pensée durant une heure ; que dis-je, une

heure ? durant un quart d'heure ! Nos meilleures résolutions ne durent pas un jour ; le monde nous séduit, nous éblouit ; nous donnons tout à la vie présente. — Pour un plaisir, pour ce qui flatte, on court, on se précipite ; mais pour la loi du Seigneur, pour suivre les exemples de l'Évangile, pour arriver au but suprême de toute vie, il n'y a plus dans nos âmes que paresse, faiblesse et impuissance.

Voyons, comptons avec nous-mêmes. Sans doute, nous n'avons pas la force, mais l'avons-nous assez demandée ? Avons-nous prié souvent ? Nous sommes-nous confiés dans le Seigneur ? Notre vie a-t-elle été alimentée par la prière ? Non, nous avons été de véritables enfants d'Adam, et nous avons bien mérité ce nom ; le péché originel nous a flétris, dégradés, et nous sommes constamment tombés. Ah ! maintenant, du moins, il est bien juste d'offrir à Dieu nos regrets ; mais ces regrets, pour lui être agréables, doivent être pleins de confiance et d'amour.

— Mon Dieu, je suis faible et infirme, et ma vie a été remplie de misères ! Combien de fois ai-je descendu la pente du mal ! Combien de fois ai-je oublié la grandeur de votre miséri-

corde et la beauté de votre gloire ! Et cette innocence, cette pureté de mes premières années, que sont-elles devenues ? O mon Dieu ! quand je repasse mes jours et mes heures, quand je vois le chemin parcouru derrière moi et ces années déjà nombreuses qui se sont enfuies, je me demande tristement : Que m'en reste-t-il ? Où sont mes mérites ? Hélas ! hélas ! — Mais je suis faible et infirme, ô mon Dieu ! vous le savez ! vous me relèverez, et, appuyé sur vous, j'espérerai encore la force et la victoire.

Mesdames, tels sont les sentiments qui doivent être les vôtres. Voilà ce que Dieu vous demande ; gémissiez, indignez-vous contre vous-mêmes ; pensez à toutes vos faiblesses constamment, ardemment : — comme tout à l'heure vous pensiez au monde ! — Ah ! aujourd'hui déplorez ce laisser-aller de la mollesse, cette négligence qui s'abandonne, cette espèce de dédain pour les choses de Dieu. Armez-vous d'un saint courage, montrez-vous à vous-mêmes ce que vous êtes ; changez de vie et ne rougissez plus de l'Évangile, désormais portez-le écrit sur vos fronts. Quoi ! vous permettez que le monde vous opprime encore ! quoi ! le respect

humain existe encore pour vous ! Vous assistez à des conversations frivoles, scandaleuses, et vous, âmes chrétiennes, vous qui avez dans votre conscience une voix qui réproouve ces choses, vous vous en repaissez, vous en riez comme les autres ! Votre curiosité ira jusqu'à faire nommer cruellement les choses et les personnes, et cela par faiblesse ! Est-ce bien là une vie chrétienne ? Quelle énigme ! Vous tremblez devant une parole légère ou scandaleuse ! vous vous croyez obligées d'y répondre ! Certes, Mesdames, la politesse ne va pas jusque-là, et je vous dis, moi, qu'en faiblissant ainsi, vous manquez à l'honneur. — Prenez-y garde !

Ah ! oui, la faiblesse est grande, mais Dieu le sait et il pardonnera.

L'orgueil se révolte, la faiblesse entraîne, le désordre trouble et perd le monde.

Par le désordre, je n'entends pas exprimer le désordre moral de la vie individuelle, mais je désigne par cette expression l'état général que présente la vie du monde, et c'est vraiment le désordre.... Les chrétiens devraient être une famille de fidèles, s'encourageant, par une sainte émulation, à propager partout l'amour de Dieu. Or,

qu'est-ce que nous voyons? Que se passe-t-il dans nos grandes cités, dans vos rues, dans vos maisons? Quels plaisirs! quel luxe! quelles joies! Mesdames, est-ce l'ordre? est-ce la justice? Sont-ce là les pensées, les désirs que Dieu veut? Les pensées sont-elles à leur place? les désirs vont-ils à leur but? A cette heure où nous méditons tranquillement sous l'inspiration divine, il y a, dans les lieux de ténèbres, une foule innombrable d'âmes perdues qui ont passé par où vous passez, qui ont vécu de cette vie du monde, et qui en ont rapporté des titres de condamnation éternelle! Ces âmes gémissent maintenant, et ne se relèveront jamais! Que leur est-il donc arrivé? que s'est-il passé pour elles? Leur vie a été troublée, elles se sont éloignées de leur but, elles ont été à la dérive, elles ont vogué au hasard, à l'aventure, rien n'était pour Dieu, tout pour le temps, et puis la mort est venue!

Ah! quelle mort différente nous voyons, quand Dieu nous appelle près de la couche funèbre des vrais chrétiens, et que nous contemplons ces âmes d'élite que Dieu rappelle à lui! Il a pu sans doute leur échapper des fautes, le monde avait pu passer par là, mais la cons-

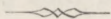
science était restée fidèle, la foi avait gardé tout son empire. Ah ! Mesdames, quand je pense que vous pouvez toutes, sans exception, vous préparer cette fin bienheureuse ! quand je pense que si vous voulez prier, Dieu vous accordera toutes les grâces et les bénédictions nécessaires ! Mais tâchez donc, en vous humiliant profondément au dedans de vous-mêmes, de déplorer ce que votre vie a pu avoir de désordonné ; tâchez d'y établir de saintes règles de conscience, d'y faire désormais régner l'Évangile ; tâchez, chaque jour, de vous rapprocher davantage du vrai but ; interrogez-vous en vous-mêmes, demandez-vous : « Où suis-je ? suis-je dans la voie, dans l'ordre, dans la paix et la justice ? Est-ce pour vous, Seigneur, que je vis, que je souffre ? Mon Dieu, réparez tout ce que j'ai pu faire pour vous offenser ; je veux être à vous ! » — Ce langage sera béni, Mesdames ; avant de quitter cette enceinte, je vous en conjure, représentez-vous le divin Sauveur sur la croix, contemplez ces plaies, ce sang, ces pieds qui se sont fatigués à la recherche de votre âme, ces mains ouvertes pour vous bénir, cette bouche sacrée qui vous a prodigué les en-

seignements célestes ; demandez-lui pourquoi il a souffert, demandez-lui la raison de ses douleurs, pourquoi cette agonie, pourquoi ces tortures ; demandez-lui pourquoi il est sur cette croix, pourquoi il y a été abandonné de Dieu et des hommes. Demandez-lui la raison de tous ces sanglants sacrifices. Ah ! si vous descendez dans votre âme, vous trouverez bien la réponse, et vous saurez bien que c'est vous qui, par le péché, avez causé la mort de votre Dieu. Jésus-Christ vous a aimées, il n'a rien négligé pour le salut de votre âme, et aujourd'hui vous lui refuseriez votre cœur, et vous ne feriez rien pour le servir ! Comment avez-vous répondu à toutes ses preuves, à tous ses témoignages d'amour, vous, les bénies, vous, les privilégiées de son cœur ? Quel usage avez-vous fait des biens qu'il vous dispensa, ô âmes infidèles, ô âmes ingrates ! Est-ce qu'en ce moment vous ne gémirez pas devant votre Dieu ? Hélas ! Mesdames, il n'attend que ce signe de vos âmes pour prononcer sur elles la parole du pardon et vous relever de sa tendre main. Il n'y a pas de bornes, pas de mesures à sa miséricorde ; il relève, il pardonne sur la terre, il récompense et couronne dans l'éternité.

TREIZIÈME ENTRETEN

(CINQUIÈME DE LA RETRAITE.)

La mort.



Ce qui est à désirer, Mesdames, dans le cours de ces saints exercices, et le fruit le meilleur, peut-être, que nous puissions en retirer, c'est de nous avancer et de nous mieux établir dans l'esprit de la foi. Vous le savez : ce qui nous trompe, et ce qui amène dans notre vie bien des tristesses et des fautes, c'est que nous ne jugeons pas les choses au point de vue de la foi, comme Dieu les juge et les apprécie lui-même.

Je voudrais dans ce moment, pour exciter dans vos âmes le saint désir de juger toutes choses selon la foi, vous proposer la méditation de la mort. Elle est bonne à faire, Mesdames ; et il est juste d'y revenir souvent, puisque nous y marchons tous à grands pas. D'après les enseignements de nos saintes Écritures, que trouvons-

nous dans la mort ? Trois choses : la première, qu'elle est la peine et l'expiation du péché ; la seconde, qu'elle est la fin des épreuves terrestres ; la troisième, qu'elle est le commencement des seuls biens dignes de ce nom.

Il faut nous rappeler d'abord que la mort est la peine prononcée par Dieu pour l'expiation du péché. Vous savez bien les termes de la loi qui avait été imposée à nos premiers parents : « Si vous mangez le fruit de l'arbre du bien et du mal, vous mourrez. » Cette parole, sans aucun doute, s'appliquait à la mort du corps comme à celle de l'âme. C'est pourquoi saint Paul nous enseigne que par le péché la mort est entrée dans le monde, et le Sage avait dit déjà que Dieu n'avait pas fait la mort et qu'il ne se réjouissait pas de la mort de ceux qu'il avait enfantés à la vie.— Ainsi la mort est venue dans le monde par le péché et avec le péché. Dieu, qui nous avait destiné le privilège de l'immortalité, même corporelle, a permis que ce juste châtiment fût la réparation de notre crime et comme l'acquittement de nos tristes dettes. C'est pourquoi Jésus-Christ, le sauveur des hommes, a subi la mort ; car voulant satisfaire à la justice de son Père et prendre sur

soi l'acquittement de tous les péchés du monde, il rencontrait en ce point la grande condamnation du genre humain et devait s'y soumettre; il devait mourir. Il a donc accepté librement cette obligation de la mort; car la loi de la mort n'était pas faite pour sa nature innocente et pure, pour son humanité sacrée, substantiellement unie au Verbe divin; mais il voulait acquitter la peine due aux péchés des hommes, et c'est pourquoi il s'est soumis à la loi de la mort. Marie, préservée de l'héritage funeste de la tache originelle, a dû subir aussi cette loi; et, parce qu'elle devait s'associer au sacrifice de son Fils, elle a dû mourir!

Nous mourrons, Mesdames, c'est une vérité certaine. A mesure que les années s'écoulent, nous voyons tout disparaître autour de nous; les vides se font, les rangs s'éclaircissent, les générations se succèdent et disparaissent. A peine en reste-t-il un léger souvenir, à peine le nom de ceux qui ont vécu! Et nous aussi nous passerons à notre tour et bientôt peut-être, car nous ignorons profondément le moment, fixé dans les décrets de Dieu, où nous quitterons cette terre. Ce que nous en savons, c'est qu'il y a une heure

marquée de toute éternité où nous devons acquitter pour notre part la dette du péché.

Mesdames, il y a dans cette pensée un enseignement utile, qui ne doit pas nous attrister, et que nous devons soigneusement recueillir : c'est que toute vie est destinée à cette immolation dernière qu'il faut subir pour le péché. Dans les heures de recueillement, et en particulier dans la retraite, il faut accepter pleinement cette loi du Seigneur, et nous soumettre à la mort, parce qu'elle est le châtiment qui nous est dû, non-seulement comme héritiers de la faute de nos premiers parents, mais encore comme acteurs libres et responsables dans le triste drame des iniquités du monde. Quelle qu'ait été notre vie, en quelque état que nous soyons aujourd'hui, nous sommes pécheurs, nous l'avons été, nous le serons peut-être encore, Dieu demande qu'on lui paye sa dette ; sa justice le réclame. — « O mon Dieu ! j'accepte la mort et je vous donne ma vie, à l'heure que vous avez marquée, pour l'expiation de mes péchés. »

Je voudrais, Mesdames, que dans les familles chrétiennes, dans les âmes chrétiennes, dans chacune de vous en particulier, il y eût la sainte

disposition de savoir, quand le moment sera venu, offrir à Dieu le sacrifice suprême. Je voudrais qu'on apprît à mourir en victime de Dieu, s'unissant à la Victime divine du Calvaire, qui consumma par sa mort l'expiation et la réparation du monde. Autrement voyez, Mesdames, on va, on vient, on vit, on meurt sans savoir, si j'ose le dire, ce que l'on fait. — Nous ne pensons pas assez que nous devons nous constituer comme victimes. Ah ! du moins, dans les prières dont on nous entoure, dans les sacrements qu'on nous donne, dans les exhortations qu'on nous adresse au moment solennel où l'agonie va nous saisir, il faut chercher et trouver la grâce d'entrer vraiment en état de victime, mourant pour expier le péché. — O mort puissante et féconde, qui peut, quand on l'accepte et qu'on l'unit à celle de Jésus sur la croix, réparer une longue vie d'iniquité et recevoir d'abondantes bénédictions !

Nous pouvons, Mesdames, apprendre d'avance à pratiquer cet état de victime pour expier le péché. Si avant la mort il se présente pour nous un sacrifice à faire, si Dieu nous le demande, ne le lui refusons pas ! Au milieu des mécomptes de la vie, quand vous vous fatiguez parmi les ronces

et les épines dont les sentiers de la terre sont semés, à quoi pensez-vous ? à quoi songez-vous ? Détachez-vous donc des créatures, auxquelles tant de liens vous retiennent que vous devez rompre au fond de l'âme. Mais à quoi pensez-vous ? Pourquoi cette imagination ardente et vive, qui va, qui vient, qui vous étourdit sans cesse, sans se fixer nulle part ? Pourquoi cette dissipation, cette légèreté, qui vous emportent ? Pourquoi cette agitation, cette inquiétude, cet attachement aux biens d'un jour, qui vous empêchent de saisir la vérité de la foi ? — Pourquoi donc, ô Dieu ! mon âme et mon cœur n'entre-raient-ils pas dans cette liberté que vous voulez leur donner, et pourquoi ne laisserais-je pas là, comme un fardeau pénible et inutile qui me fatigue, tout ce que vous n'aimez pas, tout ce que vous ne voulez pas, tout ce que vous n'approuvez pas ? Ah ! Mesdames, voilà la bonne préparation à la mort ! voilà comment on répare, comment on expie à l'avance ! Et ne dites pas que la chose est impossible ; n'allez pas dire que la nature répugne trop à ce sacrifice, surtout ne restez pas dans le découragement, car c'est le démon seul qui vous y plonge ; à l'heure où je vous parle,

si vous n'ouvrez pas votre cœur à l'espérance, si vous ne sentez pas le besoin de vous dévouer au Seigneur pour réparer, pour expier le passé, pour recommencer une nouvelle vie afin de mieux mourir, vous êtes dans les pièges de l'ennemi ! Pour en sortir, il faut vous élever dans la foi, il faut espérer contre toute espérance !

Avez-vous oublié que Dieu est tout-puissant, que sa bonté est infinie ? Ses grâces et ses promesses seraient-elles vaines ? Ne pouvez-vous une bonne fois lui appartenir et lui rester fidèles ? Que faites-vous donc et que ferez-vous sur cette terre ? A quoi passerez-vous vos jours, vos années, si vous ne déracinez pas de votre cœur ces attachements funestes qui vous entravent et vous enchaînent ? Donnez à Dieu tout ce qu'il vous demande, et que ce sacrifice vous prépare au sacrifice suprême.

La mort, c'est la fin de nos maux, de nos épreuves, de nos tentations, de nos fautes, la fin de toutes nos peines. Faut-il donc tant craindre la mort ? La vie est-elle donc si douce et si heureuse ? Si je l'osais, je compterais avec vous et je vous demanderais où sont vos jours heureux, où sont les années que vous pouvez vrai-

ment dire fortunées. Où avez-vous donc trouvé le paradis sur cette terre ? où donc votre âme a-t-elle possédé la félicité sans mélange ? Ah ! il y a cette loi dans les desseins miséricordieux du Seigneur, qu'ici-bas jamais nous n'aurons le repos ! Nous marchons, nous marchons toujours, et il faut sans cesse passer par l'épreuve. Les peines ? ah ! Mesdames, elles nous sont nécessaires ! Si les jouissances et les plaisirs nous étaient prodigués, si nous ne rencontrions jamais ni déceptions ni mécomptes, hélas ! mon Dieu, notre cœur vous aurait bien vite oublié. Mais nous avons l'épreuve, les peines, les chutes, les fautes, les combats, Seigneur, et il faut bien que nous soyons rappelés vers vous ! Il faut que la douleur nous éclaire, nous sanctifie, nous rappelle sans cesse cette fin suprême et dernière vers laquelle nous avançons à pas précipités, et nous redise que nous allons à la patrie du ciel.

Eh bien ! Mesdames, n'avoir plus d'épreuves, plus de combats, plus de tentations, plus de péchés, est-ce donc un si grand malheur ? Et quand j'aurai pleuré mes fautes, quand j'aurai pleuré les tristes faiblesses de ma vie, quand je me serai préparé à la mort par des années de re-

cueillement et de fidélité, que craindrai-je donc tant ?

Ah ! sans doute, il y a des émotions pénibles, des séparations cruelles ; il y a des personnes justement aimées, des familles chéries qu'il faut quitter ; il faut s'arracher à de tendres embrassements. Je ne nierai pas qu'il n'y ait là de grandes douleurs. Mon ministère m'a conduit souvent parmi ces scènes de tristesse et de chagrin ; j'ai vu verser bien des larmes, et je ne les condamnerai jamais ! cependant je vous répéterai ce que j'ai souvent dit au lit des mourants : La mort brise des liens passagers pour en former de meilleurs. Ne plaignez pas ceux qui meurent, ceux qui meurent dans la grâce de Dieu. Ce ne sont pas eux qui sont à plaindre ; et plutôt, par leurs exemples, sachez vous préparer à bien mourir... C'est le vent qui souffle et qui chasse la feuille qui tombe ; c'est la vie qui disparaît avec tout ce qui peut s'y rencontrer de charmes et de douceur, mais aussi avec ses peines, ses chagrins et ses épreuves. — Mon Dieu ! je ne vous offenserai plus ! je serai délivré de moi-même ! que mon cœur me pèse ! que mon esprit me fatigue ! Ma pensée insolente et volage m'in-

quiète sans repos, sans relâche ; les peines de ma conscience m'importunent ; et l'ennemi qui revient toujours ! et votre amour que je voudrais retenir et qui m'est enlevé par les créatures ! et votre croix qui échappe sans cesse de mes mains ! Combat odieux et désolant !... O mon Dieu ! donnez-moi ma liberté ! c'est la mort qui me l'apportera. Je ne craindrai donc pas trop la mort, je me dévouerai fidèlement, entièrement à Dieu ; je fuirai le mal qu'il abhorre ; je me reposerai dans son sein, je trouverai mon refuge et mon appui dans la prière ; chaque jour je recommencerai à vivre s'il le faut, mais chaque jour aussi je recommencerai à mourir. O mon Dieu ! je veux mourir ! ô Seigneur ! je mourrai avec joie ! La mort, je ne l'invoquerai pas dans le chagrin, dans le désespoir, dans l'abattement : je ne voudrais pas mourir par lassitude de la vie ; mais quand vous-même le voudrez, Seigneur, quand vous l'ordonnerez, alors je mourrai avec confiance.

Que faut-il, Mesdames, pour concevoir ces motifs de confiance ? Il faut haïr ce que Dieu hait, il faut bannir l'attachement au péché. Mais qu'avez-vous à faire en ce monde , si ce n'est à

acquérir cette liberté des enfants du Seigneur qui établit l'âme dans une direction sainte et pure, qui devance la mort et la fait comme par avance monter vers Dieu ?

— Il y a deux jours, je reçus de province une lettre touchante ; une jeune femme venait de mourir dans les étreintes d'une terrible maladie. Après un affreux délire, elle eut deux jours de repos pour que son esprit et son cœur pussent se recueillir devant Dieu. On l'avertit de son danger ; on la prévint qu'il fallait mourir. Sa vie était pure ; elle fut tranquille et souriante : « Je ne croyais pas, dit-elle seulement, qu'il fût si facile de mourir !... »

Ah ! c'est que Dieu sait bien préparer les âmes dans le secret ! mais il faut correspondre à ses désirs. Allons, je vous en conjure, fermons bien toutes les portes, toutes les avenues du monde ; laissons là son langage. La mort, ah ! pour le monde qui n'est pas ici, c'est ce qu'il y a de plus pénible, de plus horrible, de plus impitoyable ; il y a des âmes auxquelles elle inspire une horreur invincible. O mon Dieu ! apprenez-nous au contraire à aimer la mort, parce qu'elle est le commencement des vrais biens ! — Dites-le-moi,

Mesdames, le plus grand malheur sur cette terre n'est-il pas de sentir en soi une continuelle opposition à l'amour de Dieu ? Hélas ! la nature corrompue répugne à aimer Dieu, répugne à l'adorer et à le servir. Et cependant Dieu, c'est la richesse, la beauté, la bonté, la perfection, la sainteté ; Dieu mérite seul d'être aimé ! Eh bien ! à la mort il nous attend pour nous aider dans ce grand passage, et après le sacrifice, il se donne à nous avec toute sa richesse, sa gloire et sa béatitude. Ah ! comme alors il nous dédommagera de nos peines et de nos afflictions ! Plus vous aurez souffert, plus vous aurez travaillé, plus il vous bénira. Avec quelle générosité il posera la couronne sur vos têtes ! Qu'elle sera belle et brillante cette couronne, si vous avez été courageuses et fidèles ! Mesdames, Dieu vous attend au terme, il vous aura fait passer par les épreuves et par l'agonie, mais pendant toute une éternité il vous comblera de ses biens ; et c'est le but éternel auquel il vous a destinées.

Dites-le-moi maintenant : sont-ce là vos pensées de chaque jour ? Pourrait-on traduire votre existence, vos paroles, vos sentiments, par cette conviction intime que vous attendez au delà de

la tombe les seuls vrais biens ? Croirait-on, à vous entendre et à vous voir, que vous êtes destinées aux cieux, à leur béatitude, à leur félicité sans mesure ? Vous regrettez sans cesse la vie d'ici-bas : c'est cependant la mort qui donne les trésors éternels.

— Voyez-vous à cette heure suprême, et vous y viendrez, à ce moment où tout ce qui est mortel va disparaître, où les barrières vont tomber. Après ces dernières angoisses douloureuses, vous allez entrer dans un indicible repos, dans une éclatante lumière ; votre cœur et votre esprit ne chercheront plus que Dieu, le monde aura disparu, tout sera fini sur la terre pour vous, vous sentirez l'irrésistible, l'incommensurable besoin pour votre être de s'unir à son Dieu. Vous posséderez le bien souverain et infini pour jamais, pour toujours ! Là vous allez vous reposer, là vous allez jouir, là votre âme, rendue à sa vie véritable, à sa destinée primitive, s'élancera vers Dieu, bien plus assurément que l'ardeur de la soif ne peut faire qu'on se précipite vers la source vive.

Et ne croyez pas que je veuille vous interdire l'espérance de conserver au ciel les liens de vos

affections légitimes. Oh ! non ; tout ce qui est vrai, tout ce qui est bon, tout ce qui est pur, tout ce qui est appuyé sur Dieu et sur sa divine volonté, reste et vit dans le ciel. Là donc vous aimerez encore ceux que vous aurez aimés selon Dieu sur la terre ; là, vous penserez à eux ; là, vous prierez pour eux ; là, vous pourrez les secourir, les soulager, et Dieu, dans sa Providence attentive, vous fera connaître les besoins de ces chères âmes que vous aurez laissées derrière vous, pour que vous puissiez les soutenir. Dites-le-moi, ne voilà-t-il pas des consolations ineffables ?

Allons, Mesdames, du courage ! Ne pleurez pas trop ceux qui vous ont précédées. A votre tour, quand vous quitterez cette terre, dites à vos enfants : « Ne pleurez pas, je vais à Dieu, je vais vous attendre dans le ciel, je prierai pour vous ! » Leurs âmes retiendront ces saintes paroles adressées par la mère de famille, et Dieu qui les entendra fera descendre sur vous et sur les vôtres ses meilleures bénédictions.

La mort apporte donc avec elle de riches consolations, elle est la fin des maux et le commencement des vrais biens. Ah ! demandez-la sou-

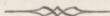
vent cette bonne mort, et si quelque chose vous retenait injustement liées aux biens de la terre, si la fascination des plaisirs obscurcissait pour vous la vue de la vérité, priez ! jusqu'à ce que vous obteniez de juger les choses comme Dieu les voit et les juge !

Mesdames, je vous laisse sur ces paroles ; bientôt notre retraite sera finie : que son souvenir ne s'efface pas de vos âmes ! Aimez votre Dieu, cherchez-le ; ne vous attachez pas à cette terre qui passe. Voyez tout ce qui meurt comme un accessoire. Ne donnez votre cœur qu'aux affections que Dieu seul inspire et qu'il sanctifie. Ah ! confiance ! Dieu vous préparera au suprême passage, il viendra lui-même avec ses anges et Marie sa mère, il viendra vous recevoir pour vous bénir, pour vous combler de biens et vous couronner dans le ciel.

QUATORZIÈME ENTRETEN

(SIXIÈME DE LA RETRAITE.)

Cultiver son âme.



Vous avez aujourd'hui et demain, Mesdames, à prendre quelques résolutions devant Dieu, à chercher ce qu'il vous demande et quels sont les fruits que vous devez retirer de la retraite. Ce n'est pas que Dieu exige de vous des choses extraordinaires ; mais en descendant au fond de votre cœur, après la prière et la réflexion, vous devez nécessairement trouver ce que vous avez à réformer, à développer, à améliorer dans votre vie. Vous aurez ainsi constaté les besoins de votre âme et les sources de vos fautes. C'est là qu'il faut apporter le remède.

Pour vous aider à mieux prendre vos résolutions, pour vous aider aussi à vous placer dans cet esprit de foi, qui est l'esprit vrai de Dieu, je voudrais en ce moment vous rappeler quelques

traits d'une parabole de l'Évangile, la parabole du figuier stérile. Elle signifie que Dieu, jusque dans ses exigences les plus légitimes et les plus sévères, jusque dans ses menaces et ses châtiements, fait toujours surabonder la miséricorde et la bonté; vous allez en être convaincues.

Le maître d'une vigne visite sa terre; il rencontre un figuier, il y cherche des fruits, mais il n'y a que des feuilles, triste et vaine parure! Il dit au cultivateur: « Coupez cet arbre, car pourquoi occupe-t-il une place inutile? Voici trois ans passés que j'y cherche des fruits, et il n'y en a jamais. » Le cultivateur répond: « Seigneur, souffrez que j'attende encore une année; je creuserai, je remuerai la terre, et si après mes soins l'arbre ne porte pas de fruits, vous verrez alors et vous jugerez. » L'Évangile ne nous dit pas si, après cette année, le maître vint encore voir si l'arbre portait des fruits.

Trois enseignements peuvent ressortir pour nous de cette parabole. Le premier, c'est que Dieu cherche des fruits dans nos âmes; le second, c'est qu'il juge et punit celles qui ne portent pas de fruits; enfin le troisième, c'est qu'il attend les âmes qui ont besoin d'une nou-

velle culture pour les guérir et les sanctifier.

Dieu cherche des fruits dans les âmes. Notre-Seigneur avait dit à ses apôtres, et en leur personne, à nous-mêmes : « Je vous ai établis, placés dans ma vigne, afin que vous alliez et que vous portiez des fruits. » Lorsqu'il se compare lui-même à cette vigne, il ajoute : « La branche qui porte des fruits, on la taillera afin qu'elle en porte davantage. » D'où nous avons à conclure cette vérité élémentaire : Dieu veut que la grâce fructifie dans notre cœur, il veut que cette grâce ne reste pas stérile, que notre vie ne demeure pas vide d'œuvres de sanctification et de salut. Dieu est l'agriculteur céleste ; il a semé, planté, taillé, arrosé, cultivé sa vigne, il a fait descendre du ciel ce qui pouvait féconder son champ, son arbre, c'est-à-dire la grâce dans notre cœur. Il vient à l'heure qu'il a marquée, aux époques désignées par sa providence et sa justice ; il vient, et s'il trouve cet arbre sans fruit, ce cœur sans vertu, cette vie sans progrès, que fait-il ? Il prononce son jugement.

Vous savez, Mesdames, que Dieu vous attend au sortir de cette vie pour vous juger, avant même l'heure des dernières et solennelles assises ;

mais sachez-le, Dieu qui vous voit à chaque instant, vous juge aussi à chaque instant. Dieu sait ce que vous faites, où vous allez. Comme Créateur, comme Père et comme Rédempteur, il vous a donné la vie, et il a mis au fond de vos âmes tous les principes de salut, tous les enseignements, tous les secours, toutes les inspirations précieuses de la grâce, toute la lumière, toute la force qui vous était nécessaire pour grandir et fructifier pour le ciel. Il a donc tous les droits pour exiger de vous des fruits; or, que trouve-t-il en vous le plus souvent? Des feuilles. Des feuilles seulement! ce qui brille aux yeux du monde, ce qui paraît au dehors avec éclat pour attirer les regards! Mais sous ces feuilles point de fruits! Arbre inutile, arbre stérile! âme trop stérile et trop ingrate!

A l'heure solennelle, quand notre sort devra être fixé pour l'éternité, si nous apportons ainsi au Seigneur une âme sans fruits, sans œuvres, sans vertus, sans progrès, sans efforts, quelle parole entendrons-nous, si ce n'est cette terrible condamnation: Jetez-la dans les ténèbres extérieures; allez, maudite, au feu éternel?

Ah! Mesdames, que la menace de cette sen-

tence ne soit pas perdue pour vous ! Rappelez-vous que, dans vos cœurs, vous avez une terre à cultiver, un champ à féconder, que vous devez produire des fruits et faire fructifier la semence du Père de famille, cette sève divine qu'il a fait descendre jusqu'au plus intime de vos âmes ! Rappelez-vous que Dieu a le droit d'exiger chaque jour que vous lui montriez des fruits de courage, de patience, de soumission, et l'accomplissement fidèle des préceptes de l'Évangile. — Mesdames, si le Seigneur venait en cet instant parcourir cette enceinte, s'il venait vous interroger les unes après les autres afin de trouver ses fruits dans vos âmes, s'il voulait voir en vous les principes de sa grâce fécondés, lui présenteriez-vous beaucoup plus que des feuilles, plus que des apparences, peut-être enrichies de ces riens qui brillent au dehors ? Et après ?... Et l'accomplissement de vos devoirs, et le dévouement à la volonté divine ? et l'amour de Notre-Seigneur qui vous dit de marcher sur ses pas, d'imiter ses vertus, son humilité, son zèle ? Hélas ! je crains qu'il ne trouvât pas beaucoup de fruits. Et si le jugement était prononcé à l'heure même, si la sentence devait s'exécuter dès maintenant, où

iriez-vous ? que deviendriez-vous ? — Hélas ! combien d'existences brillent aux yeux du monde qui sont tristes aux yeux de Dieu ! — Mesdames, il y a des heures précieuses qui apportent des grâces que vous ne recevrez pas plus tard. Craignez de refuser à Dieu ce qu'il vous demande maintenant. Quoi ! ne vous sentez-vous pas assez de courage pour rejeter ces vaines et excessives parures qui, aux yeux de Dieu, ne sont rien que condamnable vanité ? Mettez dans votre vie des vertus véritables et solides, la patience, l'indulgence, l'humilité ; déposez toute amertume et toute aigreur ; recevez au dedans de vos cœurs le rayon de charité que Dieu a mis pour vous dans son Évangile. Faites ces efforts bénis ; qu'on sente que vous êtes les enfants de votre Père qui est au ciel, de votre mère la sainte Église. Qu'on le sente et qu'on le voie ! Je ne prétends pas vous prédire une vie parfaite, exempte de tentations et de fautes ; mais si vous savez bien comprendre la grâce de Dieu, si vous savez recevoir celle qui est la meilleure, celle qui assure le pardon, la grâce de ne jamais vous décourager, après des années trop nombreuses peut-être passées à faire attendre le Seigneur, le jour de la fécondité spi-

rituelle viendra, et votre âme se couvrira de fruits divins.

Vous entendez ces paroles, Mesdames ; il me semble que je contemple le Seigneur passant auprès de son figuier ; quelque chose en lui attirait ses regards : c'était un bel arbre, ses feuilles étaient verdoyantes.... Approchons-nous pour recevoir la douce influence du regard du Sauveur, de ce regard ami qui cherche en nous des fruits de sainteté. Il regarde votre âme ; il la contemple à cette heure du fond du tabernacle, et au lieu d'une parole sévère, il lui dit : O pauvre âme ! vous n'avez donc pas de fruits ? J'attendrai encore ; cultivez, cherchez, espérez, j'attendrai encore ; mais je viendrai à mon heure, et enfin je veux trouver des fruits en vous !

L'Évangile ne nous dit pas si le maître est revenu, si le figuier était encore stérile, et si le père de famille a maudit cet arbre pour le jeter au feu ; cela pourrait être. La mort ne vient-elle pas quand on l'attend le moins ? y a-t-il beaucoup de morts prévues ? Elle arrive, cette heure dernière, ainsi que le dit l'Évangile, « comme un voleur, » quand on y pense, quand on l'attend le moins. Quelle conclusion en tirer, sinon qu'il

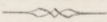
faut que vous soyez toujours prêtes, parce que le Seigneur viendra au moment où vous ne l'attendez pas.

— Permettez-moi de revenir encore à la parabole de l'Évangile. La comparaison du père de famille qui cultive son champ, nous indique qu'il y a une culture assidue à faire dans notre âme ; le laboureur ne néglige pas la terre qu'il doit féconder. Voyez ! y a-t-il rien de plus soigné que les champs de cette terre ? A peine une herbe nuisible paraît-elle, qu'aussitôt on l'arrache, on ne laisse que la plante destinée à la moisson. Voyez la vigne ! comme on l'entoure, comme on la soutient, comme on la cultive, comme on remue la terre autour d'elle ! Tout cela pour en tirer l'aliment et le rafraîchissement nécessaires de chaque jour. En est-il de même de votre âme, de votre cœur, des desseins de Dieu au dedans de vous, de votre vie chrétienne enfin, qui doit être cultivée selon l'esprit de l'Évangile ? Vraiment, quand nous comparons la culture spirituelle à celle des champs et des vignes terrestres, quelles négligences nous y découvrons ! que de ronces ! que de mauvaises herbes ! que de plantes parasites ! Et vous voulez que ce spectacle réjouisse les

yeux du Seigneur? Mesdames, si nous avons le sentiment et la conscience de notre propre dignité, si nous savions où nous allons, à quelles conditions nous devons arriver au but, si nous savions au prix de quels efforts nous devons emporter le ciel, nous voudrions posséder toutes les vertus, celles surtout que Dieu nous propose spécialement, qui conviennent le mieux à notre caractère, et que la grâce divine nous indique. Nous nous armerions du dernier courage, nous veillerions et le jour et la nuit, nous voudrions montrer aux yeux du Seigneur les fruits divins de ses grâces fécondées.

— Eh bien! Mesdames, Dieu vous attend, il veut que vous espériez tout de sa bonté, mais vous aussi faites quelque chose. Oubliez le passé, c'est un mot précieux de saint Paul : « Ce qui est en arrière, oubliez-le; » Dieu s'en charge, il en effacera jusqu'au souvenir : bannissez-le vous-mêmes; et pour le moment présent, le seul qui vous appartienne, jetez-vous en avant, dit saint Paul, étendez-vous comme le coureur dans l'arène pour arriver au but. Heureuse l'âme qui s'élance courageusement à la recherche des fruits spirituels et des vertus divines!

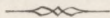
Mesdames, cette disposition est la vôtre, et j'en bénis mon Dieu ! mais ne vous découragez pas ! votre âme est généreuse, ne balancez plus ! n'allez plus prêter l'oreille aux sophismes de l'ennemi qui met partout mille obstacles et mille vains raisonnements à la traverse. Dieu veut vous faire tout surmonter ; allez toujours en avant ! Lui-même vous attend au but avec le trésor des récompenses éternelles.



QUINZIÈME ENTRETEN

(SEPTIÈME DE LA RETRAITE.)

Les exemples de Jésus-Christ.



Nous avons peu de temps, Mesdames, pour nous occuper directement de notre divin Sauveur ; il ne faut pas cependant nous séparer sans avoir parlé de sa vie et entrevu les merveilles de son amour pour nous.

Jésus est venu pour nous instruire et pour nous sauver, et il nous a prodigué toutes les preuves du plus ardent amour : il demande le nôtre en retour, et il nous le demande pour notre bonheur et notre consolation véritables. L'exemple du Sauveur, l'imitation de ses vertus, nous sont chers ; cependant, il arrive que, dans l'intention même de se rapprocher de lui, de suivre ses exemples, de pratiquer ses leçons, l'âme n'est pas à l'aise ; qu'elle se trouble, qu'elle s'inquiète, qu'il semble lui manquer quelque chose, un ap-

pui, un aide, une lumière plus sûre, une volonté plus forte.

Pour vous aider, Mesdames, à rétablir en vous cet ordre divin et cette paix intérieure qui ont leur source dans la conformité de la vie avec celle de Notre-Seigneur, je vais essayer de méditer avec vous son admirable histoire ; puis nous lui comparerons la nôtre, et dans la sincérité de nos désirs, nous tâcherons de conformer notre faiblesse à ses perfections divines.

Qu'est-ce donc que Notre-Seigneur est venu montrer à la terre ? Je vous en prie, recueillez vos souvenirs. Vous croyez d'une foi certaine et vive qu'il est votre Dieu, qu'il s'est fait homme, et que, dans son humanité sacrée, il a pratiqué toutes les vertus, donné l'exemple de toutes les perfections. Vous croyez qu'il est venu pour être votre modèle, que sa vie et ses paroles doivent être votre règle ; vous acceptez pleinement cette déclaration qu'il a faite : Je suis la voie, la vérité, la vie. Eh bien ! Mesdames, qu'est-ce qui nous apparaît d'abord en Jésus ? Il faut bien le dire, c'est la pauvreté la plus entière. Jésus-Christ a choisi l'état de pauvre ; il est né pauvre, il a travaillé comme un pauvre, il a vécu comme

un pauvre. Lui qui dispense les trésors, il n'avait pas, disait-il, où reposer sa tête, pas même un toit hospitalier pour abriter sa naissance et ses premiers jours. Dans l'exil d'Égypte, dans la boutique du charpentier à Nazareth, vous ne voyez aucun de ces biens de la fortune qui prouvent l'abondance, rien qui pût l'environner de ces jouissances, de ces aises de la vie qui sont pour nous comme des nécessités. Il allait porter l'ouvrage de son père, et nous pouvons supposer avec les saints et les docteurs qu'il tendait la main pour recevoir son salaire. Quand il commença sa vie publique, il faisait des miracles et multipliait les prodiges pour guérir les infirmités humaines; mais il n'est pas écrit qu'il ait fait un seul miracle pour subvenir à ses besoins. Il dépendait donc de la charité des autres. Je le dis ici avec une grande consolation, c'étaient de saintes femmes qui le nourrissaient. Vous avez gardé cet héritage, Mesdames, soyez-en bénies! c'est une couronne qui vous appartient, et vous savez noblement la porter. Vous aimez à nourrir les pauvres de Jésus-Christ, à soutenir les œuvres de la charité. Vous êtes les filles et les sœurs de ces saintes femmes qui pourvoyaient aux be-

soins du Sauveur, qui lui donnaient le pain de chaque jour, qui ne l'ont pas abandonné au Calvaire, quand tous, hélas ! l'avaient délaissé.

— Quand on y réfléchit, Mesdames, on sent que l'idée d'un Sauveur riche, puissant, élevé devant le monde au centre du luxe et des honneurs, eût soulevé en nous d'invincibles répugnances. Aussi, que Jésus est loin de cette profane élévation ! Nous avons à adorer et à chérir en lui un Sauveur pauvre, indigent, manquant de tout sur la terre, tandis qu'il nous dispense tous les biens. Voilà sa vie, voilà son choix. Choix divin ! Et quand sur la montagne il prononce cet admirable sermon qui s'ouvre par les béatitudes, que dit-il d'abord ? Heureux les pauvres ! heureux les pauvres d'esprit ! Quel est en effet, Mesdames, le véritable esprit chrétien, celui qui a distingué l'Église et qui se retrouve en elle en tous les temps, sinon cet esprit de détachement, cette pauvreté spirituelle qui peut se pratiquer au milieu même des richesses et jusqu'au sein de l'opulence ? Par sa parole toujours paternelle et douce, mais forte aussi, comme Jésus-Christ avertit les riches ! Ah ! s'écrie-t-il, qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le

royaume des cieux ! Et il rapprochait cette parole de celle qu'il avait dite : Heureux les pauvres ! — Il a même été plus loin, et il y a dans l'Évangile un mot d'anathème terrible prononcé contre les mauvais riches.

De cela, que devons-nous conclure, Mesdames ? Quand je contemple mon Sauveur, pauvre et dénué, quand j'entends dans sa bouche l'éloge de la pauvreté, je ne devrais pas rigoureusement en tirer la conséquence qu'il faille que tous abandonnent les biens de la terre et renoncent aux richesses qu'ils possèdent par les droits les plus légitimes ; non, car l'ordre de la Providence, sa volonté pour le bien des nations, c'est qu'il y ait des riches. Comment donc nous rapprocher du divin Sauveur ? — Ce ne sera pas pour vous, Mesdames, que se fera entendre la voix des conseils évangéliques, soit ; mais du moins vous pouvez peut-être déjà comprendre avec quelle joie certaines âmes, éprises des leçons et des exemples de leur divin Maître, quittent le monde, renoncent à tout pour s'ensevelir dans un cloître, n'ayant plus rien, ne possédant plus rien, ne prétendant plus à rien ici-bas, ne désirant plus d'autre trésor, d'autre bien,

d'autre amour, que le cœur même de Jésus !

Pour vous, Mesdames, vous pouvez avoir autant et peut-être plus de mérite encore, lorsque, détachant votre cœur des biens que vous avez reçus, ne tenant plus à la terre, mais appuyées seulement sur le Seigneur, usant des choses de ce monde comme n'en usant pas, modérant, réglant votre usage des richesses, ne donnant rien à la frivolité, à l'excès du luxe, à l'amour des vaines jouissances, retranchant les superfluités, tout en restant dans les convenances de votre position, vous cédez comme à un devoir aux exigences qui vous entourent ; mais qu'en même temps vous réglez votre pensée, vous retirez votre cœur de toutes ces choses, pour l'appliquer uniquement aux biens de la grâce et aux espérances du ciel. C'est la prière, c'est l'esprit de foi, qui vous donneront ce détachement, cette pauvreté spirituelle. Il y a dans le monde de ces femmes qui, après avoir beaucoup trop sacrifié à l'amour du luxe, au goût des dépenses prodigues, et des folles superfluités, ont senti un jour cette impression de la grâce, ont découvert ce trésor de la pauvreté spirituelle ; et aujourd'hui, sans que rien soit affecté dans leur conduite, sans

que personne puisse les blâmer en aucune manière, elles savent mesurer, proportionner l'usage des biens terrestres à l'esprit de l'Évangile. Leur conscience souffrirait s'il y avait dans leurs dépenses quelque chose que l'amour de Jésus-Christ ne pût justifier.

Prenez donc bien garde, Mesdames; et dans vos résolutions en présence de Notre-Seigneur pauvre, rappelez-vous la sévère parole qu'il adresse aux riches : « Malheur à vous, riches, qui avez vos consolations en ce monde ! » Réglez bien vos dépenses ; que vos toilettes n'aient rien d'exagéré. Pourquoi vous surcharger d'ornements superflus ? en valez-vous davantage ? est-ce que Dieu vous en estime plus ? est-ce que la part du pauvre n'est pas quelquefois perdue dans vos frivolités ? Quand vous obéissez à tous vos caprices, quand vous vous jetez sur tout ce qui vous plaît sans savoir rien vous refuser, combien de fois faites-vous arriver la gêne jusqu'à vos maisons ! Croyez-vous vous approcher ainsi de votre Sauveur et de la pauvreté qu'il a tant aimée ? Non, certes ! Sachez donc le prix d'une sage modération dans l'usage de la richesse, et la joie de conscience que l'on trouve à se priver

de certaines choses tout à fait superflues, vraiment frivoles, qui ne se justifient à aucun titre que par l'entraînement d'une véritable folie. Dieu vous donna les biens de la terre, mais non pour en abuser et les jeter au vent.

Si au contraire, Mesdames, vous êtes dans une position où la gêne vous soit continuellement imposée, si la Providence vous a mises dans un rang secondaire et inférieur sous le rapport de la fortune, de l'éclat et des jouissances, ne vous plaignez pas : ah ! n'ayez pas d'envie ! mais mettez-vous à genoux devant la croix, et contemplant votre Sauveur, parcourant en esprit les lieux qu'il habita, ô âme chrétienne, dépossédée des dons de la fortune, réjouissez-vous ! votre salut est bien plus facile, vous avez bien moins d'obstacles à vaincre, vous n'êtes pas entourée de luxe, vous n'avez pas cette fascination de la richesse qui empêcherait la lumière du ciel d'arriver à vous aussi pleine et aussi pure. Non, en vérité, ne vous plaignez pas ! Soumettez-vous, acceptez la position que vous avez reçue, ne murmurez pas, car vous avez avec vous le trésor que le Seigneur lui-même a préféré à tous et qu'il a choisi !

Toutes, Mesdames, pour vous rapprocher de cet esprit de pauvreté et de détachement, qui est l'esprit même de Notre-Seigneur et le principe fondamental de l'Évangile, aimez beaucoup l'aumône et les œuvres de charité. A cet égard, on peut se faire d'étranges illusions ! Je connais votre générosité, je sais qu'elle ne se lasse jamais, comme on ne se lasse jamais de la solliciter. Mais croyez-vous donner ce que vous pouvez vraiment donner ? Tout ce que vous êtes libres de verser dans le sein des pauvres, le donnez-vous ? aimez-vous la charité ? votre cœur est-il tout à l'aumône ? Ces œuvres de la charité chrétienne, si intelligentes et si multipliées, ne vivent que par votre secours ; l'aumône est la vraie mission du riche ; vous donnez beaucoup, mais donnez-vous assez ? Le riche est sur la terre pour donner, comme le médecin pour guérir, le prêtre pour prêcher. Cela est si vrai, qu'au jugement dernier la raison de votre salut sera l'aumône. Vous en accroîtrez donc encore la mesure, si cela est possible, Mesdames ; vous tâcherez, autant qu'il peut dépendre de vous, de prévoir tous les ans la part du pauvre ; et vous ne craindrez pas de vous imposer pour lui quelque

privation, de retrancher pour lui quelque chose à vos dépenses, de lui sacrifier quelqu'une de ces superfluités qui, assurément, lui appartiennent.

Voilà pour la pauvreté. — Mais si je veux compléter la devise de Jésus-Christ, si je veux me pénétrer de son esprit, si je veux connaître l'âme de la vie chrétienne, il faut aussi que je contemple ce divin Sauveur dans quelques autres de ses attributs. Qu'a-t-il donc été ? Il a été l'homme le plus méprisé, le plus accablé d'opprobres et d'ignominies. Il l'a voulu, il l'a choisi, il l'a aimé. Il a embrassé les mépris et les opprobres, comme les hommes courent après les honneurs. On voulait le faire roi, il fuyait au désert ; et plus tard, buvant le calice jusqu'à la lie, il semblait en quelque sorte multiplier tous les moyens de recevoir l'outrage et l'humiliation. Lui, le plus juste et le plus innocent des hommes, il a voulu la confusion, l'ignominie, non - seulement l'obscurité, mais tout ce qu'il peut y avoir de plus dégradant : les injures, les blasphèmes, les imprécations. Contemplez-le dans sa Passion : voyez comme il reçoit les crachats, les soufflets, comme il est bafoué, foulé aux pieds, flagellé ! Le voilà ! Et nous qui sommes ses disciples, ses enfants,

nous qui portons son nom, comment l'imiterons-nous dans cet amour des mépris du monde? Mesdames, sans doute il ne s'agit pas pour vous d'aller à la recherche des outrages. Il s'est pu rencontrer des saints auxquels Dieu donnait cette soif insatiable des humiliations, mais dans la vie chrétienne ordinaire il n'en est pas ainsi. Cependant Dieu, dans sa providence attentive, nous ménage presque chaque jour un exercice contre la vanité, contre l'amour-propre, contre l'orgueil qui est indélébile en nous. Oui, ô mon Dieu! grâce à votre bonté et à votre tendresse, il y aura toujours des occasions pour nous de souffrir à cet égard. Ce sera une parole injuste, un manque d'égards, un mécompte, une déception. — Mais alors que faisons-nous, Mesdames? Nous nous révoltons, nous sentons en nous le bouillonnement de l'orgueil qui s'enfle, qui s'exalte, qui ne veut rencontrer partout qu'une humble soumission et ne recevoir que des éloges flatteurs. Oh! que nous sommes loin de la vie de Jésus-Christ! Quand, au jeune âge, on se nourrit du besoin de plaire, de tout ce qui peut flatter l'amour-propre et enivrer la vanité, comme on est loin du Sauveur méprisé, humilié! — Il faut que

rien ne vous froisse, que rien ne vous blesse ; vous ne sauriez supporter, je ne dis pas un mépris, mais le moindre manque d'égards. Et qui êtes-vous donc ? et qu'a fait Jésus votre modèle ? qu'a-t-il choisi ? La pauvreté, les humiliations. C'était pour expier votre orgueil, votre amour-propre, et pour vous donner un grand exemple. Qu'a-t-il constamment prêché ? qu'a-t-il enseigné ? Toujours l'humilité, c'est-à-dire l'amour de Dieu jusqu'au sacrifice et jusqu'au mépris de soi-même. Hélas ! ce sentiment du mépris de soi ne devrait pas être si difficile. Dieu y a pourvu : nous avons abondamment au dedans de nous-mêmes de quoi nous mépriser, et si notre vie était à découvert, si nous étions connus tels que nous sommes ou que nous avons été, ah ! comme tous nos dehors brillants imposeraient mal le respect ! Quand on voit de si tristes choses en soi, au moins faut-il s'humilier devant Dieu, si l'on ne sait pas le faire devant les hommes.

Mesdames, ne prétendons plus à tant de déférences, à tant d'égards ; car au fond cela est injuste. Cependant le monde est rempli de vanités blessées et de froissements ; et l'on n'entend par-

tout que le ton de l'aigreur. On déchire ceux qui ont pu déplaire, on se brouille, on se hait; et quelquefois on vient ensuite communier ensemble... Triste chose !

Je vous en conjure, Mesdames, à cette heure où vous allez vous prosterner aux pieds de Notre-Seigneur humilié, déchiré, accablé d'outrages pour vous, déposez toute amertume; pardonnez comme Dieu vous pardonne, et qu'au sortir de ce sanctuaire il n'y ait pas un seul froissement qui demeure entre vous. Laissez la vanité, l'amour-propre, les exigences, les susceptibilités, les divisions; laissez cela, laissez tout cela; que tout cela disparaisse ! Et comment ? En priant pour vous unir au cœur de Jésus-Christ, doux et humble. Ah ! comme il a senti que vous aviez besoin de son exemple pour combattre cette impression sans cesse renaissante de la vanité et de l'orgueil ! Sachez donc être humbles avec Jésus, vous du moins, femmes chrétiennes et pieuses !

Avec la pauvreté et l'amour du mépris, qu'y avait-il encore dans notre divin Maître ? Il y avait la douleur et la souffrance de son âme, et l'amertume profonde de son cœur. Ce que nous redoutons le plus au monde est ce qu'il a choisi.

Et à la fin de sa carrière, non content de ses veilles, de ses jeûnes, de ses travaux, de ses humiliations, de cette image de la croix qu'il avait portée, qu'il avait implantée dans son cœur depuis sa naissance, il a voulu combler la mesure, faire surabonder tous les supplices, subir toutes les répugnances et les angoisses les plus affreuses, recevoir les étreintes de l'agonie la plus terrible, tout cela, vous le savez bien, librement, volontairement, par amour pour nous. Voilà le modèle ! Mais nous, quels sont nos sentiments à l'égard des peines, des épreuves, des souffrances morales, des maladies, des infirmités ? que de plaintes ! que d'inutiles révoltes ! Cependant chaque jour les crée ou les renouvelle ; nous aurons beau faire, il y aura toujours ici-bas les contradictions, la croix, la souffrance ; chaque matin, en nous levant, nous aurons beau aspirer au bien-être, vouloir trouver le repos et le bonheur, nous ne les rencontrerons jamais sur la terre, et Dieu en soit béni !

.... Eh bien ! Mesdames, consentez donc à souffrir. Je vous ne dis pas que vous soyez obligées d'entrer dans cet héroïque désir des saints qui aspiraient aux douleurs et aux souffrances

comme aux rafraîchissements les plus doux, mais contemplez notre divin Sauveur, écoutez-le dire : « Comme je souffre ! dans quel état de contrainte je suis, jusqu'à ce que ce baptême de sang soit accompli ! » Par cette admirable disposition de son cœur, par ce désir ardent qu'il avait de subir son sacrifice, le divin Sauveur ne trouvait, ce semble, de soulagement et de repos que dans la douleur. C'est dans les tortures qu'il respirait. Il souffrait, il pleurait, il gémissait ; mais tout en se plaignant, tout en suppliant son Père d'éloigner ce calice, cependant il se réjouissait de souffrir.

Mesdames, voilà le mystère de la croix. Dans la vie chrétienne, dans cette vie que vous êtes décidées à mener, je vous adjure de penser que Jésus-Christ a embrassé librement pour nous la souffrance et la douleur, qu'il les a aimées jusqu'à l'excès pour expier votre vanité, votre délicatesse, votre mollesse, votre amour des plaisirs. Toute la vie on se précipite pour saisir les jouissances, pour savourer toutes les affections du cœur, pour suivre la pente de tous les désirs.... Mais le sacrifice, la mortification, la douleur, la souffrance, mais rester dans l'ordre que Dieu a

sanctionné, on ne sait ce que c'est. Alors comme la terre, quoi qu'on fasse ne rassasie pas nos désirs, l'âme s'agite, elle se débat; l'imagination s'exalte, le cœur s'inquiète; Dieu, quels orages! quelles tempêtes! Mais, ô âme! où allez-vous donc? que cherchez-vous? Espérez-vous arriver ici-bas à la mesure pleine de la jouissance? Accumulez tout ce que vous pourrez, allez, allez, ne respirez que pour éprouver des satisfactions, ne vivez que pour la réalisation de vos désirs: malgré tout vous souffrirez en ce monde, et dans l'autre, Dieu vous frappera de sa main!

Mais vous, Mesdames, qui voulez vous rapprocher de la vie de votre Sauveur, vous qui chérissiez son cœur, qui avez l'intelligence de ses mystères, efforcez-vous d'accepter vos peines avec patience, soyez douces en face des douleurs. Je ne vous dis pas de les aimer, de vous en réjouir... Et encore n'est-il pas vrai que, dans la prière, dans la communion, bien qu'au sein du malheur et quand vous en ressentiez les étreintes les plus vives, n'est-il pas vrai que vous avez connu d'étonnantes joies, parce que vous étiez en union avec le Sauveur, parce que vous portiez votre croix avec lui? Ah! voilà les vraies satis-

factions dans la vie pieuse et fidèle ! On possède alors la paix, on en jouit parce qu'on est dans l'ordre, dans la voie où l'on doit être ; parce qu'on s'éloigne et qu'on s'affranchit de ces tristes chaînes qui nous entravent et nous attachent sans cesse à la terre, au luxe, au plaisir, à la vanité, à tout ce qui nous fascine et nous trouble. — Je vous ai parlé de l'esprit vrai de Notre-Seigneur ; sans doute il impose des sacrifices, mais vous êtes bien dignes de les offrir. Me demandez-vous, Mesdames, comment vous pouvez faire entrer dans vos âmes cette sainte disposition ? Je vous répondrai ce que j'ai dit tant de fois en commençant : Priez ! changez tous vos efforts en prières, fortifiez votre vigilance de chaque jour et de chaque heure par la prière ; rapprochez-vous de votre Sauveur, traînez-vous vers lui à tous les instants pour le prier, le conjurer, le supplier de vous secourir.

Ah ! quand le spectacle d'une âme vraiment pauvre, humble et patiente vous est donné, quand nous pouvons descendre dans une âme que l'esprit vrai du Seigneur a remplie, quelle édification ! quelle beauté ! quelle paix ! quel bonheur ! comme on s'y repose ! c'est une habi-

tation bénie, c'est un lieu enchanté, rien n'est comparable sur cette terre à la beauté d'une âme ainsi rapprochée du Sauveur ! Pour ces âmes qui se nourrissent de son esprit, qui s'approchent souvent de son banquet, qui chaque jour n'aspirent qu'à lui donner de nouvelles preuves de leur amour, toutes les choses que je viens de vous dire ne sont pas des théories ou des rêves : ce sont de vivantes réalités ; réalités saintes que toutes, Mesdames, vous pouvez faire entrer dans votre vie, et dont les exemples qui vous entourent peuvent vous retracer le solide bonheur !

Priez donc, priez jusqu'à ce que vous soyez avec Jésus-Christ ; priez Marie de vous ranger sous l'étendard de son Fils. Jamais prière ne fut plus agréable ; jamais heure ne fut plus bénie que celle du triomphe que l'on remporte sur soi-même : c'est un triomphe sur la terre, et c'en est encore un dans le ciel !

SEIZIÈME ENTRETEN

(HUITIÈME DE LA RETRAITE.)

L'avancement spirituel.

Mesdames, nous touchons au terme de la retraite ; la grâce de Dieu est dans vos cœurs, elle les pénètre, et, j'en suis sûr, vous passerez la fin de cette journée dans la paix. Laissez de côté le trouble, l'inquiétude ; recueillez vos forces, tâchez de conserver votre cœur dans ce qu'il a de meilleur pour le tourner vers Dieu. Vous êtes à la veille d'une communion qui doit être plus fervente encore que les autres et à laquelle de plus grandes grâces seront attachées. Aussi faut-il, demain encore, ne pas sortir de la retraite, et rester paisibles avec Dieu, loin de la dissipation du monde.

Pour dernière instruction, et à la veille de terminer nos Exercices, que vous dirai-je ? Je voudrais tâcher d'établir et pour vous et pour moi

les dispositions où l'on doit se trouver envers Dieu à la fin d'une retraite. Les vôtres sont bonnes, je n'en doute pas, et cependant il peut y avoir bien des nuances entre vous, quoique toutes vous ayez des forces à demander, un accroissement de lumières à obtenir, de meilleures résolutions à prendre.

Eh bien ! Mesdames, faisons une classification ; établissons trois classes d'âmes et comme trois catégories de dispositions spirituelles.

Je commence par vous dire que la première n'est point ici, et cependant je dois en parler. Il y a un état d'âme compatible jusqu'à un certain point avec le désir de la sanctification et du salut, qui consiste à hésiter, à balancer sur les moyens, et à ne pas les prendre, parce qu'on n'a pas le courage de se faire violence et de remporter sur soi la victoire. On voudrait, mais on ne veut pas. On sent que l'on doit obéir à Dieu, suivre l'inspiration de la grâce, mais les mains tombent, le cœur s'arrête et l'on reste où l'on était. On ne prend pas de résolution, pas de détermination généreuse. Il faudrait faire des sacrifices dans son cœur, dans sa vie, dans ses habitudes ; mais on se dit : Je ne puis pas ; alors on s'arrête et

l'on recule. Combien cet état durera-t-il pour les âmes qu'il paralyse ? jusques à quand ? Jusqu'à la mort peut-être !

Avec les délais, Mesdames, les difficultés ne diminuent pas, les obstacles ne se lèvent pas ; l'esprit ne s'éclaire pas, le cœur ne se fortifie pas et Dieu n'est pas plus content ; la vie s'attiédit, on se ralentit ; on ne marche plus, on languit, on se traîne, on tombe, et Dieu sait jusqu'où l'on peut descendre ! Ah ! il faut prier pour ces âmes, Mesdames ; il y en a qui sont bien à plaindre ! Si elles avaient pu venir comme vous à cette retraite reconquérir la vie et le mouvement qui leur manquent, nous aurions assisté sans doute à leur résurrection ! Il faut les plaindre et prier pour elles ; c'est une conversion à faire : elle n'est pas facile. — On ne veut pas parce qu'on ne prie pas ; car, Mesdames, vouloir c'est prier, combattre c'est prier, triompher c'est prier.

Mais voici un second état spirituel qui vous serait peut-être plus applicable, quoique je ne vous range pas encore dans cette deuxième catégorie qui est, ce me semble, trop imparfaite.

Il y a dans certaines vies des habitudes prises, des goûts arrêtés, une manière d'être fixée ; des

vertus qu'on ne pratique point, des défauts que l'on garde et que l'on ne combat plus. On s'est embarrassé, enlacé, dans l'esprit du monde ; on vit dans un certain éloignement des maximes vraies de l'Évangile, on n'est pas près d'imiter Notre-Seigneur ; cependant on le voudrait, et on le veut même jusqu'à un certain point. Mais voici ce qui arrive : c'est que, dans cette disposition, on calcule, on raisonne, on s'est fait une certaine mesure qu'on applique aux besoins de son âme, on est d'accord avec soi pour aller jusque-là et pas plus loin. On se dit : Mais, après tout, ceci n'est pas nécessaire ; je n'ai pas besoin de changer de vie, ce n'est pas une réforme, une transformation obligée. Je veux me sanctifier, je veux mon salut : oui ; mais changer mes habitudes ? Non. Attaquer mes goûts, surmonter mes répugnances, assujettir mes sens ? Non. Comment condamner ma vie à une vigilance continuelle, à une contrainte qui ne cessera pas ? Non ; Dieu ne l'exige pas. J'irai donc et je continuerai de vivre ainsi. — C'est-à-dire que de la fin on fait les moyens, et des moyens la fin. Au lieu de viser au but comme au but, au lieu de viser à Dieu comme à Dieu, au lieu de prendre pour règle, pour direction, pour

guides de sa conduite les préceptes de l'Évangile, la volonté de Dieu, ce que la conscience a montré être véritablement nécessaire pour régler et réformer le caractère, pour établir l'âme dans la voie véritable qui conduit au salut, au lieu de viser à ce principal, à cet un nécessaire, on n'a qu'un but, qu'un principe de vie : c'est de garder ses habitudes, ses goûts, sa vie oisive et futile, ses rapports mondains, ses vanités, ses relations, ses désordres peut-être ! c'est de ne rien régler, de ne rien renouveler, de ne rien réformer dans sa vie, parce qu'on veut s'établir comme dans un état mitoyen, comme dans un intermédiaire entre Dieu et le monde.

Où est le malheur de cette disposition spirituelle, qui n'est pas absolument la répulsion du salut, mais une disposition évidemment fort imparfaite, dangereuse, tiède et nonchalante ? Le voici. Voici le principe du mal dans cet état ; c'est que tout combat intérieur contre soi-même a cessé, c'est que la prière même est lâche, indigne d'être exaucée, pleine de trahison contre Dieu. Et comment cela ? Ah ! Mesdames, c'est qu'il en coûte pour être dans le vrai, dans l'ordre, dans la paix ; c'est qu'il faut se combattre,

se travailler soi-même. L'œuvre est assez belle et la terre de notre âme doit produire d'assez beaux fruits ! — Il faudrait vouloir, et surtout il faudrait prier dans un sens opposé à ses habitudes, à son orgueil, à son impatience, à sa hauteur, à sa dureté, à ses répugnances, à sa légèreté, à sa mollesse. Il faudrait prier d'une manière radicalement opposée à ces déplorables tendances. Il faudrait dire : « Mon Dieu, je veux prier contre mes répugnances, contre mes goûts ; ce n'est pas à eux que je veux m'accommoder, c'est à vous seul. » — Le secret de ce triste état, c'est, je le répète, qu'on ne crie pas assez contre soi-même, c'est-à-dire pour se connaître et se réformer courageusement.

Cette disposition est donc encore mauvaise ; mais en voici une qui me semble vraiment être la vôtre, Mesdames, et je le dis avec bonheur.

— Un malade veut guérir ; on lui dit : « Il faut vous couper la jambe. — Eh bien ! coupez la jambe. — Il faut couper le bras. — Coupez le bras. — Il faut arracher l'œil. — Arrachez l'œil. — Mais il faut souffrir ! — Je souffrirai ; puisque Dieu le veut, je le veux. » — Ce n'est pas comme cet autre malade qui disait : — « Je veux guérir.

— Si vous voulez guérir, il faut vous couper le bras. — Je m'y oppose. — Eh bien ! je ne vous toucherai pas, mais alors vous ne guérirez pas et vous allez mourir. — Non, je veux vivre. »

— Mesdames, il ne faut pas vous couper le bras, mais il s'agit de retrancher quelque chose de vos goûts et de vos désirs. Est-ce donc si impossible ? qu'est-ce que Dieu vous demande ? Ce ne sont pas des choses extraordinaires. C'est de ne plus vivre selon les seuls attraits de la nature et des impulsions sensibles ; c'est de prendre les lumières de la foi pour guides de votre vie : voilà le secret de sa véritable doctrine. Dieu demande que vous y conformiez vos habitudes, vos goûts, votre manière d'être, vos relations, vos conversations. Vous ne réussirez pas d'abord ; il faudra chercher, combattre, ajouter, retrancher. Vous recommencerez sans cesse, mais enfin, comment arriverez-vous ? En priant, et en priant avec courage dans un sens opposé à votre nature, à vos défauts, aux principes de vos fautes, à ce qui est opposé en vous à l'esprit de l'Évangile et à la grâce de Dieu.

— Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! J'ai vu ce qui me manque, je connais mon caractère,

mes défauts, j'ai sondé les plaies de mon cœur et les besoins de mon âme. Il y a beaucoup à faire, de grandes ruines à relever : eh bien ! je le veux, je le ferai ; mais je ne le puis pas seule, Seigneur ! Demain, après-demain, je retrouverai en moi les mêmes goûts, les mêmes frivolités qui m'emportent ; les mêmes occasions, le même aveuglement, qui m'enveloppent ; mais je prierai mieux, avec plus de force et de confiance, et quel que soit l'obstacle, si élevée que soit la barrière, si révoltée que soit la nature, je prierai jusqu'à ce que la barrière tombe, jusqu'à ce que l'obstacle soit vaincu, jusqu'à ce que la nature soit soumise.

Voilà la bonne prière ! voilà la détermination généreuse ! Je ne vous demande pas de dire : Je serai sainte, je pratiquerai toutes les vertus, je serai humble, patiente, pieuse, dévouée, je servirai le Seigneur : je ne vous dis pas de répéter ces paroles, mais je vous dis de prier ! Ne vous représentez pas à vous-mêmes les difficultés, priez seulement avec un sentiment profond de votre faiblesse et de votre incapacité. Priez en disant à Dieu : « Je ne sais pas, je ne puis pas, je ne sais pas vouloir ; mais je vous prie pour vouloir,

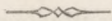
pour pouvoir, pour savoir, pour agir, pour penser, pour connaître, pour saisir la grâce elle-même et m'unir à cette grâce victorieuse ! »

Mesdames, vous ne savez donc pas prier contre vos goûts ? Vous ne savez donc pas le mérite de cette prière opposée aux sentiments de la nature ? Pensez-vous que le Sauveur ne puisse pas remporter la victoire dans vos cœurs ? Croyez-vous que, dans des dispositions analogues aux vôtres, plus dangereuses que les vôtres, après des fautes bien plus grandes que les vôtres, il n'y ait pas eu souvent de ces retours de la grâce divine, qui tout à coup ont fait un vase d'élection de ce qui était un vase de perdition ?

Oui, et ces exemples ne sont pas rares ; oui, il y a de ces âmes perdues, dont Dieu a tiré une gloire nouvelle, plus belle et plus pure ! Qu'est-il alors arrivé ? que s'est-il passé ? quelle est cette révolution étrange ? Un jour la grâce est descendue dans une âme ; peut-être était-ce dans le cours des exercices d'une retraite ; la grâce s'emparant de cette âme, y a détruit tout l'édifice du mensonge et des illusions ; les murailles se sont écroulées, l'âme a considéré le désert où elle avait vécu, le vide des bonnes œuvres, le malheur qui

avait sillonné son existence; elle a prié avec confiance, elle s'est tournée vers Dieu, elle lui a demandé ce qui était impossible, elle a voulu ce qu'elle ne pouvait pas faire, elle l'a espéré, elle l'a osé : elle l'a fait !

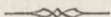
Entrons, Mesdames, dans les sentiments de cette générosité qui ne refuse rien et par cela même qui reçoit tout. Que ce soit là votre résolution dernière, de ne jamais rien refuser au Seigneur. Ne raisonnez pas, ne calculez pas, n'analysez pas ; mais priez ! Quoiqu'il puisse se rencontrer sous vos pas bien des difficultés, priez, sollicitez, importunez le Seigneur. Ce soir, Mesdames, que votre dernière prière, votre dernier mot adressé au cœur de Jésus, par Marie immaculée, soit l'élan de cette instante supplication : « Seigneur, donnez-moi de faire ce qui me coûte le plus et ce que vous aimez le mieux ! »



DIX-SEPTIÈME ENTRETEN

(POUR LA CLÔTURE DE LA RETRAITE.)

Persévérer dans la prière.



Nous commençons, Mesdames, notre pieuse retraite, en nous rappelant combien il est nécessaire de solliciter instamment la grâce de Dieu, et nous avons reconnu que les exercices de la retraite qui joignent la réflexion à la prière, sont le meilleur moyen pour obtenir la bénédiction du ciel.

Je cherchais, Mesdames, ce que je pouvais vous dire en terminant pour confirmer vos saintes impressions, et véritablement j'ai toujours trouvé la même chose; j'ai encore besoin de vous parler de la prière, de vous presser plus fortement que jamais d'y attacher votre cœur et d'en faire l'habitude continuelle de votre vie. A la veille du mois de Marie, auquel nous nous préparons tous, et vous surtout, ses enfants privilé-

giées, vous comprendrez que la prière puissante, la prière douce, celle à laquelle nous devons nous attacher de préférence, c'est celle qui passe par le cœur immaculé de Marie. Eh bien ! sous ses auspices, sous les auspices de saint Joseph, dont nous célébrons le patronage, je vous dirai, aujourd'hui encore, qu'il faut que vous trouviez dans la prière votre refuge, l'exercice de votre vertu, votre secours pour la lutte et le combat.

Votre refuge ; car, Mesdames, vous avez encore besoin d'un refuge : vos peines et vos épreuves ne sont pas finies. — L'exercice de votre vertu, parce que Dieu a placé dans la prière sa meilleure pratique. — Enfin le secours pour le combat et la lutte, parce qu'il y aura toujours des obstacles à vaincre, des ennemis à combattre et à surmonter.

Une dernière fois, ô Marie ! assistez-nous, enseignez-nous à aimer la prière, à y puiser la force et la vie !

Eh bien ! oui, il nous faut prier, car nous sommes comme la pauvre barque exposée à la tempête ; et le divin Sauveur avait voulu, sous cette touchante image, nous donner une grande leçon.

Vous le savez, après ses travaux évangéliques, il se retirait sur la montagne pour y passer la nuit et y prier seul. Cependant il ordonne à ses disciples d'aller de l'autre côté de la mer, et ils s'embarquent dans la nacelle. Le vent souffle, les flots s'irritent, et ces pauvres disciples, qui n'étaient pas encore armés du courage qu'inspire l'Esprit, commencent à trembler. Cependant le divin Sauveur veillait sur eux avec tendresse. Comme leur inquiétude croissait, il s'approche et leur adresse ces paroles : « N'ayez pas peur, c'est moi. » Ils sont d'abord troublés, ils le prennent pour un fantôme, mais il leur répète : « Ne soyez pas inquiets, c'est moi. » Alors Pierre s'élançe, et comme il n'avait pas assez de foi, il fléchit et enfonce dans les eaux. Jésus lui dit : « Pourquoi craignez-vous, homme de peu de foi ? » Il le prend par la main et entre avec lui dans la barque : aussitôt les flots s'apaisent et la tranquillité renaît.

Il en est ainsi, Mesdames, de la prière. Pauvres égarés que nous sommes sur cette mer agitée du monde, nous obtenons par la prière le secours de ce bras sauveur qui seul peut nous tirer du naufrage. — Mesdames, vous trouverez

encore dans la vie la croix et la douleur. Après les grâces et les bénédictions de ces jours passés ensemble, je voudrais bien pouvoir vous dire que vous ne rencontrerez plus les peines, les épreuves, les souffrances. Mais, hélas ! je ne puis pas, je ne dois pas vous le dire, car le Sauveur a placé sa croix dans le monde, il a voulu qu'elle y régnât, et bon gré, mal gré, vous la rencontrerez et vous la porterez toujours.

Heureux ceux qui savent la porter ! heureux ceux qui savent par la prière se réfugier dans le cœur du Sauveur et y trouver la paix ! Hélas ! où ne trouvons-nous pas la douleur ? Nous la trouvons dans les objets de nos affections les plus légitimes, dans leur perte ou dans leurs souffrances ; douleurs dans les intérêts de famille, douleurs dans l'injustice, douleurs dans les mécomptes accumulés, douleurs dans les travaux du zèle et de la vertu ! Il faut donc souffrir ! Il a été écrit que le Christ devait souffrir pour entrer dans sa gloire ; c'est donc la loi générale, et nous ne pouvons l'é luder sous aucun prétexte. Mais l'orage dût-il éclater bien fort, dussions-nous en être accablés, sachons qu'en invoquant le secours du Seigneur, en nous jetant dans le sein mater-

nel de Marie, nous trouverons un refuge certain, un asile assuré.

Heureuse l'âme qui sait changer les afflictions, les épreuves, le travail de son esprit, les recherches de son cœur en prières qui s'adressent à Dieu, par le cœur immaculé de Marie !

— Non, tout n'est pas fini ! Mesdames , vous souffrirez , vous aurez encore des peines, vous vous retrouverez les mêmes au sortir de cette retraite. Vous allez rentrer dans votre intérieur, où sans doute vous avez des motifs de rendre grâces au Seigneur, mais où, par la condition de votre passage ici-bas, vous devez rencontrer aussi la contradiction et l'épreuve. Eh bien ! j'ose vous promettre qu'en priant avec foi, en prononçant le nom de Marie, en ne lui permettant pas de quitter vos lèvres jusqu'à ce qu'il ait apaisé votre cœur, vous aurez partout d'heureux jours et d'ineffables consolations dans vos épreuves. On souffre, mais c'est la douleur du Calvaire, douleur féconde et résignée ! Jésus est l'homme des douleurs, comme Marie est la mère des douleurs : on souffre avec lui, avec elle ; on s'adresse à leurs cœurs sacrés, on invoque le divin Sauveur par sa Mère, on demande au moins la paix dans

l'épreuve. Et comment le cœur si compatissant du Sauveur ainsi prié par sa Mère vous délaisserait-il, comment vous abandonnerait-il, comment ne vous accorderait-il pas sa pénétrante consolation?

Je serais heureux, Mesdames, et je croirais avoir beaucoup fait, si, au sortir de cette retraite, vous aviez bien compris que la prière est la meilleure et la seule consolation de l'âme. Vous pouvez sans doute, comme le Seigneur à Gethsemani, chercher la consolation dans des amitiés chrétiennes; vous le savez, la religion ne vous défend pas de verser vos chagrins et vos peines dans un cœur ami; mais avant tout, Mesdames, répandez fidèlement vos inquiétudes et vos douleurs dans le cœur de Marie votre Mère. Rappelez-vous que le Sauveur ne vous éprouve que pour vous bénir, rappelez-vous que du haut du ciel sa providence attentive et sa divine miséricorde veillent sur vous, que pas un seul cheveu ne tombe de votre tête qu'il ne soit ainsi ordonné.

Vous voyez bien maintenant ce que sont ces revers, ces maladies, ces événements contraires qui vous affligent. Dieu en dispose ainsi pour

vous, Dieu le sait, Dieu le veut. Priez donc; ne raisonnez pas; priez Marie. — O Mère de Jésus! je souffre, je ne sais plus que penser, que croire. La terre n'a plus pour moi ni garantie ni refuge; que votre cœur soit mon asile! — Puis continuez, persévérez. Il y a si peu d'âmes tranquilles, parce qu'il y a si peu d'âmes qui prient!

Allons, Mesdames, n'êtes-vous pas chrétiennes? Que la prière soit pour vous ici-bas le soutien du pèlerinage. Allez, et croyez-moi, quand vous aurez eu cette constance filiale, cette fidélité courageuse à vous tourner vers la prière pour y placer votre appui et votre refuge, Dieu viendra et vous portera secours, sa parole y est engagée. Il n'exauce pas toujours et à chaque heure, sans doute; j'ai besoin même de vous dire que ses promesses infaillibles, celles auxquelles il ne manque jamais, ne regardent que les grâces nécessaires à notre salut, les grâces qui doivent nous donner la force spirituelle et soutenir notre âme défaillante. Ah! pour la conversion d'une âme chérie, pour cette santé ébranlée, pour ces dangers pressants où sont exposées les personnes que vous aimez, ah! sans doute, priez; ce sont là de légitimes objets de vos supplications, mais

aussi sachez attendre , et si quelquefois vous voyez la main divine s'appesantir, ne tremblez pas, regardez en haut : il a bien fait, il a mieux fait que vous n'aviez pensé.

Courage donc, oh! oui, courage dans la foi! elle seule garde les âmes dans la vérité, elle seule a le secret des véritables consolations!

Je vous ai dit en second lieu que la prière adressée fidèlement à Dieu avec une confiance filiale est le meilleur exercice de la vertu. Sans aucun doute, il faut accomplir d'abord les commandements du Seigneur; mais prenez-y garde, quand vous aurez à entreprendre la pratique des vertus saintes auxquelles vous devez aspirer, si vous restez seules avec vos pensées et vos efforts, que ferez-vous, Mesdames? Rien. Il vous faut donc la grâce de Dieu, elle est comme le soleil et la rosée, sans lesquels tous les efforts du moissonneur demeureront stériles.

C'est la prière qui cultive le champ de votre âme, parce que c'est la grâce de Dieu qui féconde en elle la sève de la vie. Ah! vous avez besoin maintenant de rapporter à Dieu votre vie et vos actions; vous sentez, n'est-ce pas, la nécessité de tendre au but suprême et dernier?

Vous avez compris dans le recueillement que votre existence tout entière devait se rapporter à Dieu, à ce seul bien parfait. Dites donc du fond de vos cœurs : « Seigneur, je vous cherche, je « tends à vous ; ah ! que je puisse donc vous atteindre ! — Mon enfant, priez, priez toujours. « Oui, je vous ouvrirai, mais frappez, cherchez et vous trouverez. » — Voilà, Mesdames, le saint enseignement de la prière, voilà l'invitation du cœur de Dieu. Dieu a su vous lier à lui par vos besoins et par vos désirs. Vous désirez être bonnes, avoir la paix, la pureté, les vertus ; vous les cherchez, et peut-être vous donnez-vous pour les atteindre plus de peine qu'il ne faut : mais avez-vous bien imploré, bien sollicité le cœur de Dieu, pour redresser ce qui n'est pas droit en vous ? Vous vous découragez, vous vous inquiétez, vous vous dites : Non, je n'irai jamais plus avant, je resterai là. O âme ! vous vous trompez, priez et ne vous découragez jamais ! Si l'heure du Seigneur n'est pas arrivée, sachez attendre. Elle est venue, cette heure, dès l'instant où vous sentez votre indignité ! La grâce est déjà puissante en vous lorsque avec foi et avec patience, malgré vos faiblesses, malgré vos rechutes,

tes, vous dites : N'importe ! je prierai, je demanderai à Dieu sa force, je m'adresserai à ma Mère. O Marie ! donnez-moi le seul bien auquel j'aspire !

Les apôtres ont répété après le divin Maître qu'il fallait prier sans cesse. Tout est là. Une vie qui s'habitue ainsi à faire dominer en elle la prière obtient toutes les grâces. Cette prière continuelle, c'est la meilleure pratique et l'exercice le plus fidèle des vertus de patience, de foi, d'espérance et de charité. Vivons donc de la prière ; prions !

La prière est notre refuge, c'est l'exercice des vertus, c'est enfin le secours pour la lutte et le combat.

Peut-être, Mesdames, mon langage est-il bien grave et un peu triste pour le dernier de nos entretiens. Cependant si j'allais vous annoncer que tout est fini maintenant, que désormais vous entrez dans la voie de la perfection, qu'il n'y aura plus pour vous de difficultés dans le devoir, si je vous disais cela, Mesdames, assurément je vous tromperais. Chaque jour au contraire il faudra revenir à la peine, et tant que nous traînerons sur la terre le triste fardeau de nos corps, il fau-

dra trouver le moyen de vaincre. Il faut donc combattre, et cependant notre faiblesse est extrême; et quoique vous vous en plaigniez hautement, Mesdames, vous ne savez pas encore combien profonde est cette vérité. Vous êtes absolument impuissantes, complètement incapables par vous-mêmes de mériter le ciel et d'accomplir les œuvres du salut. L'ennemi revient avec ses pièges, le monde avec ses entraînements, le cœur avec ses faiblesses, les sens avec leurs séductions; les habitudes reprennent leur empire, la lutte recommence toujours! — Mais quoi! mon Dieu, vous nous avez donné la prière et nous ne savons pas encore combattre! Quoi! je craindrais encore? je n'espérerais pas la victoire contre mes faiblesses, quand vous m'avez permis de prier toujours, quand vous m'avez promis de m'exaucer toujours!

Vous avez dit à vos apôtres : Je ne vous laisserai pas orphelins, soyez tranquilles, je viendrai à vous, je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. O mon Dieu! vous êtes avec l'âme fidèle jusqu'à la consommation de la vie!

Non, non, ne craignons plus, âmes chrétiennes!

nes; et armés, comme dit saint Paul, du bouclier de la foi, les reins ceints de la vérité et de la justice, nous pouvons dire, appuyés sur la grâce du Seigneur, que nous ne succomberons plus !

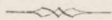
Ames chrétiennes, laissez donc là votre langue, votre mollesse, laissez là ces pensées qui vous agitent; je vous demande de ne plus y songer, mais de prier et de dire au Seigneur de faire en vous ce que vous ne pouvez pas faire. Inspirée par la foi, animée par l'amour, cette prière est nécessairement exaucée.

Allons, courage, ne laissez pas vos âmes défaillir dans le chemin ! — Mesdames, quelle heureuse influence vous pouvez exercer dans le monde ! que d'exemples à donner à tant d'âmes éloignées du Seigneur, que vous retrouverez demain dans vos salons splendides ! Elles ne sont pas ici, mais vous allez les revoir, ces âmes languissantes, légères et frivoles, emportées, hélas ! par ces vains plaisirs dont vous êtes heureusement détachées. Vous pouvez, Mesdames, leur parler un langage chrétien, ami d'une compatissante affection, et leur faire sentir doucement qu'elles n'ont ni la vraie paix ni le vrai bonheur.

Vous avez beaucoup de bien à leur faire, vous leur en ferez beaucoup, et Dieu, qui bénira vos bons efforts dans ces âmes, vous réserve à vous-mêmes d'abondantes bénédictions. Mais priez et ne vous découragez pas ! Quoi qu'il arrive, encore une fois, priez !

Je vous laisse avec cette parole, Mesdames. Je suis heureux et consolé. Je remercie le Seigneur de ces jours de recueillement, de prières et de salut ! Oui, c'est un spectacle consolant pour le ministre de Jésus-Christ de rencontrer des cœurs attendris, bienveillants, dévoués, qui cherchent dans une détermination généreuse ce qui peut les rapprocher de leur Dieu. Ah ! Mesdames, vivez fidèles, soyez heureuses et bénies dans la pratique de la foi ! rappelez-vous et n'oubliez jamais les lumières reçues dans ces heures bienheureuses. Rappelez-vous qu'un jour le don de Dieu vous fut présenté, que vous l'avez connu, goûté au pied du saint tabernacle. L'homme passe, la parole s'évanouit, la vérité demeure. Allez, allez, Mesdames, confiance ! souvenez-vous surtout de l'inébranlable appui que vous offre la prière adressée au cœur de Jésus par Marie immaculée. Elle sera pour vous

un secours que ni les douleurs ni les tentations ne pourront jamais vous ravir. Oui, je bénis mon Dieu avec une vive reconnaissance ; oui, j'appelle ses bénédictions sur vous et sur vos familles ! Ces jours consolateurs ne seront pas perdus pour mon âme, et laissez-moi vous le dire avec simplicité, ils m'ont fait du bien ! Tous ensemble, unis dans la foi, pensons que cette pieuse association, qui nous donne la force de mieux servir le Seigneur ici-bas, est un gage de félicité et de bonheur à venir, un spectacle qui plaît à Dieu, réjouit les anges et nous prépare une couronne éternelle.



PENSÉES

SUR

LA VIE SPIRITUELLE

THE

THE

I. DOGME ET VÉRITÉS DERNIÈRES

Paix et lumière.

Mille choses dans le monde obscurcissent les vérités de la foi. Les objets matériels nous absorbent, les intérêts terrestres nous détournent de la vraie voie, nous aurions besoin de calme, de silence pour considérer à loisir nos devoirs et les besoins de notre âme. Le démon, qui nous trouble sans cesse par tous ces bruits extérieurs, est appelé le prince des ténèbres, sachons lui résister, et allons par la paix à la lumière.

La foi.

Rappelez-vous bien que tout ce qu'il y a de grand, de sublime, d'élevé, est dans la foi. Ce

qu'il y a de petit, de rampant, d'étroit, d'inquiet, est dans le sensible. Tirez en haut !

Ah ! si nous passions seulement un jour à la clarté de la foi, comme à celle du soleil, nous plongeant dans sa lumière, nous exposant à ses ardeurs, comme nous jugerions autrement les choses de ce monde ! que de nuages disparaîtraient pour faire place en nos âmes à un jour radieux !

Dieu est notre fin.

Le premier principe de la foi qui fait vivre nos âmes, c'est d'avoir toujours Dieu en vue ; c'est de le prendre (comme il doit l'être en effet) pour le but unique et la fin de notre existence.

Dieu bon et puissant.

La bonté est unie en Dieu à la toute-puissance ; c'est une vérité répétée souvent dans les prières de la sainte liturgie : « Seigneur, vous êtes bon

et vous êtes tout-puissant. » Tant que l'âme n'est pas fermement persuadée de cette union de la bonté et de la puissance en Dieu, elle n'a qu'une demi-force, un demi-amour, une imparfaite idée de ce secours divin par lequel on peut tout espérer. La foi qui ne craint rien est cependant nécessaire aux âmes qui veulent courageusement imiter Jésus-Christ : qu'elles sachent donc tout attendre et tout espérer !

Amour filial pour Dieu.

Oui, nous devons à Dieu une affection filiale. Ce sentiment le plus doux, le meilleur des sentiments de famille, Dieu le réclame comme père. Pour lui, nous sommes réellement des enfants. Saint Paul ne dit-il pas : C'est par la grâce de la régénération et du baptême que nous sommes devenus les enfants de Dieu et que nous avons reçu la grâce de la divine adoption ?

Cette filiation est différente, il est vrai, de celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ce n'est

pas la génération éternelle et consubstantielle du Verbe ; mais Dieu nous adopte pour ses enfants lorsque le baptême nous engendre à la vie chrétienne et que les sacrements nous régénèrent. La grâce de la filiation divine est comme un feu sacré qui ne doit pas s'éteindre en nos âmes et que nous devons entretenir avec soin. Saint Paul nous enseigne que nous entrons en participation dans cette vie divine par une communication mystérieuse et ineffable. Ne l'oublions jamais. C'est notre bien le plus précieux, c'est le plus beau de nos titres.

Le souvenir de votre filiation divine doit vous suivre dans vos prières et dans la pratique des vertus ; il doit vous encourager dans tous vos efforts. Rappelez-vous votre éminente qualité d'enfants de Dieu. Acceptez comme une devise à conserver, à graver dans vos âmes, cette pensée : Je suis enfant de Dieu. Ames chrétiennes, vos rapports avec le Seigneur sont-ils ceux de la piété filiale ? La crainte, nous dit l'Apôtre, est

pour le serviteur et l'esclave, mais l'amour est réservé aux enfants. Vous n'avez pas reçu, dit saint Paul, l'esprit de crainte, mais l'esprit de la liberté des véritables enfants. Tâchez donc de pratiquer envers Dieu cet esprit d'abandon filial.

Amour actif.

Saint Jean dit qu'il ne faut pas aimer en paroles, mais en œuvres : l'amour vrai est celui qui fait agir.

Amour de Dieu.

L'amour de Dieu n'est pas tout entier dans l'élan de l'âme, dans la tendresse du cœur, qui sont cependant de nobles effets de l'amour. Le véritable amour, c'est d'agir. Voyez Dieu : il nous donne sa lumière, sa sagesse ; il se donne lui-même : voilà l'amour ! — Ainsi, tout en livrant son esprit à la recherche de Dieu, tout en s'abandonnant aux impressions de la charité divine, il faut que les vertus solides soient le dernier résultat et prouvent à Dieu que nous l'aimons. —

Et comment le prouver au prochain ? Par l'abnégation de nous-mêmes. Là il n'y a pas à se tromper. Si vous aimez Dieu, vous ne devez pas vous aimer. Alors on se renonce, on s'oublie, on se dévoue, on vit pour ce qu'on aime et de ce qu'on aime : voilà la charité !

Le secours de Dieu.

Rendez tout à Dieu : travaillez seulement pour lui. Quand le travail vous accable, quand les complications et les perplexités vous fatiguent, laissez tout : soyez téméraire, montez jusqu'à Dieu, refaites-vous en lui : « Mon Dieu, je suis accablé, au secours ! » Puis, quand le calme s'est fait, redescendez sur la terre et recommencez votre travail. N'ayez peur de rien : Dieu se donne à vous, que voulez-vous qu'il vous refuse ? — Toujours oser, avec le secours de Dieu : et puis, courage, confiance !

Jésus notre frère et notre ami.

O âmes ! quand regarderez-vous enfin comme un frère et un ami, ce Jésus qui s'est chargé de

toutes vos peines et qui a voulu ressentir toutes vos douleurs ?

Mérites infinis de Jésus-Christ.

Jésus nous a mérité par sa Passion toutes les grâces nécessaires à tous nos besoins. Ce serait un horrible blasphème de prétendre qu'il existe au monde une peine, une épreuve, une chute, une rechute, une douleur qu'il n'ait portée sur ses épaules sanglantes.

La Vierge Marie.

Marie! nom béni que j'aime et que je vénère du plus intime de mon être! — Je l'atteste par mon expérience des âmes : quand un cœur a reçu du ciel le don précieux de recourir à Marie dans ses peines, ses épreuves et ses dangers, ce cœur est toujours pacifié, reposé, béni ! La voie d'une âme qui se confie facilement, habituellement à Marie, est toujours une voie plus libre, plus paisible et plus simple.

En présence de ce type de perfection qui passe

toute idée, comment saisir, comment fixer quelques traits ? Élevons nos cœurs, quittons la terre, passons un instant dans la région céleste et tâchons de contempler l'âme immaculée de la Mère de Dieu. Dans cette âme préservée de la tache originelle, le premier don, le don fondamental est certainement l'action facile, entière et libre de l'amour divin : c'était l'union parfaite avec Dieu. Dans l'âme de Marie régnait la tendance puissante et pure du cœur qui cherche Dieu, qui ne cherche que Dieu, dont le seul désir est de s'unir à lui, de consommer son alliance avec lui, de vivre de son amour. Dieu était la vie de sa vie ; rien ne pouvait altérer cette direction ni la partager ; rien ne pouvait ôter à cette âme le règne paisible et parfait du pur amour. Quel état digne d'envie ! de quels trésors nos pauvres âmes ont-elles été déshéritées ! L'amour de Dieu est devenu difficile à nos cœurs ; nous lui préférons la terre, les choses naturelles, sensibles ; nous poursuivons toujours la réalisation d'un idéal qui se borne au temps. O Marie ! secourez-nous, dégagez-nous et faites que l'amour de Dieu devienne la vie de notre vie !

Marie possédait, dans le plus haut degré de

perfection, l'éminent privilège de la justice originelle. La nature, les sens, les puissances de l'âme, tout en elle était soumis à l'action divine; il n'y avait pas le moindre débat entre la nature et la grâce. Marie était reine, souveraine absolue de son empire personnel; rien au dedans ou au dehors qui ne fût dans l'ordre, dans la sainteté, dans le vrai; pas de divagation, pas de fluctuation, pas d'incertitude; aucune affection qui ne fût dirigée par la lumière de Dieu, soumise à son esprit, ramenée au but qui est lui-même.

Concevez-vous l'ordre parfait qui règne dans une âme si tranquille, si soumise, si maîtresse d'elle-même? Dans cette région de paix, il n'y a ni assaut, ni contradiction, mais liberté entière; et puis Dieu, son amour, sa gloire, c'est-à-dire ce qu'il y a de meilleur et de plus pur. Quand la souffrance se présente, c'est Dieu qui l'envoie : Marie l'embrasse. Un glaive transperce son âme : Marie ne veut pas l'arracher; elle le laisse s'enfoncer toujours, elle chérit sa blessure. Dans les humiliations de son divin Fils, elle s'unit à sa croix, à son sacrifice; ces deux cœurs marchent ensemble dans une parfaite soumission. C'est l'ordre, c'est la paix, c'est le règne de Dieu dans

toute sa pureté. Quel spectacle ! quelle région sereine ! Hélas ! pour notre pauvre et chétive nature ces choses sont des mystères... mais n'importe, on aime à se plonger dans de tels mystères ; là on s'isole de soi, on se dégage de la terre, on s'oublie, soi et tout ce qui n'est pas Dieu !

La douceur du repentir.

Saint Paul, prêchant à l'Aréopage, devant ces fiers esprits remplis du sentiment de leur fausse sagesse, disait : Faites pénitence, parce que le royaume de Dieu approche.

Que signifiaient ces paroles ? Était-ce seulement un langage dur, sévère, qui n'apportait avec lui que la peine et la douleur ? — Oui, il est vrai, la pénitence renferme la peine et la douleur ; mais c'est elle aussi qui répare le mal et fait goûter à l'âme les douces consolations du repentir. C'est ainsi qu'il faut l'entendre. Lors donc que Jésus-Christ laissait tomber de son cœur ces paroles : « Faites pénitence ! » il nous annonçait un bien véritable, il voulait restaurer nos âmes

épuisées, et leur faire connaître la paix et les jouissances inconnues des larmes chrétiennes.

La pénitence des justes.

On s'imagine que la pénitence est la vertu spéciale des âmes grandement coupables. C'est tout au contraire. Savez-vous où l'on trouve les plus vifs sentiments de repentir ? Dans des âmes qui confondent par leur piété ; dans des âmes qui ont conservé intactes leur innocence et leur pureté. Pénétrées d'horreur pour tout ce qui peut les éloigner de Dieu : « Mon père, nous disent-elles, je suis une grande pécheresse. » — Ah ! qu'on est tenté de leur répondre : « Mon enfant, comme votre âme a été bénie et quelle surabondance de grâce pénètre votre cœur ! »

Ces âmes se représentent la justice de Dieu outragée par le moindre péché ; elles frémissent et pleurent en comparant leurs imperfections à la sainteté de Dieu. Cela veut dire que nous nous trompons, nous autres, et que les âmes innocentes comprennent seules ce qu'est la pénitence, et le malheur affreux d'offenser Dieu même légèrement.

La maladie.

Ah ! quand on est malade, il y a de bons moments ; on entrevoit la patrie ! mais quand on revient à la vie, il faut redescendre et s'éloigner du but... Cela donne le mal du pays !

La mort.

Saint Paul dit : « Je meurs tous les jours ! » Ces paroles ont bien des sens ; voici l'un d'eux : — Mon corps tue mon âme, c'est un meurtrier, c'est un tyran, c'est un bourreau qui opprime mon esprit, et ne lui laisse pas la faculté de ses pensées, de ses affections, de son amour pour Dieu. Vivre ici-bas, c'est donc mourir. Une vie appesantie par le corps ne mérite pas le nom de vie. Mais si c'est mourir que d'exister avec son corps, le perdre c'est vivre. Oui, tant que nous sommes exposés à la perte des biens véritables, de la vie de la grâce, des consolations et des ap-

puis religieux, des amis spirituels, vivre c'est mourir, et mourir c'est vivre. Dans la mort est la vie, parce qu'en elle est l'union avec la vie véritable de l'Esprit, que je dois aimer uniquement. O mort ! quand viendras-tu ?

Pour vivre ici-bas, il faut mourir chaque jour à ce qui est la mort, à ce qui nous opprime, nous divise, nous sépare de Dieu.

— Quels ennuis dans cette vie ! quelles agitations, quels troubles, quelles vicissitudes ! Il n'y a pas d'ordre, pas de paix sur la terre.... La paix, c'est le ciel, c'est Dieu ; lui seul est ma fin et mon but ; les saints chantaient en y pensant : le prophète-roi disait : « Je me suis réjoui quand
« on m'a dit : Nous irons dans la maison du
« Seigneur. »

L'enfer.

Dieu ne change rien à l'âme du réprouvé pour la faire souffrir ; il ne lui laisse que son péché, et c'est là tout son tourment, tout son enfer.

L'enfer !... c'est-à-dire une éternité sans

Dieu!... une éternité sans lumière ! une éternité sans paix !... une éternité sans biens !... une éternité sans amour ! !...

Il y a identité absolue entre l'enfer et le péché ; le péché est librement commis, l'enfer est librement encouru ; l'enfer et le péché sont également la perte de Dieu. On ne s'en aperçoit pas ici-bas : mais en enfer on s'en aperçoit, parce qu'en enfer on est dans le vrai.

Ce n'est pas Dieu qui choisit pour l'âme réprouvée les feux éternels ; elle s'était volontairement séparée de lui, il la laisse où elle s'est placée, *loin de lui* : Dieu ne touche pas à l'âme, *il la laisse*, et son enfer commence !

L'enfer n'existe pour nous en ce moment que pour nous apprendre à aimer Dieu : n'en changeons pas la destination.

L'éternité.

On passe ses jours comme si l'on ne devait jamais mourir : on entasse projets sur projets, desseins sur desseins, ce n'est jamais fini ! Tout, dans l'énergie de l'intelligence et dans l'élan du cœur, tout est à la vie présente, tout à la terre, tout à ces biens, à ces plaisirs, à ces affections, à ces tristes penchants qui sans cesse nous travaillent, se remuent au dedans de nous comme une lie impure, viennent et reviennent comme le flux et le reflux des mers. Ah ! qu'elle est rare cette paix tranquille de l'âme, qui envisage sa fin et sa destinée éternelle ! Cependant vous êtes à la veille de l'éternité ; bientôt son heure, cette heure toujours la même, aura sonné pour vous. Vous êtes près d'entrer dans ces régions qui n'ont pas de fin, dans ce séjour qui ne connaît aucun terme, dans cette vie qui n'a pas de mesure, vous y allez, vous y courez, vous y arrivez...

O éternité ! ô séjour du repos et de la gloire ! nous te saluerons un jour ! Là, notre cœur, enfin détaché des faux biens, vous connaîtra,

Seigneur, vous honorera, vous aimera sans pouvoir plus jamais se séparer de vous !

Le repos du chrétien.

Le cœur humain soupire après la paix, comme le voyageur fatigué aspire au repos : mais le repos, la paix, n'existent que dans la patrie, et la patrie pour le chrétien c'est l'éternité. Aussi ne m'appartient-il pas de vous promettre le repos sur la terre, mais de vous apprendre, malgré la multiplicité des désirs et des besoins de vos âmes, à ne chercher la paix et le repos qu'en Dieu.

Le ciel.

Il est une vérité dogmatique dont nous perdons trop souvent le souvenir : c'est que nous sommes préparés, par les épreuves de la terre et par les grâces de Dieu, au triomphe et à la victoire. La voilà notre vocation suprême et dernière ! voilà ce que Dieu veut pour nos âmes et pour l'éternité : le triomphe, la gloire.

Dans la vallée des larmes, pensons souvent à la patrie ! représentons-nous le ciel, non pas seulement comme un lieu de bonheur et de repos (quoique cette pensée soit bonne et légitime) ; mais considérons surtout cette part glorifiée de l'Église comme le véritable type d'après lequel nous devons former notre conscience et diriger notre état intérieur : j'irai, j'arriverai, je régnerai, je triompherai ! Dieu le veut, peu m'importe le reste ! allons au ciel !

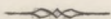
.... Il faut se nourrir de ces pensées, ne pas toujours se traîner sur la terre ; ne pas se laisser envahir par des idées étroites. Il faut grandir, s'élever, briser ses liens, planer sur le créé, sur l'humain, respirer l'air pur et serein de la patrie, et se dire : Je triompherai par la grâce de Dieu !

Au ciel, pourrons-nous avoir le souvenir de nos douleurs ? — Oui, ces douleurs de la terre, ces sacrifices, ces croix permanentes qui pèsent sur la pauvre humanité, sont pour beaucoup dans la gloire et dans la joie du ciel ! Et nous nous plaignons ! et nous nous efforçons d'échapper à la souffrance ! et nous avons horreur de l'épreuve ! nous ne voulons donc pas connaître un jour ces souvenirs délicieux de la douleur, et

cette alliance céleste de la souffrance passée et des joies éternelles !

Il faut marcher dans la voie du sacrifice, il faut fixer le but ; tout le reste n'est rien ; rien que *moyen* pour arriver au ciel ; il faut s'en servir comme d'un pont jeté sur le torrent de la vie..... le rivage, le port, c'est Dieu, Dieu seul.

II. MORALE CHRÉTIENNE



Le respect dans la famille

Longtemps, dans notre France, nous avons gardé des traditions de famille qui perpétuaient l'honneur vrai dans les races, et que les saintes Écritures recommandent comme un second culte. Je le dis tristement : avec l'appauvrissement des caractères, ces graves enseignements se sont affaiblis. La vie de famille a perdu ses lois. Le respect s'efface et disparaît. La déférence pour les parents, pour la vieillesse, s'en va. On traite avec une légèreté impardonnable ceux qu'on devrait le plus respecter. — Jeunes femmes qui avez des enfants, donnez l'exemple de ce que vous voudrez bientôt pour vous-mêmes. Et vous, enfants,

préparez l'avenir par votre obéissance et votre respect.

La sévérité du monde.

Que le monde est étrange dans ses contradictions ! Il perd une âme par ses indignes séductions et la méprise aussitôt ; et cette âme se voit flétrie par ceux-là même qui l'ont séduite !

Dieu n'écrase pas, lui, mais il relève toujours l'âme qui s'humilie, et ranime l'espérance dans les plus pauvres cœurs. Le monde qui a tant besoin de pardon ne sait pas pardonner ; Dieu seul est assez saint pour pardonner toujours !

La médiosance.

Qu'il est rare d'entendre une voix s'élever pour défendre les absents, et protester en faveur de la charité ! On rit, on s'amuse, on se divertit les uns des autres.... on se dévore.

La tiédeur.

Une âme tiède n'a point de goût pour ce qui

se rapporte à Dieu ; tout ce qu'elle a d'action, de force, de caractère, elle l'applique aux choses mondaines. Oh ! pour ces choses, elle a de l'énergie ! mais s'agit-il de Dieu, elle n'a plus que faiblesse et que lâcheté ; le sommeil, la pesanteur, lui font fermer les yeux. Cette âme est la vigne de l'insensé, le champ du paresseux ; elle n'a au dehors ni gardiens, ni muraille d'enceinte ; au dedans ni culture, ni travail, ni fruits !... Triste propriété ! plus triste propriétaire !

— Pour être tiède, il suffit de consentir, par un acte formel et volontaire, à vivre sans ferveur.

Une âme tiède s'éparpille comme l'eau qu'on verse et qui tombe à travers les mille trous d'un arrosoir. — On présente à cette âme le livre ouvert des choses de Dieu, il est fermé pour elle ; impossible qu'elle y lise rien : il lui pèse comme une montagne. On lui demande de s'examiner : — quel ennui ! quelle horreur !... — C'est donc qu'elle n'a pas de défauts ? Hélas ! où va-t-elle ? — O pauvre âme ! l'indifférence et la haine de Dieu sont trop voisines. Encore un pas, et vous aurez franchi la limite... Prenez donc garde !

L'humilité.

L'humilité est l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi.

Ne plus vivre pour soi, ne plus rien faire en vue de soi, mais tout pour Dieu : voilà l'humilité. Alors tout devient indifférent : que l'on parle ou que l'on se taise, qu'on soit dans une situation ou dans une autre, on est toujours content. Cette humilité est-elle bien difficile ? Non, il ne s'agit que de se connaître et de s'apprécier. — Puis les exemples de Notre-Seigneur nous ont frayé la route et nous ont mérité les grâces pour y marcher. Notre nature gâtée tend toujours à sortir de cette vue de soi-même, si juste et si vraie ; faut-il s'en inquiéter, s'en troubler ? Non. Que faire donc ? *Redescendre* chaque fois qu'on s'en aperçoit. — C'est un animal nuisible qu'on voulait noyer ; il surnage, il revient sur l'eau ; que fait-on ? On lui attache une pierre au cou, il retombe alors et jusqu'au fond... Humilions-nous, replongeons nous dans notre misère et dans notre néant. — On voit alors qu'on n'est rien, qu'on ne peut rien ; on apprend à s'oublier, à se laisser

là ; on consacre toute sa mémoire, toute son intelligence à s'occuper de Dieu. — Et son cœur, voudrait-on s'en servir pour s'aimer soi-même ! Ce serait aimer une triste misère, tandis qu'il peut se remplir de Dieu !... Notre pratique de tous les matins devrait être de nous dépouiller de nous-mêmes, de nous quitter, comme on quitte un vêtement ; et chaque fois que, dans la journée, nous nous surprenons à nous occuper de nous, il faut nous saisir, nous jeter en Dieu.... et nous y laisser.

De quoi pouvons-nous nous glorifier ? nous ne sommes que faiblesse et misère. Ah ! qu'il est bon de se mépriser tout bas !

Prudence et simplicité.

Nous trouvons dans l'Évangile des vérités qui semblent d'abord opposées et qu'il faut pourtant concilier ; les saints ont su le faire. Jésus-Christ disait à ses chers disciples : Soyez simples comme la colombe et prudents comme le serpent. Chose extraordinaire ! il faut être à la fois colombe et serpent ! Ce n'est pas aisé ; et cependant c'est la

sagesse divine qui a dicté ces paroles, c'est la même bouche et le même cœur qui nous les ont dites. Encore une fois, c'est un difficile problème à résoudre.

La simplicité de la colombe est vraiment comme l'apanage de certaines âmes innocentes et candides ; mais cette innocence et cette candeur qui font le charme de la vertu et la constituent même en grande partie, ne sont pas toujours un don naturel : la prière et le combat peuvent l'acquérir. Certes, il ne faut pas croire que la simplicité, la pureté du cœur, ne conviennent qu'aux caractères faibles ; au contraire, il faut de la force et un grand courage à une âme qui ne cherche que Dieu en tout. Son regard, sa tendance, sa direction, sont vers Dieu ; c'est la simplicité sans détour, sans partage, sans mélange de choses humaines : est-ce là, oui ou non, l'attitude de force ?

Il y a des âmes qui semblent sortir de la main de Dieu avec une simplicité tout acquise ; c'est un don, un privilège ; mais pour les autres qui ne sont pas nées colombes, il faut qu'elles travaillent à le devenir, qu'elles combattent pour rester toujours dans la droiture et dans la vérité.

Il en coûte, surtout à certaines natures qui sont, non pas *doubles* dans le sens de la dissimulation, mais compliquées et mêlées; elles doivent travailler à acquérir la liberté du cœur qui donne la vraie simplicité.

Si l'on a acquis la simplicité, il faut la garder, l'améliorer, la perfectionner par la prudence. Dans l'abandon d'un cœur sincère, il y a des réserves à faire, des mesures à garder, des bornes à poser. Jésus a dit : Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups....

Pour que la prudence soit acceptée et aimée, il faut qu'elle soit accompagnée de discrétion; qu'on attende pour exprimer son jugement, pour faire connaître sa pensée, pour donner un conseil. Tout le monde n'a pas le droit de faire la leçon; on doit se contenter souvent de se taire et de prier, de laisser passer et tomber beaucoup de choses, de céder aux exigences qui n'atteignent pas la conscience. Que de fois on s'indigne, on se froisse, on reprend, on blâme, uniquement parce qu'on n'a pas la force de se mortifier, de se faire, de pardonner!... Il faut tant de force

pour être doux ! et la douceur est une si nécessaire compagne de la prudence !

Une âme qui unit à la candeur et à l'abandon la réserve, la discrétion et le discernement, opère des merveilles ; c'est toute une puissance ; elle a une influence immense, non-seulement sur ceux qui l'entourent, mais encore sur toutes les personnes avec lesquelles elle est un seul jour en rapport.

Dans le bien même, il faut savoir attendre.

La joie spirituelle.

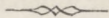
La joie de l'esprit consiste dans une disposition bienheureuse de l'âme qui aime ce que Dieu fait, ce qu'il approuve, ce qu'il veut, toujours et partout. Pour l'acquérir, il faut s'asseoir dans l'élément surnaturel et croire que Dieu est bon ; avoir son parti pris de se résoudre à ce que Dieu permet ou veut ; aller en avant, cheminer malgré les impressions et malgré le sensible.... Il faut demander cette joie de l'esprit qui avance beaucoup une âme, qui la conduit au pur amour et la place entre le ciel et la terre.

Il y a la joie de l'humilité. Marie possédait cette joie à l'Annonciation quand elle s'anéantissait, quand elle s'abaissait comme la grappe trop chargée, comme la corolle épanouie pleine de la rosée du matin. Plus les dons de Dieu s'accumulaient sur elle, plus elle se penchait et se courbait pour ainsi dire vers la terre, en reconnaissant que rien ne lui appartenait dans ce qu'elle avait de grand et de pur. Son âme surabondait de joie, disparaissait et se perdait en Dieu. C'est dans l'ordre. — O sainte allégresse de la foi ! ô douce confiance de l'humilité ! Quoi ! notre pauvre cœur ne saurait vous garder ! quoi ! nous ne vous possédons un instant que pour vous laisser aussitôt submerger dans le trouble et l'amer !

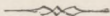
L'innocence.

Il y a des natures heureusement douées, des âmes directement descendues du ciel sur la terre ; le moindre souffle du mal ne les a jamais effleurées : rien ne trouble leur paix, leur pureté, leur joie. Quelle douceur quand on les rencontre ! quel parfum de suave vertu on respire auprès d'elles ! Leur bienfaisante influence charme et

attire; il semble qu'elles aient échappé à cette tache originelle que le premier homme légua à sa triste postérité. De telles âmes se rencontrent encore quelquefois dans le chemin de la vie. Qu'avons-nous à leur dire? Rien; Dieu fait tout en elles. Prenez garde, mères chrétiennes, qui, dans vos maisons ou dans vos familles, auriez près de vous un de ces anges de vertu. N'allez pas trouver mauvais ce qui est beau, n'allez pas troubler la piété céleste d'un tel cœur. Laissez faire l'Esprit-Saint, ne mettez pas votre prudence humaine à la place de la sagesse de Dieu, abandonnez cette âme à la conduite du divin Pilote. Respectez sa paix, n'y portez ni restrictions ni entraves. Ces âmes sont la bénédiction des familles; elles reçoivent leur bonheur du ciel et le portent autour d'elles. Il en est de telles âmes : mais c'est l'exception ! Salut, honneur, bénédiction à ces vertus privilégiées ! Qu'elles croissent et se développent pour l'édification de toute la terre !



III. LE RETOUR A DIEU



Ne jamais désespérer d'une âme.

Non, jamais je ne désespérerai du salut d'une âme. Elle a pu oublier son Dieu, elle a pu faillir ; elle-même a voulu écrire l'arrêt de sa condamnation : mais, Dieu soit béni ! une âme ne peut être heureuse en cherchant à lui échapper !

Zèle du salut des âmes.

Une âme qui se sanctifie et qui tend énergiquement à la perfection des vertus chrétiennes, devient un instrument chéri de Dieu ; c'est un canal qu'il remplit pour communiquer ses grâces à d'autres âmes dans les familles, dans les communautés, dans la société, dans l'Église tout

entière ; mettre obstacle en soi à cette action de Dieu, ce serait égoïsme et orgueil ; car l'humilité se met à la disposition de tous ; elle sait se vaincre, se renoncer, s'immoler.

Une âme vraiment sanctifiée, dévouée aux vertus solides, aura peut-être très-peu à parler, très-peu à agir extérieurement ; mais elle paraîtra ce qu'elle est, malgré elle, et son influence sera très-puissante.

Une excellente manière d'exercer le zèle, c'est d'aimer les âmes. Au milieu de vos inquiétudes, de vos peines, de vos embarras, encouragez-vous par la pensée que ces souffrances et ces sollicitudes, qui paraissent étrangères au zèle, contribuent directement au bien des âmes. Le tout est d'élever sa pensée, de diriger son intention. Aimons les âmes, et notre amour, uni à celui de Jésus-Christ, saura bien les atteindre ! Oh ! oui, croyons et aimons, et nous ferons des prodiges de zèle !

Quelle est la source du zèle ? C'est la prière, l'union avec Dieu. Une âme qui vous préoccupe va mal : elle résiste, elle recule, elle hésite. Que faire ? Arrêtez-vous, priez, pleurez. La prière nous approprie Dieu même. Alors on a en soi la

source du zèle, le foyer de la charité divine. On est étonné, effrayé, pour ainsi dire, de ce qu'on peut alors !

L'action indulgente, le zèle bienveillant et modéré, c'est Dieu, c'est son esprit, c'est la vertu solide, c'est, par excellence, l'imitation de Jésus-Christ. Au contraire, la sévérité, la rigueur, c'est faiblesse, petitesse, lâcheté ! Ce qui est fort est doux et miséricordieux. La toute-puissance est indulgente. Une âme petite et étroite ne voit que des obstacles, des difficultés contre lesquelles vient se roidir son défaut de courage, là où une grande âme se dévoue, pardonne, s'immole, peut tout et fait tout. Ce zèle seul est digne de Dieu.

Le vrai zèle, le vrai dévoûment pour les âmes doit produire en nous trois actions principales : il doit nous exciter à chercher l'âme, à l'aimer, à la soutenir dans le bien. Il ne suffit pas d'avoir gagné une âme, il faut encore l'aider, *la porter*... Dieu lui-même porte les âmes comme une mère porte son enfant sur son sein.

Erreur et vérité.

(Lettre à une dame protestante.)

Des hommes rebelles, préférant au sens de l'Église universelle le sens de leur esprit d'orgueil, ont brisé les liens religieux de seize siècles, méprisé l'autorité, les traditions divines, l'héritage même et l'institution apostoliques, pour mener les âmes à l'aventure dans le champ de l'erreur, pour désunir les cœurs et les familles : tristes suites de cette séparation qui a divisé l'Église et lui a arraché une partie de ses enfants ! Tous lui appartenaient, tous lui avaient été donnés par le Divin Pasteur, qui n'avait voulu et n'avait pu établir qu'un seul troupeau, comme il n'y a qu'un seul maître et une seule vraie nourriture, la vérité divine. — Que de pauvres âmes éprouvent amèrement ce que je dis ! que de déchirements sur le champ de l'erreur ! Mon cœur en garde l'effroi, et le plus tendre dévouement de mon âme est réservé à ceux de mes frères bien-aimés que la prétendue réforme a séparés de nous.

Si la bonne foi dans l'erreur excuse et sauve, cependant la vérité, telle que Dieu l'a donnée au monde par son Fils Jésus-Christ, est un bien qu'il faut rechercher avec ardeur et souhaiter à tous.

La vérité divine est le premier des biens, comme notre premier devoir est de l'embrasser, de la professer tout entière, après l'avoir connue.

Les obstacles qui la combattent dans le monde faisaient autrefois les martyrs; aujourd'hui, ce n'est plus le martyre des tortures et de la mort, mais ce sont les douleurs et les combats de l'âme. Il faut se dire qu'on doit à Dieu, à sa conscience, à son salut éternel de professer la foi véritable. Les peines, les difficultés autorisent, je le sais, je le veux, les ménagements de la prudence et souvent quelques délais..., il faut cependant arriver au but, le saisir, l'embrasser coûte que coûte !

Dans la vraie foi, dans le sein de la mère commune, la sainte Église, dans la communication des sacrements divins, se trouvent déjà l'appui, la paix, la consolation de l'âme qui a seulement entrevu la vérité ! Vous doutez encore, vous hésitez encore... mais vos vaisseaux sont brûlés ;

il n'y a plus pour vous de bonheur possible que dans la vérité ! S'il vous faut passer par le martyre pour retrouver la paix, passez avec courage par le martyre, ô âme héroïque ! vous oublierez votre martyre, mais Dieu ne l'oubliera pas ; vous aurez le bonheur sur la terre et le salut dans l'éternité.

— Pauvres âmes nées dans l'erreur, vous inspirez la plus tendre sympathie à nos âmes nées dans la vérité ! Dans le moment suprême de la lutte, rappelez-vous ceux qui, avant vous, ont souffert pour la foi. Vos pères, un jour, pour suivre Luther et Henri VIII, ont abandonné la foi de leurs jeunes années : et pour quoi, grand Dieu ?... Hélas ! que ce soit, du moins, pour vous donner aujourd'hui la gloire du combat et la victoire de la vérité sur l'erreur !

Quand on a trouvé la vraie foi, il faut oser déclarer la conviction consciencieuse de son âme, et être franche et ferme dans l'aveu qu'on en doit faire.

Courage chrétien.

Il arrive quelquefois, dans une existence, un moment solennel où il faut préférer le ciel à tout ce qui est sur la terre. Heureuse l'âme qui sait alors préférer Dieu à tout ! Mais, sachez-le, dans l'intime de l'âme, ces moments sont plus fréquents qu'on ne pense, et il faut beaucoup prier pour être toujours prêt au sacrifice !

Le moindre pas dans le service de Dieu demande un grand courage, car nous portons partout le triste bagage de notre faiblesse. Nous hésitons toujours, nous temporisons toujours. O âme ! où allez-vous ? — Je vais à Dieu ! — Voilà le vrai courage.

Désirer Dieu.

Dieu doit être désiré. — *Désirer*, c'est cette tendance de l'âme qui attend, qui appelle, qui prie : et prier, c'est vouloir.

Désirer, vouloir, prier ; mêmes choses en vue d'un même but : atteindre Dieu. — Dans le désir

de Dieu est compris le dévoûment, ce grand besoin du cœur; car, se dévouer, c'est aimer, c'est se donner, c'est s'immoler. Il faut donc se donner à Dieu, se dévouer à lui, mais surtout l'aimer pour l'atteindre : l'amour est la voie la plus courte; c'est celle qui ne fait pas seulement marcher, mais courir, voler vers le but....

Vouloir.

Une âme était revenue au Seigneur après de longues années d'égarement. Elle apparaissait à ses amis complètement changée. On l'interrogea sur les moyens employés par elle pour arriver à une si complète conversion. Elle donna simplement son secret : *J'ai voulu*, dit-elle. — Voulu avec la grâce, voulu en priant, aurait-elle pu ajouter.

Ames chrétiennes ! si vous vouliez vouloir ! mais c'est là le difficile. Vouloir combattre, vouloir dans la prière, vouloir à l'heure du sacrifice, vouloir en tout ! vouloir toujours !

Le sacrifice.

Il en coûte pour se séparer sans hésitation des

choses que Dieu réprouve et condamne pour mettre toujours le ciel avant la terre !

Le renoncement.

Renoncez-vous vous-même, tâchez de vous mettre de côté.

On ne vous prendra pas pour ce que vous êtes : tant mieux ! Vous entendrez sur votre compte des paroles dures, amères : tant mieux ! taisez-vous ; Jésus-Christ, votre Sauveur, en a subi bien d'autres pour votre amour !

La paix.

S'il passe en vous quelque chose de pacifique qui vous fasse oublier ce qui est en arrière, ce qui est triste et confus dans vos souvenirs, *cela est Dieu.*

Notre nature aime à retourner le fer dans les plaies de notre âme ; nous sommes ainsi faits. Quand saurons-nous donc nous soulager et être bons avec nous-mêmes ? Quand saurons-nous oublier, laisser tomber le passé, vivre au présent, ne garder que le plaisir de plaire à Dieu et lui

dire de tout notre cœur : Mon Dieu, je suis bien content de vous ! oui, content, malgré les mille voix intérieures qui voudraient me faire entendre le contraire !

Ce n'est que dans la paix qu'on peut accomplir toute la volonté de Dieu.

Que Dieu vous conserve sa précieuse paix et la joie véritable de l'esprit : ce sont des biens qui surpassent tous les autres et qui adoucissent toutes les peines. Une fois que le cœur a établi en Jésus lui-même le lieu de son repos, je ne vois pas trop ce qui peut l'émouvoir et l'affliger.

Quand on sait une fois que la voie est droite et sûre, on n'a même plus besoin d'en parler. S'abandonner en aveugle est le meilleur.... oui, le meilleur !

Quelle douceur que la paix avec les autres par la bienveillance et l'indulgence ! Notre-Seigneur était indulgent et bienveillant ; il pardonnait toujours, et quelle douceur émanait de sa personne adorable !

Aimons les âmes ; supportons-les comme Jésus supportait ses insupportables disciples ; demandons à son divin cœur un peu de son amour pacifique, indulgent, bienveillant pour les âmes !

— Dieu est la paix : son esprit, c'est la paix ; son action, c'est la paix ; sa vie religieuse, c'est la paix ; le grand moyen de perfection, c'est la paix ; le progrès de l'âme, c'est la paix, parce que son courage, sa force, c'est la paix !.... Voyez une âme en paix, elle a du courage, de la force, de l'héroïsme même. Une âme troublée est faible, languissante ; elle ne fait rien ou elle ne fait que de petites choses.

Êtes-vous troublée, laissez tomber ce qui vous agite ; celui qui voyage ne s'arrête pas à regarder tout ce qu'il y a sur le chemin, autrement il n'arriverait jamais au terme.

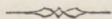
La paix est dans la soumission à Dieu ; la soumission c'est l'ordre, et l'ordre c'est la paix ; heureux cercle qui unit indissolublement le moyen et le but ! Aimons-nous la paix ? la voulons-nous ? Alors soumettons-nous et embrassons doucement la sainte volonté de Dieu.

— Comment aurons-nous la paix avec ceux qui nous entourent ? Par l'indulgence et la patience, par une patience invincible ; ne jamais rien témoigner de fâcheux, *rien, rien, rien !....* On peut y arriver en contemplant le cœur de Notre-Seigneur. Avec l'indulgence, il faut l'ou-

bli; l'oubli est vraiment une grande vertu... Rien n'est plus rare, rien n'est plus difficile pour un cœur humain que l'oubli. Il faut tous les secours de la grâce, tous les efforts d'une énergie tranquille pour l'obtenir de soi.

L'amour de la paix se trouvait en Jésus au milieu même de l'action et du travail : à Nazareth, pendant sa vie apostolique, son action était incessante, mais elle se faisait suavement et sans bruit. Dans le travail, il agissait sans empressement, sans agitation; à chaque chose son temps. De même travaillons avec paix, en silence, afin d'imiter ce dévouement calme de notre Dieu. Ouvriers, portons dans nos œuvres la joie dévouée du maître : puis restons tranquilles. Quelle perfection nous pouvons acquérir dans nos moindres actions, puisque nous leur donnons la vertu même d'un Dieu en faisant comme lui, avec lui !

IV. SOUFFRANCES ET CONSOLATIONS.



La Croix est partout.

Depuis que le péché est entré dans le monde, les créatures sont des obstacles pour l'homme dans sa marche vers Dieu ; il faut qu'il s'en détache complètement pour acquérir la liberté d'aimer purement son Créateur. — « Mon Dieu, que je n'aime rien qu'en vous, que je n'aime rien que pour vous, que je n'aime rien qu'à cause de vous!... Le reste, c'est folie! » — Dans les choses créées, on doit rencontrer la Croix ; il ne faut ni la maudire ni la repousser.

La Croix ! c'est ce que Dieu a de plus précieux à nous donner ; c'est ce qu'il a présenté à J.-C. son Fils unique, c'est ce que Jésus lui-même a

choisi pour tous les jours de sa vie mortelle. — La Croix ! elle est gravée partout ; les choses de ce monde en portent toute l'empreinte et la figure, et Dieu l'a voulu ainsi pour nous avertir d'être toujours prêts à la recevoir.

Il ne faut jamais repousser la Croix quand elle se montre, et elle se montrera toujours ; toujours nous souffrirons. Notre propre expérience ne nous prouve-t-elle pas le besoin immense que nous avons de souffrir ? Si, par impossible, une âme était exempte de douleurs, où serait sa vertu ? où serait sa sainteté ? — Nous saurons souffrir quand nous comprendrons que la souffrance est créée de Dieu et choisie de Dieu, dans son amour, pour nous mener à lui.

Le purgatoire sur la terre.

Dieu a la bonté de mettre du purgatoire dans toutes nos journées ; acceptons, embrassons la Croix qui se présente à nous. Gardons-nous de nous plaindre, et ne croyons pas que la souffrance soit une invention nouvelle. On le dirait, en vérité, à voir notre étonnement, à entendre nos gémissements et nos murmures. Les saints

accablés, broyés par les épreuves de toutes sortes, saisissaient la souffrance comme l'or dans la mine.

La Croix.

Je ne sais rien sur la terre qui vaille la peine d'avoir un nom, sans que la Croix et le sacrifice s'y trouvent.

Qu'est-ce que la Croix ? C'est la volonté de Dieu. — Oui, la volonté de Dieu pour Notre-Seigneur, pour la sainte Vierge, pour tous les saints, a été la Croix. Notre-Seigneur n'est venu sur la terre que pour la porter. Selon saint Paul, il a dit à son Père en entrant dans le monde : « Mon Père, vous m'avez donné un corps, me voici pour faire votre volonté. » Il disait encore à ses apôtres : « Ma nourriture, ma substance est de faire la volonté de mon Père. J'ai désiré d'un extrême désir d'être baptisé d'un baptême de sang. » La Croix, c'est donc la volonté de Dieu. — Quoi donc ! la volonté de Dieu qui fait le bonheur, la joie des anges et des saints dans le ciel et sur la terre, la volonté de Dieu qui soutient cette belle

harmonie dans toute la nature, cette volonté serait la Croix?... La grâce qui doit nous unir intimement à Dieu, ce serait la Croix qui fait notre souffrance? — Oui, enfants aveugles, cœurs gâtés, cœurs viciés, pauvre nature; oui, vous souffrez parce que Dieu est bon, et parce qu'il vous aime!

Voici de l'or qu'on vient de tirer de la terre, on le met dans le creuset : si cet or avait un sentiment et une parole, il s'écrierait : Je souffre ! qu'on me retire d'ici.... Et cependant cet or s'épure, et bientôt il brillera sur le front des rois et sur les autels du Dieu vivant. Il en est de même pour nous : la Croix, c'est le creuset.

Des peines.

Les peines sont des biens relatifs. Elles passent comme le ruisseau qui s'écoule en fertilisant ses rives. Dieu seul est le bien suprême et absolu. Attachez-vous à lui, aimez-le, vivez pour lui... laissez tout passer, ne retenez que Dieu !

La souffrance.

Il faut demander de savoir bien souffrir, puis il faut profiter des graves enseignements que donne la souffrance ; le premier est l'obéissance : sainte Thérèse a toujours obéi, même quand on combattait en elle l'esprit de Dieu ; elle était soumise, parce qu'elle avait beaucoup et bien souffert. — Il faut être aimable envers la souffrance ; c'est une amie dévouée, fidèle, qui nous rappelle les vrais biens ; elle nous donne la vertu solide qui détache de tout... Et puis, quand on souffre, on s'abaisse et l'on s'humilie, et facilement !

Le souvenir que les saints ont dans le ciel de leurs souffrances et de leurs humiliations les enchante et les ravit ; ils les célèbrent dans leurs chants d'allégresse, et s'ils pouvaient avoir un regret, ce serait celui de ne pas avoir assez souffert sur la terre. Les saints qui règnent au ciel ont appris ces choses à ceux qui n'y sont pas encore. Tâchons de nous pénétrer de cette importante doctrine ; on sait cela d'une manière certaine *entre saints...*

Le grand caractère de la sainteté c'est l'amour de la souffrance, comme son cachet propre est la joie spirituelle. L'un donne l'autre. C'est un mystère, oui, mais essayez franchement d'y entrer, et vous verrez que j'ai raison...

Ne maudissons pas la Croix ; elle nous est envoyée pour nous avertir, nous détacher, nous ramener à notre fin. Partons d'elle pour nous jeter en Dieu ! Nous avons tant besoin de souffrir... souffrons bien !

Souffrir avec Jésus-Christ.

Nous ne savons pas aimer notre bien-aimé Sauveur ! Non, nous ne savons pas l'aimer ! En voulez-vous une preuve ? Supposons que Notre-Seigneur Jésus-Christ ne fût point venu souffrir et mourir sur la terre ; faudrait-il beaucoup changer le mode de notre existence et de nos idées, pour en ôter ce qui est maintenant conforme à ses exemples et à sa doctrine ? Hélas ! non ; nous pourrions continuer d'agir comme nous agissons ; nous aurions le même éloignement pour la souffrance, la même horreur du

mépris. Est-ce donc là vous aimer, mon bien-aimé Sauveur? Non, mille fois non!

Ne voulant pas être grand d'une grandeur mortelle, Jésus-Christ a voulu être petit, pauvre, abandonné, écrasé sous le faix du mépris et mourir sur le gibet. En face de tels exemples, que faisons-nous, nous qui ne savons pas aimer? Nous disons à Jésus : C'est bien pour vous, Seigneur, de souffrir et de mourir, d'être outragé et abandonné; oui, le sacrifice, pour vous, c'était bien; mais pour moi, non! Des peines, des contrariétés, des douleurs, des afflictions? Non, je ne les supporterai pas.

Ames chrétiennes, vous ne dites pas cela, je le sais; mais votre vie ne le dit-elle pas pour vous? — Il se glisse perpétuellement en nous un alliage de choses terrestres et sensibles. On y tient, on le recherche. Cependant l'âme doit être détachée de toutes ces choses; et qui est-ce qui la détache et l'épure? La souffrance. Quand on réfléchit dans la foi et dans la prière, on ne trouve pour l'âme ici-bas qu'un seul bien sans mélange : c'est la souffrance. Ames chrétiennes, c'est décidément ce qu'il y a de meilleur et de plus sûr! — Tout le reste est sujet à bien des illusions! Tout ce

qui n'est pas de l'ordre de la souffrance, de l'humiliation, du sacrifice, attache aux créatures ou à soi-même. La souffrance seule en détache et ne porte en soi qu'une affection et un désir, le désir de la mort... Encore ne faut-il pas trop la désirer !

La souffrance apprend tout ; elle seule instruit l'âme ! Isaïe dit, en parlant de Notre-Seigneur : « Il est devenu savant dans l'infirmité. » Saint Paul reprenait la pensée du prophète en disant : « Jésus a appris de ses douleurs l'obéissance. » C'est une école où Jésus a passé pour nous enseigner la voie, la vérité, la vie.

Le Thabor et le Calvaire.

C'est le même Dieu qui a sanctifié le Thabor et le Calvaire, pour nous faire comprendre l'union mystérieuse de l'ignominie et de la gloire : elles nous doivent être une même chose. Rappelons-nous que, dans la consolation ou la tentation, Dieu reste toujours le même pour nous. Il est toujours sauveur, toujours grand, puissant, incliné vers nous avec un amour infini. Disons

donc dans tout ce qui nous arrive : Dieu est toujours le même ; cela me suffit, j'attends... — Si Jésus montre à ses apôtres sa gloire et sa splendeur, c'est pour les conduire ensuite à la Croix, pour les préparer à se sacrifier et à s'immoler. Devant le travail de la sanctification il faut se dire toujours : La joie du Thabor peut être donnée quelquefois sur cette terre, mais pour un temps très-court et presque insaisissable. La peine, voilà ce qui nous est régulièrement donné pour fonder en nous le dévouement et le zèle.

Justifier la Providence.

Femmes chrétiennes, qui tenez dans la famille la place de l'ange de la paix, vous devez sauvegarder partout l'honneur de Dieu et le justifier des accusations qu'on lui adresse trop souvent. Le joug de l'Évangile paraît trop lourd au monde, les lois de l'Église lui semblent injustes et dures. Servez le Seigneur dans la joie et la paix, et prouvez à tous que son joug est doux et son fardeau léger.

Dans les peines et les souffrances ne trouvez pas Dieu cruel, ne le laissez pas accuser d'injustice. Une âme se laisse-t-elle aller à la plainte, au dépit, au murmure, vous devez lui montrer par votre conduite toute chrétienne que si Dieu éprouve, c'est toujours par miséricorde et par bonté.

Résignation et abandon dans les peines.

Bénissez Dieu de vous envoyer une Croix que de vous-même vous n'auriez pas le courage de demander; et au lieu de vous appesantir sur vos difficultés, vos mécomptes, vos complications de chaque jour, dégagez votre âme, isolez-la, versez ses inquiétudes dans le sein de Dieu.

Ne mettons pas nos mesquines sollicitudes et nos courtes prévisions à la place de la bonne Providence. Dieu attend le don entier de nous-mêmes. Au lieu de chercher sur la terre je ne sais quel échappatoire, quel vain appui, pour perdre l'appui divin (que peut-être nous craignons), adressons-nous franchement à Dieu, donnons-nous loyalement à lui.

.... Mais non, nous aimons nos troubles, nos peines, nous nous y enfonçons avec délices, nous les confions avec bonheur. Étrange illusion du cœur humain ! Cependant la paix, la douce tranquillité est là, à la porte de notre âme ; elle entrera et s'établira en nous à la suite d'un seul acte d'abandon. — C'est là le sacrifice réel que Dieu demande de toute âme qui subit le trouble et l'angoisse. Soyez simplement fidèle et paisiblement dévouée.

Vivre et mourir, cela se ressemble beaucoup quand on se livre et qu'on s'abandonne pleinement à la direction intérieure de Notre-Seigneur. Vivons donc et mourons abandonnés à son esprit et à son amour.

Se livrer.

.... Il faut aimer pour se livrer. Et nous, nous livrons-nous à Dieu ? Non. C'est que nous n'aimons pas assez. — Quand on se livre à Dieu et pour Dieu, on passe dans la région des grands abîmes : abîmes de l'abandon, abîmes du dévouement, abîmes de l'amour ; mais cette région est

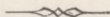
en même temps celle de la paix, de la force et de la joie, parce que l'âme est faite pour se donner en plénitude à son Dieu. — Livrons-nous à toute souffrance, à toute épreuve, à tout travail, à tout sacrifice, comme Jésus qui nous a aimés et s'est livré pour nous.

Consolation.

Quelques épreuves que la Providence nous réserve, peines, souffrances, tentations : vient ensuite le dédommagement de Dieu, toujours ! oui, toujours ! — Des anges consolateurs sont mis au service de l'âme éprouvée, parce que notre Dieu est le Dieu de toute consolation, et que s'il éprouve l'âme par la tentation, il la récompense après le combat par les richesses et les douceurs de sa magnificence. Un festin lui est préparé, festin qui lui apporte les joies du ciel ; c'est le banquet eucharistique, c'est la nourriture divine servie par les anges. — Voilà sa force, voilà sa vie ! Force divine, vie divine, contre laquelle Satan ne peut rien. Ce pain céleste est donné à l'âme pour l'exciter à combattre en-

core, mais avec Dieu toujours pour assurer sa victoire. — La consolation, il est vrai, annonce elle-même le retour de l'épreuve : mais aussi la vie finira, et alors que de joies ! quel bonheur ineffable !...

V. LA PRIÈRE.



Des désirs.

Ce qui assure notre marche vers Dieu, c'est la droiture de nos désirs. Désirez-vous ce qui est conforme à vos besoins spirituels? le désirez-vous réellement? Dieu se charge du reste. Mais il y a peu d'âmes dont les désirs soient en rapport avec leurs besoins. On désire le bien-être, même spirituel; on désire jouir en tout ce qui se présente; on désire l'indépendance au dedans, et, si c'était possible, au dehors. Oh! alors, on est sûr de se choquer, de se heurter, pour ainsi dire, contre l'Esprit-Saint qui veut mettre tout en place en nos âmes.

Il faut avoir un désir unique de plaire à Dieu ; et si d'autres désirs viennent se mêler à celui-ci, prendre son cœur comme l'on prend un enfant par la main et le ramener fermement à ce désir unique de plaire à Dieu.

Prière.

La prière est notre conversation avec le ciel. N'est-il pas juste que l'exilé envoie ses désirs et ses vœux à la patrie qu'il a hâte de revoir ?

C'est un élan qui nous porte vers la divinité ; c'est un pont jeté sur des abîmes pour aller chercher au sommet des perfections divines tout ce qui nous manque , et rétablir ainsi sans cesse l'alliance sans cesse altérée de la créature avec son puissant auteur.

Prier, c'est désirer ardemment... Le désir, c'est quelque chose en nous qui attend, qui demande, qui appelle, qui presse. Désirer mollement, lâchement, ce n'est pas prier ! se laisser aller à la nature, ce n'est pas prier ! se lasser, ce n'est pas prier ! Il faut persévérer fortement. Si au bout d'un quart d'heure on obtenait la perfection, que ferait-on après ? mais elle ne s'ac-

quiert jamais entièrement sur la terre. Ici-bas, il faut toujours prier ; oui, prier, combattre, gémir !...

L'union parfaite avec Dieu ne peut exister sur la terre. Elle est réservée pour la vision du ciel ; cependant, dès ici-bas, nous pouvons aimer, nous pouvons prier. Ah ! aimer et prier, c'est, dès cette vie, commencer l'union éternelle ! c'est l'union de l'âme avec Dieu dans la foi ! c'est le paradis de la terre !...

La prière bien faite nous apporte la vie de Dieu, et cette vie divine détruit en nous la vie du péché. Ainsi, ne pas saisir la vie de Dieu et ne pas en vivre, tel est le mal d'une âme qui ne prie pas !

Ce qui augmente la difficulté de la prière vocale, c'est une négligence acceptée et habituelle dont on ne se rend pas compte ; c'est le mépris de tout moyen et de toute industrie propres à nous affectionner au sens des paroles qui composent nos prières ordinaires.

Bien prier, c'est la chose la plus rare ! Et il ar-

rive aux âmes qui négligent les petits moyens de le bien faire, comme à ces grands seigneurs qui ne regardent à leurs affaires que de fort loin, et dédaignent de descendre jusqu'aux menus soins et aux détails qui sont les plus importants pour l'administration de leur fortune : — elles se ruinent.

Il est sur la terre des moments heureux... il est des heures ménagées par la Providence pour consoler le cœur et le remplir de force : ce sont les instants du recueillement, de la prière, de la solitude, du silence.

Ce n'est qu'après de bien longues années de lutttes, d'efforts, de travail sur nous-mêmes, que nous parvenons à nous trouver en présence de Dieu, dépourvus de toute autre chose que de lui, et jouissant de sa paix qui, de même que le souffle du matin se mêle à la rosée pour rafraîchir les feuilles des bois, vient aussi rafraîchir notre âme au sortir du combat.

L'arme pour se vaincre et mourir doucement à soi-même, c'est la sainte oraison. On souffre quelquefois pour prier; alors on se couche au pied de la Croix, à côté de Jésus-Christ; on reste

là... Un quart d'heure de familiarité intime avec Notre-Seigneur dédommage d'une vie de souffrances, de sécheresses, de complications de toute sorte.

Ce qui manque le plus à nos progrès dans la vertu, c'est le recueillement. Comme un canal percé dont l'eau s'écoule, nous laissons notre âme s'épancher, s'épuiser en flots de dissipation, dans les embarras et les distractions du monde. Ah ! je le sais, il faut un grand courage pour s'arracher au monde, pour s'isoler du bruit et du mouvement qu'on regrette et qu'on aime ; mais la vie, la paix et la joie intérieures sont à ce prix.

Après bien des années passées dans l'exercice du saint ministère, après avoir connu bien des âmes, et sur la fin de ma carrière, j'éprouve le besoin de répéter sans relâche que la vertu la plus nécessaire, dans le cours habituel et journalier de la vie, c'est le courage de la prière. Il semble bien simple de prier sans raisonner, sans discuter, et c'est cependant la chose la plus difficile et la plus rare. — Une âme qui s'incline vers la prière triomphera de toutes les peines, de toutes les croix et de tout l'univers, s'il le faut.

— S'il y avait une dernière chose importante à faire et à dire, Notre-Seigneur Jésus-Christ, avant de monter au Calvaire et de consommer son sacrifice, doit l'avoir faite et dite. Que fit-il donc ?

— Il se prosterna la face contre terre et il pria.

— Dans votre vie passée, peut-être avez-vous éprouvé bien des mécomptes, commis bien des fautes, traversé bien des phases diverses ? Si vous avez été accablé de tristesse, vaincu par la tentation, dites-le-moi, aviez-vous prié ? Non, oh non ! vous n'aviez pas prié. — Vous êtes encore triste, découragé, agité, troublé ? Vous en ignorez la cause, ou, hélas ! vous ne la connaissez que trop ! Au lieu de discuter et de raisonner avec vous-même, jetez-vous dans la prière, couchez-vous dans la prière, prosternez-vous avec ennui, avec dégoût s'il le faut ; priez malgré vous, priez contre vous... Notre-Seigneur réduit à l'agonie prolongeait sa prière. — Oui, je vous en conjure, ayez le courage de la prière, quoi qu'il arrive. — Vous n'aurez pas à renouveler toujours ce sacrifice, ce courage héroïque de la prière ; les peines, les orages diminueront, et vous entrerez dans ces sentiments de paix, de liberté, de supériorité que donne la grâce.

— Vous êtes égaré, poursuivi, perdu, vous êtes je ne sais où... jetez-vous dans la prière, comme un pauvre chien se jette à la nage ; ne raisonnez pas, ne pensez pas, *nagez*, c'est-à-dire priez !

Ah ! la prière !... il faut quelquefois s'y jeter à corps perdu, pour appeler à son aide les secours surnaturels : sans cela on est englouti et dévoré !

— Dans la route du bien il y a des épreuves ; Dieu épure les âmes dans ce laboratoire sacré. Il n'a pas dit : Venez dans un jardin semé de fleurs où vous goûterez tous les plaisirs ; mais : Si vous voulez me suivre, portez votre croix...

— Il faut vous habituer dans la tentation, dans les angoisses de l'âme, à vous plonger dans la prière ; on ne produit de fruits véritables que par elle, et tôt ou tard on y apprend, même malgré soi, qu'il ne faut dans ce monde que prier et souffrir, prier et pardonner, prier et mourir ! Avouons-le, on en vient à se dire quelquefois : Je souffre, je ne sais où j'en suis... Si je vais à l'église, mes genoux fléchissent, mon âme défaille, tout semble m'éloigner du saint tabernacle. N'importe, je prierai, je ne sais ce que je dirai ; mais je demanderai à Dieu de me secourir. — Ames chré-

tiennes, croyez-moi, de grâce croyez-moi : il le fera, il l'a promis ! Si vous n'obtenez pas de vous ce courage de la prière, vous serez en proie, dans certains moments, au vertige, à la tristesse mortelle ; vous serez battue par la tempête, submergée par l'ennui et le dégoût ! Pauvre âme , pauvre cœur ! pauvre enfant de Dieu, vous vous torturez ; mais allez donc prier, oui, allez prier ! Oh ! que je l'ai bien senti et bien vu ! Il ne faut que quelques heures d'épreuve surmontées par la prière pour établir l'âme tout à coup dans une paix invincible.... JE LE SAIS , vous dis-je !

Il n'y a pas de plus puissant moyen pour convertir les âmes que la prière. Prière intime, familière, ardente, qui entraîne et incline la miséricorde de Dieu vers le pécheur dont vous lui demandez le retour. Les âmes intérieures, les âmes d'oraison sauvent leurs frères du désordre, même sans s'en douter. Une parole préparée pendant l'oraison entre, pénètre, gagne une âme. Ce qui vient du cliquetis des pensées humaines n'engendre que la confusion. L'Esprit divin n'est pas là : il ne réside que dans la prière.

.... On n'est pas toujours dans la désolation ; on a ses moments de consolation et de succès ; rien de plus urgent alors que la prière ; lorsqu'on agit sans elle, la réussite est fort dangereuse ; elle enfle le cœur et nourrit l'amour-propre. Si vous avez bien prié, même dans le succès, vous toucherez du doigt votre néant et la grâce de Dieu qui seule a fécondé votre âme ; alors vous êtes dans le vrai : la prière donne toujours l'esprit de vérité.

Quand une âme prie, il n'y a pas de grandes choses dont elle ne soit capable.

VI. VIE SPIRITUELLE.

Vivre au présent.

Quand, de ce corps de boue, l'esprit s'élève, s'isole, vit au présent devant Dieu, ne garde que le désir de lui plaire, et fait de toutes ses forces ce que le devoir demande et impose, il possède une vie que les anges envieraient s'ils étaient capables d'envier quelque chose. L'Esprit de Dieu n'est ni dans le passé ni dans l'avenir ; pour Dieu il n'y a ni passé ni avenir ; Dieu vit, il est ! Pour lui tout est présent. Dégageons-nous donc de toute crainte, de toute sollicitude de la veille et du lendemain, pour nous jeter dans l'immuable éternité de Dieu, dans son immensité toujours présente.

Si nous vivons au présent, nous sommes sûrs que le passé sera bien réparé, l'avenir bien préparé. Pourquoi retourner en arrière ? pourquoi se jeter en avant ? Au présent ! au présent !

La paix consiste dans la tranquillité du présent ; c'est un des biens de ce pays radieux qu'il faut habiter par avance. Ah ! que de force il faut à une âme pour se maintenir dans le moment présent, que de biens il en résulte ! Évidemment dans ce moment je ne veux pas offenser Dieu ; dans ce moment, le seul où Dieu soit devant moi et moi devant lui, je me jette en lui, je m'abandonne à lui, je fais ce que je dois : — Tout est bien..... tout est très-bien ! — Dieu nous veut sous cet abri ; il nous y remplit de son esprit, de son amour, de lui-même...

Renouvellement de l'âme.

Il y a des saisons nouvelles pour l'âme ; il faut dans la voie de la vertu un perpétuel renouvellement. Il faut changer en mieux, et cela sans cesse et toujours. Regardez la nature : elle ne paraît en repos que parce qu'elle se renouvelle

incessamment. — Le repos de l'âme est à ce prix.

Nous avons tous besoin de conversion ; et même il en est une qui doit se faire tous les jours. Tous les jours il faut que nous prenions notre âme dans nos mains et que nous la dégagions des choses terrestres qui l'empêchent de s'élever à Dieu.

Visites de Dieu à l'âme.

La sainte communion n'est pas le seul instant où Dieu se communique intimement à l'âme ; il la visite encore par la souffrance, jusqu'au moment où il la trouve souple, malléable, en rapport avec lui. Croyez-le bien, notre âme est opposée par le fond de sa nature à l'action de la grâce ; il faut le travail, la souffrance, la lutte, pour qu'elle soit mise en rapport intime avec l'ordre surnaturel. Regardez le bois que l'on jette dans le feu. Que se passe-t-il ? Le bois résiste.... Voyez cette fumée, entendez ce pétilllement ; c'est que le feu pénètre le bois ; il le tra-

vaillle, il le saisit, le bois devient charbon ardent, flamme transparente et vive. S'il pouvait parler pendant cette transformation, il se plaindrait ; car il souffre, il est détruit. — Il se passe en notre âme quelque chose de semblable : Dieu est un feu qui nous travaille et nous consume... ah ! laissons-nous faire ! soyons patients dans la main de Dieu, c'est le secret des secrets dans la vie spirituelle.

Un bon moyen de profiter des visites de Dieu, c'est de les recevoir en esprit de foi ; croyons en Dieu pendant l'épreuve.

Consolation spirituelle.

Parmi les visites de Dieu, il en est une qui passe dans l'âme comme un éclair : c'est la consolation. Un instant suffit alors pour faire oublier tout un passé laborieux et amer. La consolation spirituelle est une très-grande grâce : il faut s'en réjouir, c'est un don précieux ; nous devons la désirer, la demander. Avec elle, l'âme est en paix ; elle goûte Dieu et les choses de Dieu ; elle aime la pratique de ses devoirs. Une âme qui possède la paix et la consolation pure

de l'esprit, aura sans doute ses peines, ses sacrifices, ses labeurs ; mais une grâce intérieure les adoucira ; l'esprit de foi la fera tressaillir de joie dans l'épreuve ; elle saura rester calme pendant que tout sera dans l'agitation autour d'elle. Soutenue, portée par la consolation intérieure, un oubli vraiment divin descendra en elle et l'isolera, la dégagera de tout motif de peine ou de ressentiment. — Quand l'âme est ainsi en paix et consolée, il n'y a rien à lui dire ; le Saint-Esprit la dirige, il est son premier, son seul directeur.... le ministre de Dieu n'est vraiment plus qu'un instrument.

Prendre Dieu en bonne part.

Il est une disposition intérieure que nous n'avons pas habituellement ; cependant elle est très-nécessaire : c'est de prendre en bonne part Dieu et tout ce qui vient de Dieu ; non, hélas ! nous ne l'avons pas ! Notre pauvre cœur a dans son fond une amertume qui fait tourner à l'aigre même ce qui vient de Dieu. De là ce malaise, cette humeur morose, ces jugements sévères, ces rapports pénibles, ces difficultés de toutes sortes.

Qu'est-ce donc que prendre en bonne part Dieu et tout ce qui vient de Dieu? La sainte Écriture dit un mot admirable qui répond merveilleusement à cette question : « Pensez bien de Dieu... » Oui, chose étrange ! penser bien de Dieu nous est difficile ; nous ne traitons pas avec Dieu comme nous le ferions avec une personne dont nous aurions expérimenté la bonté ; car alors nous saurions prendre en bonne part ce qui nous viendrait de Lui.

Dieu nous commande, nous sollicite ; et nous examinons, et nous doutons, et nous nous révoltions. Vraiment cela est déplorable, et notre vie se passe tout entière ainsi, si nous n'y prenons garde !

Nous devons aussi prendre en bonne part le prochain. — Il faut le voir d'un bon œil, avec bienveillance, charité, cordialité. Penser bien des autres, que cela est rare ! que nous sommes souvent dans le faux à ce sujet ! le vrai serait de ne jamais juger : nous avons vraiment bien autre chose à faire ! Ames chrétiennes, contemplons le cœur de Jésus ! que de mansuétude, que d'oubli, que d'indulgence, que de pardon ! quel abîme de charité divine ! Après nous être imbibés, dé-

trempés dans la bénignité et dans la patience de Jésus-Christ, nous recevrons en paix tout ce qui nous viendra de Dieu, et nous verrons en lui l'action du prochain à notre égard.

Combat spirituel.

Oui, la peine du travail a sa douceur : douceur étrange, que le combat sanctificateur seul apporte avec lui. Cet état de paix amère est bon et quelquefois délicieux à l'âme ; il est le fruit de la grâce réparatrice de la croix. Heureuse lutte qui enfante le courage, crée le mérite et mène à une gloire paisible et durable !

Piété.

La piété est bonne, elle est douce au cœur qui la possède et secourable aux besoins d'autrui ; elle est utile à tous, dit saint Paul : elle console la terre et y apporte les souvenirs du ciel. Quand on a rencontré dans la vie, comme il s'en trouve, grâce à Dieu, de ces âmes vraiment pieuses, anges de leur famille, soutiens tutélaires des communautés religieuses, délices de tous ceux qui les entourent, on n'a pas besoin de réfléchir beau-

coup pour en sentir tout le prix ; on les voit, on les respecte, on les aime.

— La piété filiale envers Dieu est un don spécial de son esprit ; désirons-le, cherchons-le, demandons-le avec instances. L'intimité divine ne vaut-elle pas mieux que toutes les intimités humaines ? Surtout ne craignons pas de nous faire petits et simples avec le Tout-Puissant, pour qu'il nous traite en enfants chéris !

Règlement de vie.

L'ordre, *le grand ordre*, s'il est permis de parler ainsi, consiste à tendre à Dieu de toutes les forces de son âme ; il est observé, il règne quand, chrétiennement et en vue de Dieu, les journées, les heures, les devoirs, sont fixés à l'avance et sanctifiés par le retour régulier des exercices spirituels. On trace ainsi fortement sa route ; on voit, on sait où l'on marche et l'on se dirige sûrement vers le terme : c'est ce qu'on appelle régler sa vie. Faut-il s'arrêter à faire justice ici d'un préjugé que la légèreté mondaine a laissé s'accréditer ? elle croit trouver un signe de petitesse d'esprit dans les soins mêmes de l'ordre et dans

les habitudes régulières.... — Laissons de côté les minuties et les manies; ce n'est pas là ce qu'il faut louer; quand on fait l'éloge des forces intellectuelles de l'homme, prétend-on par là honorer et recommander la folie? Quand on célèbre une vertu ou une bonne qualité, le défaut et l'excès contraires sont-ils par là même préconisés?

Un ordre régulier de vie, sincèrement fixé, mais avec l'aisance et la liberté qui conviennent aux enfants de Dieu, est le contraire de la servitude et de l'abaissement de l'esprit. La dignité première de l'homme est de savoir se dominer soi-même, de savoir commander à ses actions avec l'empire de la raison et de la foi. Un règlement de vie qu'on s'impose et qu'on suit volontairement est donc un des actes les plus caractéristiques du gouvernement de soi-même. Cet assujettissement exigé de soi par soi punit le désordre par l'ordre, et toutes les joies mauvaises par l'acte victorieux qui s'en prive et s'en délivre, non sans quelque frémissement...

Devant soi, contre une vie ordonnée et réglée, on rencontre toujours la mollesse, la nonchalance, la légèreté. Ce sont des maladies aux-

quelles il faut compatir, mais non céder. Leur seul remède se trouverait dans des habitudes régulières énergiquement embrassées et suivies.

Un grand nombre de personnes se font une règle de n'en avoir aucune, surtout à l'égard de Dieu; il est convenu qu'avec lui on se gênera moins qu'avec personne, et qu'on lui accordera tout au plus ce qu'il serait par trop révoltant de lui refuser...

Revue de la semaine.

Les retours réguliers sur son intérieur et sur l'ordre de sa vie, appelés *examens*, et qui se présentent à l'âme sous la forme d'examens particuliers, d'examens généraux, de retraites du mois, de retraites annuelles, ont leur complément dans une petite revue de la semaine. Elle fait rentrer en soi-même, repasser rapidement tous les jours écoulés, constater les pas faits dans la voie ou hors de la voie, pour se ranimer toujours, en se confiant inviolablement à la volonté divine. Oui, une revue de la semaine, une retraite d'une heure placée le dimanche, si on le peut, est un puissant moyen de sanctification. L'expérience

l'a prouvé : bien des âmes ont conservé ainsi la force, la lumière et la paix nécessaires pour le combat de chaque jour et quelquefois de chaque heure.

La régularité dans la piété. — La méditation.

Il y a un grand nombre d'âmes pieuses qui fixent les heures de la prière, de la méditation, de l'examen particulier, le temps de la confession, de la communion, et qui les défendent contre tous les obstacles extérieurs. Il est divers degrés de grâce, de conversation intérieure et spirituelle ; mais il n'est pas d'âme, si elle est pénétrée d'un profond sentiment de foi, si elle a compris ce que réclamait l'honneur du nom chrétien, qui n'ait senti la nécessité de payer à Dieu un tribut d'hommages, et qui n'ait consacré une part de son temps à la prière. Il n'est pas une âme qui, malgré ses distractions, son incapacité, son agitation, ne puisse méditer un peu chaque jour, ne fût-ce qu'un quart d'heure, sur les vérités éternelles.

Quelle que soit votre nullité, consacrez donc ce quart d'heure à la méditation, et je vous promets,

avec sainte Thérèse et tous les saints qui ont pratiqué cet exercice, que votre âme sera dès lors à l'abri des plus grands dangers.

L'oraison.

Faites un bon quart d'heure d'oraison à Paris ou en Chine, et puis, dites-moi ce que c'est que le monde, le temps, la terre!...

L'examen particulier.

Combattre un seul défaut et tendre à une seule vertu sans se relâcher jamais, est le signe d'une grande âme. Cette doctrine fut enseignée et pratiquée par tous les saints.

L'examen particulier tire sa force de son but unique. Qu'est-ce qui se fait de grand dans le monde sans l'unité? — Un homme qui ne s'applique qu'à perfectionner une seule chose est presque toujours un grand homme.

La lecture spirituelle.

Un bon livre est un ami précieux; il tient compagnie sans s'interposer entre Dieu et l'âme (ce qui arrive quelquefois aux plus saintes affections quand on n'y prend garde); un bon livre sert de lien pour mieux retenir les avantages de la conversation divine; il fournit la matière à ces entretiens intimes où le cœur s'épanche avec Jésus-Christ.

La lecture spirituelle aide beaucoup à la méditation et à la prière; elle renouvelle et alimente les saintes pensées et les pieux désirs: on ne peut pas toujours penser par soi-même, ni tirer de son propre fonds ce qu'on doit dire à Dieu; le bon livre supplée à notre épuisement et à notre incapacité. Sainte Thérèse disait qu'elle n'osait se présenter à l'oraison avant d'avoir fait sa lecture spirituelle.

L'esprit de Dieu qui présida à la composition des pieux livres, nous assiste par leur moyen. Cet esprit divin remplit et dirige des hommes de choix; ils nous instruisent durant leur vie:

morts, ils nous parlent encore (1) ! et nous encouragent à la fois par leurs leçons et par leurs exemples. A-t-on besoin d'un conseil, ils le donnent sûr et désintéressé; leurs écrits appliquent notre esprit au but uniquement nécessaire et font mieux goûter les fruits de la grâce et de la vertu.

A l'égard de la lecture spirituelle, ne soyons pas les ennemis de nous-mêmes; ne dédaignons pas ce que l'expérience des saints et la tradition ont déposé dans ces œuvres de la sagesse et du zèle de nos maîtres. Nous n'avons pas à inventer la vie chrétienne, elle est toute faite; nous n'avons pas à créer des voies nouvelles, mais bien à suivre avec fidélité celles que les parfaits imitateurs du Sauveur nous ont tracées.

L'examen du soir.

Le soir arrivé, profitez de ce premier moment de calme pour rentrer en vous-même, pour

(1) Le lecteur ne retrouvera pas sans émotion, sous la plume du Révérend Père de Ravignan, cette grande pensée qui s'applique si bien à ses écrits, et qui, au jour de ses funérailles, devait tomber la première sur son cercueil des lèvres d'un illustre prélat : « *Defunctus adhuc loquitur....* »

chercher quels sont les devoirs que vous avez omis, pour compter vos défaites et vos victoires, pour voir si vous avez marché fermement dans la bonne voie.

La dévotion.

Méditation, examen particulier, confessions, communions fréquentes : voilà les bases de la vraie dévotion. Elle doit grandir toujours ; elle doit devenir parfaite et conduire à la région du rafraîchissement éternel, dans laquelle le chrétien posera sa tente et que le Seigneur lui-même habite.

Sacrifice intérieur.

Sacrifice!... mot mystérieux qui nous apparaît sous mille formes, dont beaucoup sont fausses, parce que nous ne nous plaçons pas dans la vérité.

Le sacrifice, c'est le renoncement à soi-même ; c'est se laisser là, s'oublier pour penser à un autre qu'à soi ; se perdre de vue, se dévêtir *du moi* comme on quitte un vêtement... Nous tenons à

nous-mêmes par le fond de notre être, et quand nous croyons nous être quittés, nous faisons la douloureuse expérience que le moindre mécompte, la plus légère souffrance, nous replongent dans *le moi*. C'est que nous n'avons pas prié dans l'intime de notre âme, en l'inclinant vers le renoncement réel et dans le sens contraire à ses penchants naturels. Ce mot *contraire* indique le sacrifice; il faut entendre par ce mot tout ce qui combat nos attrait de nature. Nous portons en nous une opposition profonde à prier dans le sens contraire à nos penchants, et l'âme la plus adonnée à l'oraison, quand il faut s'incliner dans l'intime de la prière vers ce qui s'oppose à ses attrait, y sent toujours de la répugnance! C'est cependant là ce qui fait le vrai travail de l'âme, le vrai labeur intérieur; c'est là ce qui avance l'œuvre de la sanctification.

C'est par les contraires cherchés dans l'oraison avec cette intensité vigoureuse qui lutte contre l'obstacle, que l'âme se relève, se redresse, se refait et se fortifie; mais, ne nous trompons pas, il faut un grand courage, une rare énergie pour faire à Dieu le sacrifice de ce combat intérieur!

Confiance et abandon.

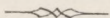
Le démon est un sophiste infernal ; il travaille à vous alarmer sous prétexte d'une vaine délicatesse de conscience ou d'une fausse humilité. Il veut vous persuader que votre désir du bien n'est pas réel, que votre espérance en la bonté divine est téméraire et sans sujet véritable. C'est ainsi que de vaines sollicitudes vous empêchent de croître, de grandir dans le service de Dieu ; vous cachent cette douce physionomie de la piété, qui encourage la vertu, et empêchent l'influence heureuse que vous pourriez exercer. Puisque vous voulez offrir à Dieu des sacrifices, offrez celui de vos agitations et de votre amour-propre. Vous ne serez tranquilles que quand vous serez humbles, vous ne trouverez la paix que dans l'abandon. Une âme sincèrement dévouée doit prendre pour règle infaillible tout ce qui soutient et dilate le cœur, puis se jeter aveuglément dans le sein de Dieu. C'est là le véritable esprit, l'impulsion du bon ange ; tout ce qui est contraire est du démon ; repoussez-le.

Troubles intérieurs.

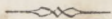
La tempête dans l'âme fidèle, c'est comme la pluie d'orage qui tombe sur le toit pendant qu'on est à l'abri. La tempête dans une âme qui est vraiment à Jésus-Christ, ce n'est rien, rien du tout !

Confiance.

La confiance, c'est la vie de la foi par laquelle on sort de soi-même pour se reposer en Dieu.



VII. LA VIE PARFAITE.



La retraite.

La retraite, c'est à la fois le repos et le travail de l'âme. Le repos, par la séparation, le recueillement, le silence ; le travail, par la disposition de chercher la volonté divine et de s'y conformer entièrement, coûte que coûte. Le point important est d'atteindre Dieu et de dire avec saint Augustin : « Vous seul me suffisez, Seigneur! »

Discernement des esprits.

Dans une âme fervente et dévouée, l'action de

Dieu, c'est la paix ; tout ce qui la trouble et l'inquiète vient du démon.

Au contraire, dans une âme lâche et infidèle, Dieu n'est pas chez lui : s'il veut entrer, il doit faire violence soit par lui-même, soit par ses anges..... il enverra donc le trouble et l'inquiétude, mais jamais le découragement. Quant au démon, il laisse et endort une telle âme, mais il ne peut lui donner la paix ; la paix n'est jamais en son pouvoir.

L'hésitation n'est pas un état de Dieu. Il faut la craindre. Elle est voisine de la tiédeur ; quelquefois il vaudrait mieux le mal déterminé. Donc, se décider, *vouloir* jusqu'aux folies et aux excès pour se jeter en Dieu. — Mais vouloir, c'est prier et combattre, et alors paix en Dieu!... le trouble ne viendrait plus que du démon.

L'appel de Dieu.

Quelle est cette vie qui doit transporter l'âme d'un amour si fort et si ardent, qui doit l'entraîner au delà des barrières ordinaires pour la faire entrer dans une voie plus étroite ? Ah ! ne crai-

gnez pas celui qui a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie ! » il saura bien en son temps inspirer à l'âme de l'élu ce désir qui dépasse l'obligation des devoirs imposés et la limite des commandements, pour la faire entrer dans l'imitation plus parfaite, plus héroïque et plus libre aussi de sa propre vie. — Quand le sentiment intime de Jésus-Christ a touché une âme, il faut que toutes les barrières tombent, que tous les obstacles se renversent, et qu'elle marche à grands pas sur les traces du Sauveur. L'apôtre qui l'a suivi de plus près n'a-t-il pas dit : « Il a souffert afin que nous l'imitions et marchions après lui?... » La voilà cette vie meilleure : c'est l'imitation du Sauveur par libre amour. O Sauveur ! vous avez choisi cette part pour vous-même et vous avez voulu qu'elle fût aussi la mienne ! c'est vers elle que je me suis senti entraîné par l'inspiration de votre grâce. Quoi donc ! maintenant que j'ai connu le prix de votre appel, l'honneur de la croix à porter pour vous, le prix des souffrances endurées à votre exemple, quoi ! je reculerais comme le jeune homme de l'Évangile, et je vous laisserais triste de ma lâche trahison ? Non, non, Seigneur !...

Suivre Jésus.

Ah ! si la voix de Jésus retentit dans votre cœur, s'il vous dit : Mon enfant, voulez-vous me suivre ? ne répondez pas : Je ne puis, je suis trop faible. S'il ajoute : Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai : ne repoussez pas ses invitations ; marchez à sa suite, suivez ses exemples, marquez vos pas dans les traces des siens, observez sa loi, exécutez sa volonté, écoutez les désirs de son cœur. Et si, au-dedans de vous-même, vous entendez un murmure de découragement, fermez l'oreille, c'est un mensonge. Tout est possible à celui qui veut.

Vocation religieuse.

Quelquefois les peines, les mécomptes du cœur tournent une âme vers la vie religieuse. Il faut souvent se défier de ces impressions ; car on peut sans doute se sauver et se sanctifier dans le monde, y pratiquer des vertus parfaites, malgré les dangers et les embarras qu'on y trouve. Mais enfin il est vrai de dire que la voie des conseils

évangéliques est la plus parfaite, la plus simple, la plus sûre, et que c'est une grande grâce de Dieu quand il appelle une âme !

Cette vocation doit se décider dans la prière, dans la paix du cœur, dans de mûres et calmes réflexions. Nul ne peut se la donner ni l'acquiescer : c'est l'œuvre de l'Esprit-Saint.

Il ne faut pas se préoccuper des idées qui viennent sur ce grave sujet par suite des impressions sensibles : plus haut !... — le calme, la paix et l'attente disposent une âme, puis Dieu parle dans un de ces moments connus de lui seul, et alors on n'a plus qu'à obéir, avec courage toujours !

Quelle grâce, quel bonheur, quand Dieu appelle à tout quitter pour lui !... alors il devient, suivant sa promesse, le père, la mère, le frère, la sœur, tout en un mot ! — Il y a sans doute un sacrifice à faire, il faut dégager son cœur des liens de la terre ; mais ils se forment pour le ciel ; ils se forment dans le ciel ! oui, là-haut, il y a encore des liens qui subsistent : liens de charité divine ! — Puis on redescend sur la terre pour se dévouer à la gloire de Dieu et au salut des âmes qu'il a tant aimées. L'oraison, les œu-

vres, l'obéissance, l'absence de tous les soins du monde, établissent dans une région sereine où l'on oublie même la tempête qui nous a jetés dans le port... on a Dieu !

La grâce et l'amour du Seigneur sont les vrais biens ; ils donnent à l'âme, ici-bas, la véritable paix et la vraie liberté. Notre-Seigneur peut exiger de douloureux sacrifices, mais n'en a-t-il pas le plus incontestable droit ? Il faut donc s'offrir à lui pour accomplir toute sa volonté.

Il est des circonstances dans la vie qui décident une longue carrière, et placent tout à coup un cœur dans les voies de la perfection. Après d'amères préparations, une ineffable douceur remplit l'âme qui se dévoue pour toujours à servir le divin Maître d'aussi près que possible...

La vocation religieuse est une très-grave question, et c'est à Dieu seul qu'il appartient de la résoudre dans une âme ; c'est sa grâce, son esprit, qui, dans le calme de la réflexion et de la prière, donnent la conviction intime de sa volonté d'exception, en même temps que le courage d'un grand sacrifice. Quitter pour toujours

le monde, sa famille, ses amis, les satisfactions légitimes de son cœur, pour se consacrer à la gloire de Dieu et au salut des âmes, c'est une grande et belle chose qui n'est pas réservée à tout le monde ! Quand Dieu appelle, quand il brise les liens qui nous attachent à la terre pour les changer en affections purement spirituelles, quel bonheur!... et quelle paix on goûte en son cœur lorsqu'on repasse les années écoulées au sein de la vie religieuse dans les exercices de l'amour de Dieu et du zèle pour le salut des âmes !

La vie religieuse est vouée à la Croix et à l'esprit de sacrifice; mais elle délivre des sollicitudes, des entraves, des dangers, *du variable* du monde. Le travail de la perfection, l'application dévouée du zèle, imposent sans doute des épreuves, mais quels secours n'a-t-on pas ? quels soutiens ! quelle profonde paix !...

Il est bon de rappeler ici un principe certain : c'est que l'autorité des parents, quelque sacrée qu'elle soit, ne s'étend pas sur la conscience de leur enfant et ne s'applique en aucune manière à leur vocation. Je suppose qu'une jeune per-

sonne soit convaincue qu'elle est appelée à la vie religieuse : la loi divine la déclare à cet égard parfaitement libre et indépendante de ses parents ; et, pour le faire sentir aussi fortement que possible , Jésus-Christ dit dans l'Évangile : « Celui qui aura quitté son père, sa mère, ses sœurs, ses frères... recevra le centuple et la vie éternelle. » Et ailleurs : « Celui qui ne hait pas son père et sa mère n'est pas digne de moi. » — Dieu appelle par la vocation religieuse à une perfection d'exception, à la pratique des conseils évangéliques ; il faut agir, obéir à Dieu, désobéir à ses parents, comme si on les haïssait, tout en les respectant et les aimant ; il faut les quitter... Voilà les vrais principes : nul doute à cet égard. Catholiques ou protestants, tous les parents ont ces limites divines posées à leur autorité : combien de fois des vocations ont dû se développer et s'accomplir dans ces conditions ! c'est presque d'habitude dans l'Église de Dieu !

Qu'on est heureux d'être religieux ! on est obligé de plaire à Dieu perpétuellement. Oui, *obligé*, et par un vœu encore !

Fidélité du Seigneur.

Quand une âme a vu et compris sa voie, quand elle a prié et reçu la force d'en haut, alors elle marche et les obstacles s'aplanissent. Dieu laisserait plutôt périr le monde entier, qu'il ne manquerait de soutenir l'âme qui se voue à son service.

Les Saints.

Qu'est-ce qu'un saint? C'est un homme qui a une idée fixe. — Voyez saint Ignace, sainte Thérèse et tant d'autres : la gloire de Dieu, le salut des âmes, voilà leur unique pensée ; voilà leur force, et avec elle rien ne leur est impossible. Avec elle ils ont vaincu tous les obstacles, avec elle ils ont triomphé de leurs passions, du monde et du démon!

Perdons l'idée fausse que les saints sont des êtres à part, sans passions, sans entraînement au mal, faisant le bien sans peine et fuyant le

mal sans lutte. Étudions saint Paul, et voyons s'il n'a pas combattu contre lui-même un grand combat qui a duré jusqu'à son dernier soupir.

Combattons sans cesse comme lui pour être des hommes, des chrétiens, des saints.

Il est bon de se demander souvent ce qui a fait les saints. Je me le demande, je le demande à Dieu, et, dans l'intime de ma conscience, je ne balance pas à répondre : Ce qui a fait les saints, c'est qu'ils cherchaient Dieu avec foi, avec suite, avec confiance, avec amour. — Tout est là. — Oui, les saints cherchaient à établir le règne de Dieu en eux, *au milieu d'eux*, selon l'expression de l'apôtre saint Paul : 'Le royaume de Dieu est au milieu de nous. Cette parole était familière à Jésus-Christ lui-même, et, quand il envoyait ses apôtres en mission, il ne leur disait souvent que ces mots : « Parlez-leur du royaume de Dieu. »

Les saints ont vécu dans les mêmes circonstances que nous ; leur vie était la nôtre, leurs journées les nôtres, leurs épreuves les nôtres : nous devons marcher comme eux et avec eux pour arriver au même but.

La sainteté.

Qu'est-ce que chercher Dieu ? — C'est la droite direction d'une âme qui se laisse mouvoir par la lumière intime de la vérité.

C'est le travail d'une volonté qui se dégage de toute considération humaine, pour suivre uniquement ce que lui suggère la conscience.

Je le sais, nous ne pouvons nous fixer dans la recherche incessante de Dieu : la faiblesse de notre nature nous fait redescendre sans cesse ; alors, comme les saints, remontons ! Remontons par la prière, par l'aspiration de l'âme, par les efforts de la volonté qui cherche à s'unir à son bien suprême, à son unique centre, à son unique amour, à son Dieu !... Notre vie alors se composera de deux mouvements successifs : nous irons chercher, puiser Dieu ; nous reviendrons le répandre ensuite autour de nous par nos actes extérieurs, tout en le gardant par une vigilance pleine d'amour. Quand Dieu s'épuise en nous, ce qui arrive, hélas ! cent fois dans un jour, ah ! remontons au ciel par la prière : là, purifions-nous, abaissons-nous, puisons... et puis revenons travailler et souffrir, et enfin mou-

rir ! C'est ainsi que vivaient les saints, voilà ce qu'ils faisaient : — pas autre chose.

Quels sont les fruits de cette recherche constante, de ce retour incessant en Dieu ? Le repos spirituel. Oui, le repos, et nous en avons tant besoin !... Il faut bien, de temps en temps, assseoir notre âme et faire halte.

Un voyageur ne marche pas toujours ; il se repose, prend du viatique et recommence à cheminer comme s'il partait pour la première fois. Nous devons de même recommencer souvent notre vie, après l'avoir renouvelée, ravitaillée, en remontant en Dieu par la prière pour nous reposer en lui ! On va si bien quand on commence !

La recherche de Dieu donne aussi la force et la fécondité spirituelles. Qui n'a pas sa part d'apostolat ? Or, c'est dans la douleur qu'on enfante les âmes à la grâce, et l'apôtre a toujours à souffrir. Dans les travaux, les fatigues, les angoisses, nous avons besoin de force ; où la trouverons-nous ? En cherchant Dieu simplement, cordialement. Nous nous portons beaucoup trop nous-mêmes dans nos œuvres, quand, accablés de nos propres pensées, nous n'allons

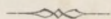
pas nous rafraîchir et nous reposer dans le sein de Dieu. Alors nous nous sentons défaillir ; le poids des sollicitudes, des complications humaines accable notre âme.

Cherchons Dieu, remontons en haut par la prière : nous retrouverons là toute force et toute liberté !

Avec la force puisée dans la recherche de Dieu vous aurez la lumière spirituelle : flambeau divin qui éclairait les saints pendant leur pèlerinage terrestre ! Ils savaient se dévêtir de l'humain, ils se débarrassaient de toutes ces entraves puissantes qu'on déplore, mais qu'on aime ; ils tendaient vers Dieu ! ils aspiraient sa vie, sa lumière incréée... Ah ! demandons souvent aux saints de nous faire comprendre ces choses ; passons dans la région qu'ils habitent, et apprenons d'eux à chercher Dieu, à nous reposer en lui, à nous renouveler en lui ! Forts de leur force pendant l'exil, nous jouirons comme eux un jour de ce grand Dieu trouvé et possédé dans la patrie !...

que dans l'histoire de notre temps il n'est
rien d'autre que l'histoire de l'humanité
et de la civilisation, les conquêtes de la
science et de l'art, les progrès de la
philosophie, les découvertes de la physique
et de la chimie, les inventions de la
mécanique et de l'industrie, les progrès
de la morale et de la politique, les
travaux de la littérature et de l'histoire,
les efforts de la religion et de la science,
les luttes de la liberté et de la tyrannie,
les triomphes de la raison et de la superstition,
les victoires de la civilisation et de la barbarie,
les progrès de la science et de l'art, les
travaux de la littérature et de l'histoire,
les efforts de la religion et de la science,
les luttes de la liberté et de la tyrannie,
les triomphes de la raison et de la superstition,
les victoires de la civilisation et de la barbarie,
les progrès de la science et de l'art, les
travaux de la littérature et de l'histoire,
les efforts de la religion et de la science,
les luttes de la liberté et de la tyrannie,
les triomphes de la raison et de la superstition,
les victoires de la civilisation et de la barbarie,

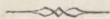
TABLE DES MATIÈRES



ENTRETIENS SPIRITUELS

PREMIER ENTRETIEN. — La retraite du mois.	4
DEUXIÈME ENTRETIEN. — Le lever.	43
TROISIÈME ENTRETIEN. — La prière.	22
QUATRIÈME ENTRETIEN. — Pour la fête de la Purification. — Jésus-Christ roi et victime du monde.	33
CINQUIÈME ENTRETIEN. — La dévotion.	44
SIXIÈME ENTRETIEN. — La pénitence.	49
SEPTIÈME ENTRETIEN. — Pour la fête de l'Annonciation. — La joie et le sacrifice.	65
HUITIÈME ENTRETIEN. — Pour les fêtes de Pâques. — La joie spirituelle.	73
NEUVIÈME ENTRETIEN (premier de la retraite). — La grâce.	83

DIXIÈME ENTRETIEN (deuxième de la retraite). — Rap- porter tout à Dieu.	98
ONZIÈME ENTRETIEN (troisième de la retraite). — La direc- tion de la volonté.	108
DOUZIÈME ENTRETIEN (quatrième de la retraite). — Le mal moral. Ses sources, ses effets.	123
TREIZIÈME ENTRETIEN. — (cinquième de la retraite). — La mort.	139
QUATORZIÈME ENTRETIEN (sixième de la retraite). — Cul- tiver son âme.	154
QUINZIÈME ENTRETIEN (septième de la retraite). — Les exemples de Jésus-Christ.	164
SEIZIÈME ENTRETIEN (huitième de la retraite). — L'avan- cement spirituel.	182
DIX SEPTIÈME ENTRETIEN (pour la clôture de la retraite). — Persévérer dans la prière.	191



PENSÉES SUR LA VIE SPIRITUELLE

I. DOGME ET VÉRITÉS DERNIÈRES.

Paix et lumière.	209
La foi.	209
Dieu est notre fin.	210
Dieu bon et puissant.	210
Amour filial pour Dieu.	211
Amour actif.	213
Amour de Dieu.	213
Le secours de Dieu.	214
Jésus notre frère et notre ami.	214

TABLE DES MATIÈRES.

305

Mérites infinis de Jésus-Christ.	215
La Vierge Marie.	215
La douceur du repentir.	218
La pénitence des justes.	219
La maladie.	220
La mort.	220
L'enfer.	221
L'éternité.	223
Le repos du chrétien.	224
Le ciel.	224

II. MORALE CHRÉTIENNE.

Le respect dans la famille	227
La sévérité du monde.	228
La médisance.	228
La tiédeur.	228
L'humilité.	230
Prudence et simplicité.	231
La joie spirituelle.	234
L'innocence.	235

III. LE RETOUR A DIEU.

Ne jamais désespérer d'une âme.	237
Zèle du salut des âmes.	237
Erreur et vérité (Lettre à une dame protestante).	240
Courage chrétien.	243
Désirer Dieu.	243
Vouloir.	244
Le sacrifice.	244
Le renoncement.	245
La paix.	245

IV. SOUFFRANCES ET CONSOLATIONS.

La croix est partout	249
--------------------------------	-----

Le purgatoire sur la terre.	250
La Croix.	251
Des peines.	252
La souffrance.	253
Souffrir avec Jésus-Christ.	254
Le Thabor et le Calvaire.	256
Justifier la Providence.	257
Résignation et abandon dans les peines.	258
Se livrer.	259
Consolation.	260

V. LA PRIÈRE.

Des désirs.	262
Prière.	263

VI. LA VIE SPIRITUELLE.

Vivre au présent.	271
Renouvellement de l'âme.	272
Visites de Dieu à l'âme.	273
Consolation spirituelle.	274
Prendre Dieu en bonne part.	275
Combat spirituel.	277
Piété.	277
Règlement de vie.	278
Revue de la semaine.	280
La régularité dans la piété. — La méditation.	281
L'oraison.	282
L'examen particulier.	282
La lecture spirituelle.	283
L'examen du soir.	284
La dévotion.	285
Sacrifice intérieur.	285
Confiance et abandon.	287

TABLE DES MATIÈRES.

307

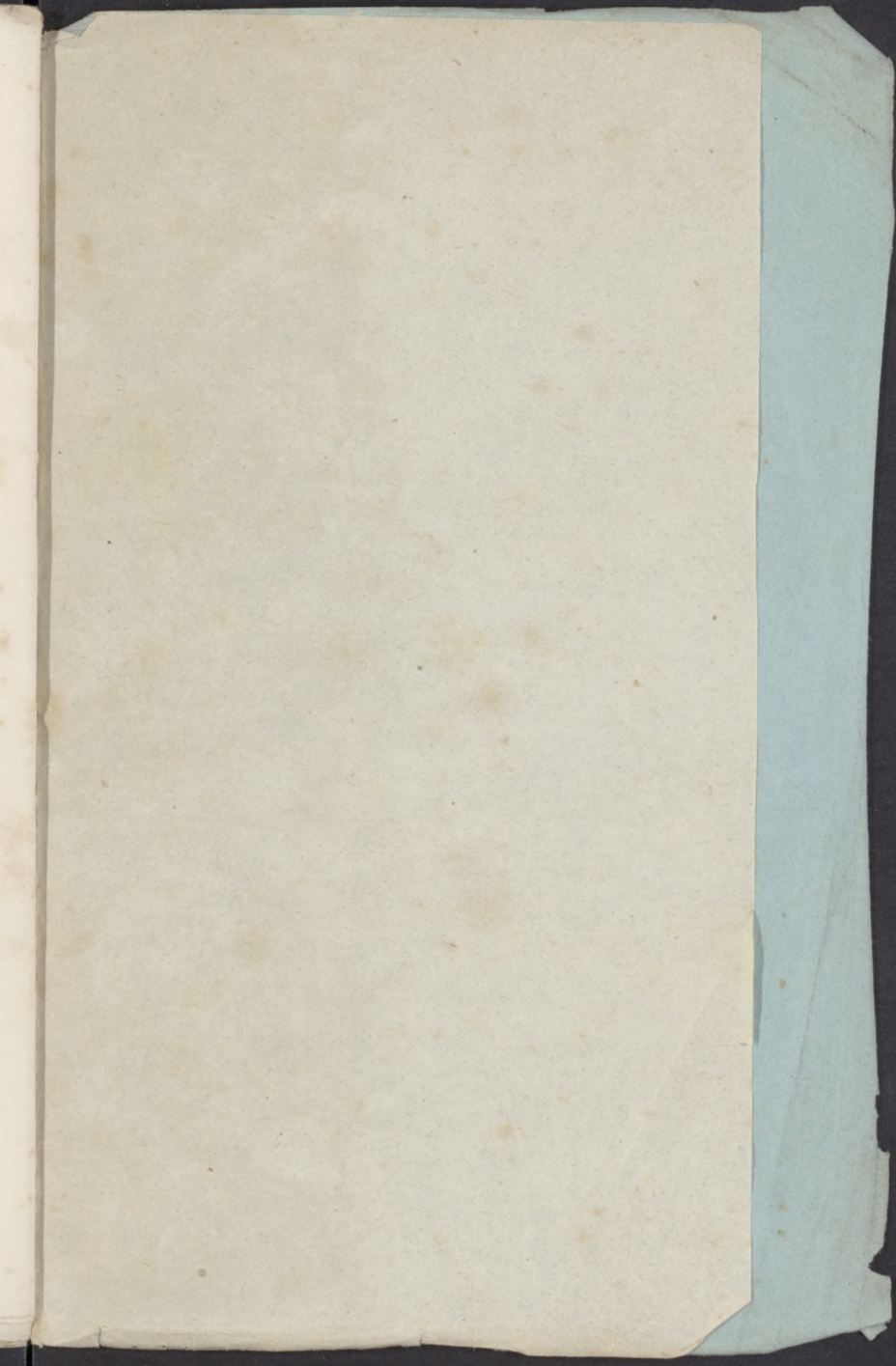
Troubles intérieurs.	288
Confiance.	288

VII. LA VIE PARFAITE.

La retraite.	289
Discernement des esprits.	289
L'appel de Dieu.	290
Suivre Jésus.	292
Vocation religieuse.	292
Fidélité du Seigneur.	297
Les saints.	297
La sainteté.	299







On trouve à la même Librairie :

- Le Curé d'Ars**, Vie de M. Jean-Baptiste-Marie Vianney, publiée sous les yeux et avec l'approbation de Mgr l'évêque de Belley; par M. l'abbé Alfred MONNIN, missionnaire diocésain. 2 vol. in-8°. 15 fr.
— Le même, 2 vol. in-18. 8 fr.
(Se vend au profit des œuvres commencées par le curé d'Ars).
- De l'Éducation**, par Mgr DUPANLOUP, évêque d'Orléans. 3 vol. in-8°, ornés d'un magnifique portrait de l'auteur. 22 fr. 50
— Le même, 3 vol. in-12. 10 fr. 50
- Manuel du Catéchisme**, par Mgr l'évêque d'Orléans. 3 vol. in-12. 9 fr.
- De la Souveraineté pontificale** selon le droit catholique et le droit européen, par Mgr DUPANLOUP, évêque d'Orléans. 3^e édition, 1 beau vol. in-18 orné d'un magnifique portrait de N. S. P. le Pape, gravé sur acier. 3 fr. 50
- De la Composition oratoire**, par le R. P. GUÉRIN, de la Compagnie de Jésus. 2 vol. in-18. 7 fr.
- Le Devoir du Chrétien** dans les jours d'épreuve et de combat, par le père Charles DANIEL, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-18. 75 c.
- Vie du R. P. de Ravignan**, par le R. P. DE PONLEVY. 2 beaux vol. in-8, avec portrait. 15 fr.
- Souvenirs de Saint-Acheul**, ou Vies de jeunes étudiants élevés dans les collèges de la Compagnie de Jésus, recueillis et mis en ordre par le R. P. GUIDÉE, de la même Compagnie. 1 beau vol. in-18. 3 fr. 50
- Vie du R. P. Joseph Varin**, religieux de la Compagnie de Jésus, ancien supérieur général des Pères du Sacré-Cœur en Allemagne et des Pères de la Foi en France, par le P. Achille Guidée, de la même Compagnie. 2^e édition, revue, corrigée et augmentée. 1 vol. in-18 Jésus. 3 fr. 50
- Notices historiques** sur quelques membres de la Société des Pères du Sacré-Cœur et de la Compagnie de Jésus, par le Père GUIDÉE, de la même Compagnie. 2 vol. in-18. 7 fr.
- Le Directeur spirituel** des âmes pieuses, de saint François de Sales; nouvelle édition revue par un Père de la Compagnie de Jésus. 1 volume in-18. 80 c.
- Aux âmes affligées**, paroles tirées de la Sainte Écriture, ouvrage posthume du R. P. D. BOURGUIS, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édit. 40 c.
- Ma Conversion et ma Vocation**, par le R. P. SCHOUVALOFF, barnabite; suivies de lettres de direction, par le R. P. DE RAVIGNAN. 1 beau volume in-8. 6 fr.
- La Philosophie du Credo**, par A. GRATRY, prêtre de l'Oratoire de l'Immaculée Conception. 1 vol. in-8. 5 fr.
- Les sources**, conseils pour la conduite de l'esprit, par LE MÊME. 1 volume in-18. 2 fr.
- Mois de Marie de l'Immaculée Conception**, par le P. A. GRATRY, de l'Oratoire. 1 vol. in-18. 2 fr. 50
- Lectures et réflexions pieuses** pour le mois de Marie, par l'auteur de *Lectures et conseils*, etc. 1 vol. in-18. 80 c.
- Sentences et élévations spirituelles**. 60 c.
- Correspondance** d'une élève du Sacré-Cœur, par M^{me} Zoé DELBET. 1 vol. in-18. 3 fr.
- De l'Éducation des Femmes**, le monde, — le chez soi, — la famille; par M^{me} la comtesse de BASSANVILLE, avec une préface par M. Alfred Nette-ment. 1 vol. in-18. 3 fr.